60E ANNÉE OCTOBRE 1953

LA REVUE DE PARIS

ANDRÉ SIEGFRIED : L'Age du Secrétariat

ANDRÉ BILLY : Les Frères Goncourt boulevardiers

JEAN ROSTAND : Le Secret de l'Évolution

JACQUES CHASTENET : La Quatrième et la Troisième

MAURICE BEDEL : Java

ERNST JÜNGER : Journal tenu pendant la Guerre

MARCEL MOUSSY : Faux Départ

HENRY BOSCO : Le Jour et la Nuit (fin)

THÉODORE ROUSSEAU : Le Metropolitan Museum de New York

JEAN MISTLER : Les Élections allemandes

DENISE BOURDET : Images de Paris

THIERRY MAULNIER : Le Théâtre

MARCEL THIÉBAUT : La Critique imaginaire

Le Mois à Paris par CLAUDE ROGER-MARX, JEAN FAYARD, GEORGES PILLEMENT, MADELEINE DELPIERRE, MARCEL GABILLY, BERNARD DE FALLOIS.

LA LIVRAISON : 190 FRS

SOMMAIRE

		Pages.
ANDRÉ SIEGFRIED	L'Age du Secrétariat	3
ANDRÉ BILLY	Les Frères Goncourt boulevardiers	14
JEAN ROSTAND	Le Secret de l'Évolution	28
JACQUES CHASTENET	La Quatrième et la Troisième	38
MAURICE BEDEL	Java	52
ERNST JÜNGER	Journal tenu pendant la Guerre	61
MARCEL MOUSSY	Faux Départ	75
HENRY BOSCO	Le Jour et la Nuit (fin)	84
THÉODORE ROUSSEAU	Le Metropolitan Museum de New York	112
JEAN MISTLER	Les Élections allemandes	125
DENISE BOURDET	Images de Paris	134
THIERRY MAULNIER	Le Théâtre	141
MARCEL THIÉBAUT	La Critique imaginaire	145
Le Mois à Paris	160	
Chronique bibliographique		168

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS *publiera prochainement*

LES NOCES DE DEUIL par **PHILIPPE HÉRIAT**

SI LAËNNEC REVENAIT... par le Professeur **PASTEUR VALLERY-RADOT**

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros) .. Fr. 1.900
— : Six mois (6 numéros) 950

Étranger : Un an (12 numéros) .. Fr. 2.300
— : Six mois (6 numéros) 1.150

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A. .. .. $ 7

Canada .. .. $ canadiens 7,30

Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 1.12237 à Genève. } Fr.S. 28,70

Par chèque bancaire .. .. .. Fr.S. 30

Espagne. .. .. 310 pesetas

Belgique: En cas de paiement au C. ch. postaux nº 3.509-64 à Bruxelles. } Fr.B. 328

En cas de paiement par chèque bancaire. .. .. Fr.B. 340

Italie .. .. Lires 4.360

Angleterre. .. .. £ 2/9

Égypte. .. .. Piastres. 290

Hollande .. .. Fiorins. 26

Portugal .. .. Escudos. 198

Vous pouvez payer votre abonnement à LA REVUE DE PARIS en bons de livres UNESCO.
Prix de l'abonnement Unesco : Un an : 6 $ 57 — 6 mois : 3 $ 28.

On peut se procurer des bons aux adresses suivantes :
Allemagne : Notgemeinschaft der deutschen Wissenschaft, Buechelstrasse 55, Bad Godesberg bei Bonn.
Autriche : Aussenhandesstelle für Buch und Graphik, Grünangergasse 4, Vienne I.
Égypte : Ministère de l'Éducation, Administration de la Culture générale, Le Caire.
Israël : Dr G. J. Ehrlich, Import Licensing Office Ministry of Education and Culture, Hakirya.
Italie : Unesco, Villa Massimo - via di Villa Massimo, Rome.
Royaume-Uni : Unesco Book Coupons, c/o Book Tokens, Ltd. 28 Little Russell Street, Londres W.C.I.
Union Sud-Africaine : The Secretary, Department of Education, Arts and Science, New-Standard Bank Buildings, Prétoria.
Turquie : La Bibliothèque Nationale (Mili Kütüphane), Ankara.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

En Espagne : s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Evaristo San Miguel 11, Madrid.
Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En Uruguay : s'adresser à Agencia Francesca de Distribucion y Suscripciones, Rincon 510 *bis* Montevideo.
Au Mexique : s'adresser à Distribuidora Francesca de Revistas S. A. 127, av. Juarez-Despacho 401 Mexico D. F.

Prière de joindre la somme de 25 francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 75.000 frs - Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels.

Copyright by Revue de Paris 1953.

CRÉDIT LYONNAIS

Situation au 30 juin 1953

Comparée à la situation au 31 mai dont les chiffres avaient été gonflés par le report de l'échéance de fin de mois, celle au 30 juin présente une diminution de 13 625 millions.

Au Passif, la diminution porte principalement sur les Comptes courants pour 15 459 millions.

En contre partie, à l'actif, on constate une réduction de 24 305 millions du Portefeuille effets compensée partiellement par une augmentation de 988 millions de l'Encaisse, de 7 228 millions des Comptes courants et de 1 670 millions des Avances et débiteurs divers.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

La situation au 30 juin se totalise à 335 milliards contre 332 milliards au 31 mai.

Au Passif, les comptes de dépôts progressent de 307 milliards à 310 milliards

A l'Actif, les Comptes courants débiteurs s'élèvent à 60 milliards contre 57 milliards, tandis que le Portefeuille effets s'inscrit à 213 milliards contre 217 milliards.

YVONNE GAUBERT
5, Rue Jacques-Callot
(Angle Rue de Seine)
ANTIQUITÉS - OBJETS D'ART
BIBELOTS

COMPTOIR NATIONAL d'ESCOMPTE de PARIS

Siège Social :
14, Rue Bergère, 14 — PARIS

Succursale :
2, Place de l'Opéra, 2 — PARIS

◇

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

◇

Agences et Bureaux
en France, dans l'Union Française
et à l'Étranger

Correspondants dans le monde entier

Pour obtenir une :

INVITATION GRATUITE

au Salon International de l'Équipement de Bureau
se tenant à la Porte de Versailles du 7 au 18 Octobre.

Écrivez à

MÉCANODEX, 28, rue N.-D.-de-Lorette à Paris, 9e (tél. : TRU 14-53)
qui se fera un plaisir de vous adresser une entrée gratuite.

Au Stand MECANODEX (N° 5419)
vous pourrez voir trois grandes nouveautés de classe internationale :

— La machine à écrire IMPERIAL, à interchangeabilité intégrale (qualité britannique).
— La calculatrice PEERLESS super-automatique, à double totalisateur.
— La machine à dicter " DICTECLAIR K.L.S. 54 " réunissant les tout derniers progrès techniques.

Documentations gratuites sur demande.

L'AGE DU SECRÉTARIAT

par André Siegfried

Dans l'histoire de la production, nous sommes parvenus à cet âge des managers *(managerial age)* dont parle Burnham, mais on pourrait l'appeler aussi bien l'âge administratif. C'est en effet par son génie de la grande administration que se qualifie notre siècle et c'est à ce génie qu'est due l'incontestable supériorité de la race blanche dans le domaine de l'efficacité.

L'humanité a connu d'abord, pendant des milliers, peut-être des dizaines de milliers d'années, une période artisanale, correspondant à l'âge néolithique : civilisation de village, s'exerçant par l'outil, selon des traditions séculaires, comportant beaucoup d'art, d'initiative individuelle et de tours de main transmis de génération en génération. La plus grande partie de l'humanité relève encore de pareil artisanat, qui est bien loin d'avoir disparu de notre Occident industrialisé. La Révolution industrielle du XVIIIe siècle a ensuite orienté l'espèce humaine dans une voie entièrement nouvelle, celle du machinisme, dont les méthodes ont déjà transformé la face du monde au point de le rendre, en moins de deux cents ans, méconnaissable. Nous arrivons maintenant à une troisième période, qui n'est à vrai dire qu'une section de la seconde et dans laquelle la fonction administrative tient la première place. Les entreprises mécanisées sont en effet devenues si massives, si complexes, si démesurées surtout par rapport à la personne humaine, que leur gestion tend à dépasser l'étage de la pure technique, exigeant de plus en plus de la part des

chefs les qualités de l'organisateur. Il ne s'agit plus seulement de mettre en œuvre des machines : il faut, en harmonie avec ces machines et selon des plans d'ensemble, faire travailler collectivement des hommes, de telle sorte que la fabrication se double d'une gestion, qui est à proprement parler de l'administration. Après avoir passé de l'artisan à l'ingénieur, on passe maintenant de l'ingénieur au manager, véritable dirigeant de la production moderne.

Le secrétariat tend à devenir un élément essentiel de cette conception évoluée de la production, correspondant à ce que l'état-major représente dans les armées. A mesure que l'industrie se développe, passant successivement de l'âge artisanal à l'âge mécanique, puis administratif, le secrétariat suit les mêmes transformations, obéissant aux mêmes nécessités et recourant logiquement aux mêmes méthodes. Dans le domaine qui est le sien, comme dans l'industrie en général, l'efficacité résulte de la combinaison d'un outillage adéquat, d'une technique appropriée, enfin d'un personnel éduqué et compétent. Là comme ailleurs, la machine tend à remplacer l'outil, cependant que l'organisation tend à réduire le collaborateur humain lui-même au rôle d'une simple pièce mécanique dans un ensemble, phase peut-être simplement transitoire, au-delà de laquelle l'individu, toujours finalement nécessaire en tant que tel, retrouvera sa place. Quelle que soit du reste la forme prise par la production, celle-ci comporte la nécessité d'un secrétariat. Dans l'histoire, dès qu'il y a eu des constructions comportant un travail collectif, qu'il s'agisse des Pyramides, du Grand Mur de Chine ou de la Tour de Babel, il a dû y avoir des secrétariats, quelque nom qu'on leur ait donné, mais jamais ils n'ont eu l'importance primordiale qu'on leur voit aujourd'hui.

***

Le Salon de l'équipement du bureau nous tient au courant, chaque automne, des progrès merveilleux de l'outillage du secrétariat : nulle exposition plus significative du siècle dans lequel nous vivons ! Dans sa phase plus proprement mécanique l'industrie s'était souciée surtout de rationaliser la fabrication, en la mécanisant. Le même problème de rationalisation s'impose maintenant dans l'administration des entreprises et — ce qui ne doit pas nous étonner — selon la même méthode de base, c'est-à-dire par le recours systématique au machinisme.

Jusqu'à une époque toute récente, le bureau semblait n'avoir pas suivi la rapide évolution du siècle : il restait artisanal. Dans ma jeunesse, avant 1900, je puis me rappeler nombre d'entreprises ou d'administrations s'éclairant à l'huile, ce qui avait ses avantages, et n'ayant pas de machines à écrire. Mon père, importateur de coton, à Mulhouse, au Havre et à Bombay pendant la Guerre de Sécession, utilisait un employé spécial, qui copiait la correspondance à la plume et en conservait le double (« Je ne me permets pas de lire les lettres que je copie », avait-il

une fois répondu, avec une discrétion professionnelle impeccable, à une demande de son patron). Devenu député en 1885 et recevant de ce fait un volumineux courrier, Jules Siegfried avait conservé jusqu'à la fin de sa vie en 1922 un secrétaire de l'ancien type, lui-même appartenant à un degré élevé de la hiérarchie administrative, qui rédigeait à la main les lettres, selon les indications mais non sous la dictée de son patron. Aucun parlementaire d'aujourd'hui ne pourrait se contenter d'un secrétariat aussi rudimentaire.

On se servait sans doute, et depuis longtemps, dans les bureaux, de nombreux procédés de reproduction ou de multiplication, mais élémentaires, et le retard sur la technique industrielle était manifeste. Pour rattraper ce retard l'expérience a prouvé qu'il n'était pas besoin de méthodes spécifiquement nouvelles : il devait suffire d'introduire la machine partout où c'était possible. C'était ainsi que le machinisme, point de départ de la Révolution industrielle, a pénétré et pénètre de plus en plus dans un domaine où l'on peut s'étonner qu'il ne se soit pas imposé plus tôt. Ses effets s'y sont manifestés les mêmes, pour le bien et quelquefois pour le mal, que partout ailleurs, tant il s'agit simplement en l'espèce de l'aspect particulier d'un courant général, sans doute irréversible.

La machine à écrire a été ici le pionnier, un pionnier singulièrement récent. C'est peu après 1890 que je me rappelle en avoir vu une pour la première fois : on me l'avait montrée comme une curiosité, me signalant parmi les notabilités du jour quelques originaux qui s'en servaient! Quand, revenant des États-Unis en 1901, j'en avais rapporté l'un de ces instruments (il s'agissait d'une marque, maintenant disparue, appelée la *New Franklin*), il avait paru si inaccoutumé au douanier de service, sur les quais du Havre, que, ne sachant comment le qualifier pour établir le droit à payer, il l'avait finalement classé comme objet de petite mécanique. L'usage du *typewriter* est désormais universel, en tous pays, avec des perfectionnements constants, dont l'un des derniers est celui de la machine actionnée électriquement, avec retour automatique du chariot sans qu'il soit besoin d'appuyer sur les touches, le simple contact du doigt étant suffisant. Parallèlement à la dactylographie, la sténographie s'est mécanisée sous la forme de la sténotypie, dont la rapidité est devenue si totale que l'orateur qui hésite peut voir l'opératrice s'arrêter pendant le temps de son hésitation.

Les conditions de la dictée se transforment avec la même rapidité. Grâce au dictaphone ou aux divers appareils de ce type, quels qu'en soient les noms, le patron n'a plus besoin d'appeler la sténographe : il transmet son texte à l'appareil, toujours disponible à toute heure du jour ou de la nuit, soit au bureau, soit chez lui. Le facteur humain dans la transmission se trouve ainsi presque complètement éliminé, non sans quelque perte de cette « audition sympathique » *(sympathetic hearing)* de la secrétaire, qui ne manquait pas de faciliter l'élaboration des textes,

mais l'économie quantitative de temps est incontestable, au même titre que dans les chronométrages implacables de Taylor ou de Bedeau. Il y a peut-être là en germe une crise de la sténographie ou de la sténotypie : s'il s'agit de prendre une conférence, c'est de plus en plus un appareil qui l'enregistre, le procédé, hier encore exceptionnel, tendant à se généraliser. Il s'applique pourtant moins bien à la prise des débats d'une commission, dont la complexité, la confusion, quelquefois même les contradictions nécessitent l'intervention d'une oreille intelligente et analytique. C'est un de ces points où la mécanisation rencontre finalement ses limites.

Il n'est pas question d'évoquer ici les multiples merveilles d'un équipement bureaucratique moderne. Le microfilm, la phototypie sont en train de bouleverser les procédés, pourtant immémoriaux, de la copie, ce qui est de nature à libérer de besognes sans intérêt un personnel copiste extrêmement important. Il en est de même des machines comptables, des machines à classer, des innombrables types de duplicateurs. L'énumération, impossible à faire du reste, dépasserait naturellement ma compétence comme le caractère de cet article. Ce qui doit nous intéresser à cet égard, c'est que les méthodes modernes de la rationalisation industrielle s'imposent dans le domaine du secrétariat comme dans tous les autres. Il y a là un impératif auquel personne ne peut se soustraire, sous peine d'être immédiatement dépassé et disqualifié. Mais le progrès le plus merveilleux est celui des machines à calculer. Certaines d'entre elles évoquent la sorcellerie ou le miracle, susceptibles qu'elles sont, non seulement de remplacer les calculateurs en chair et en os, mais de faire le travail plus sûrement et surtout infiniment plus vite qu'eux. De plus en plus les grandes entreprises, les banques notamment, devront posséder de ces machines, dont certaines sont si ingénieusement combinées que, non contentes de faire les quatre règles, elles inscrivent aussitôt le résultat, comme le ferait tout typewriter.

On sait à quel point le travail de bureau peut devenir monotone, inintelligent, et d'autant plus tel qu'il a été mieux organisé, mieux distribué entre des employés spécialisés au point de devenir simplement les rouages de quelque immense usine. Quand pareil travail a déjà été rendu presque automatique, n'exigeant plus de l'employé qu'une initiative réduite au minimum, c'est être assurément dans la bonne voie que d'en charger une machine. De là les mécanismes, chaque jour plus divers et plus perfectionnés, qui visent à accélérer la réception, le classement, l'expédition du courrier, à faciliter, par téléphone ou autrement, demain par télévision, les communications entre les divers étages, physiques ou hiérarchiques, du personnel, dont on accroît ainsi non seulement le rendement mais le confort. L'atmosphère matérielle du bureau, qu'il s'agisse de la couleur des murs ou de la climatisation des salles, est certainement un des éléments de l'efficacité, se répercutant sur le prix de revient. Quand une entreprise a la chance de s'installer

dans un immeuble neuf, il y a là un point de vue qui reste rarement ignoré. A cet égard la rubrique des meubles de bureau est particulièrement intéressante à étudier, dès l'instant qu'un siège bien disposé diminue la fatigue, de même qu'une table de travail bien conçue élimine tout geste inutile. Dans une très petite affaire l'effet n'est pas très sensible, mais le bénéfice apparaît avec évidence partout où un grand nombre d'employés travaillent côte à côte. On mesure alors toute la sagesse de Ford, grand initiateur en la matière, quand il écrivait que quelques pouces de plus ou de moins dans la disposition des machines se répercutent sur le prix de revient. La même chose peut être dite des meubles d'un bureau.

Nous retrouvons du reste, dans cette dicussion, toutes les objections qui ont été faites à la machine à ses débuts, objections dont il faut avouer que certaines sont fort sérieuses. La mécanisation, de nos jours, bénéficie d'un immense prestige et il n'est pour ainsi dire rien dont l'opinion ne la juge capable. Nombreux sont les gens qui croient que, dans le domaine de la pensée, le fait de se servir d'une machine ou de quelque secrétariat perfectionné améliore la valeur intrinsèque des créations de l'esprit. La foule estime volontiers que progrès mécanique et progrès tout court sont des expressions synonymes. Mais Renan, se servant du dictaphone, eût-il écrit plus finement? Valéry, familier de la machine à écrire, dont il connaissait en technicien les avantages et les inconvénients, analysait-il de ce fait avec plus de pénétration? Sans doute tel romancier américain, spécialiste d'histoires policières, n'eût-il jamais, sans dictaphones et machines, produit la masse verbale écrasante que représente son œuvre imprimée, mais il faut admettre que les royaumes de la quantité et de la qualité ne relèvent pas du même climat. J'en ai fait souvent la remarque dans les conférences internationales, notamment celles de la S.D.N. ou de l'O.N.U. auxquelles il m'a été donné d'assister. Le secrétariat en était incomparable, la transmission, la distribution de la pensée comportant une véritable perfection. Désormais, dans ces assises cosmopolites, le moindre discours, la plus fugitive intervention sont aussitôt traduits en cinq langues, diffusés aux quatre coins du monde, tel casque permettant de les entendre en anglais, tel autre en russe ou en espagnol. En rentrant le soir à son hôtel, tout délégué y trouve *in extenso* le compte rendu des discussions de la journée, l'agenda du lendemain; qu'il s'absente quelques jours, la masse de papiers sera telle qu'à peine pourra-t-il encore entrer dans sa chambre!

Pareille technique du secrétariat, constamment améliorée depuis les jours déjà lointains de Genève, mérite une admiration sans réserve, mais avouerai-je que la médiocrité de la plupart des contributions n'en est que soulignée davantage? Quoi, tant de technicité pour transmettre simplement tant de banalité! Cette contradiction nous enseigne en somme qu'il y a un domaine de la qualité qui échappe à la mécanisation. Le génie, le talent n'ont pas besoin de secrétariat, ou du moins ce n'est pas

un secrétariat, si efficace soit-il, qui peut améliorer leurs créations. Ceci dit, et une fois circonscrit le royaume de la qualité, il faut convenir que tout le reste appartient au régime de la technique, avec son équipement mécanique et ses méthodes éprouvées de rationalisation. Se refuser à ce progrès, c'est s'exposer à rester tragiquement en arrière de son temps.

***

En possession de son outillage, le secrétariat, pour être efficace, a besoin d'une méthode. De quoi s'agit-il ? Nul ne l'a mieux dit que lord Chesterfield, dans ses fameuses lettres à son jeune fils : « C'est l'essence des affaires que d'aboutir, et rien n'y conduit plus sûrement que la méthode. » Ces lignes magistrales mettent admirablement en lumière la fonction même du secrétariat. Le texte anglais porte : « *Dispatch is the Soul of business* », et ce terme de *dispatch* me paraît plus expressif que celui d'*expédition* des affaires, qui en serait, je crois, la traduction la plus exacte. Il va s'agir en effet d'expédier les affaires, de déblayer la besogne, d'aboutir en un mot, ce à quoi l'on ne réussira que par la méthode. C'est la tâche du secrétariat, en l'espèce inséparable de la méthode.

Avec le recours au machinisme, condition de la série, la rationalisation américaine comporte l'organisation scientifique du travail, mise sur pied par ces deux leaders illustres que sont Taylor et Ford. Les procédés dont ces deux grands Américains ont été les premiers à éprouver, à prouver l'efficacité sont en train d'être appliqués, avec le même succès, dans la pratique du secrétariat, et s'ils le sont avec quelque retard, il semble par contre qu'on s'attache à rattraper le temps perdu avec une sorte de passion. Nous retrouvons là le développement, ontogénique pourrait-on dire, mentionné plus haut, qui va de l'artisanat initial des copistes manuels aux organisations de bureaux les plus mécanisées d'aujourd'hui. Nul sujet d'études plus actuel, nul qui soit plus passionnant !

L'âge administratif, les travaux de M. Fourastié le montrent avec évidence, tend à remplacer partiellement l'ouvrier par l'employé, à dresser à côté de l'usine des bureaux de plus en plus complexes. Dans tous les pays évolués de l'Occident en effet il y a, proportionnellement et quelquefois même absolument, de moins en moins d'opérateurs procédant à une fabrication proprement dite, et de plus en plus d'employés ou d'administrateurs chargés d'organiser cette fabrication. Dans l'entreprise industrielle moderne, la production comprend trois phases, préparation, exécution et contrôle, mais la seconde, marquée d'un automatisme mécanique croissant, tend à devenir proportionnellement moins importante, cependant que l'accent est mis de plus en plus sur la première et la troisième. Quel que soit pourtant l'aspect envisagé, il y a partout, et de plus en plus, de l'organisation, une organisation qui apparaît plus

nécessaire encore si l'on passe du domaine de la production à celui de la distribution.

La répartition du personnel s'en ressent. Aux États-Unis par exemple, la production, qui occupait en 1870 76 p. 100 de la population, n'en occupait plus en 1950 que 44 p. 100 ; pendant la même période, la distribution (au sens large) passait au contraire de 24 à 56 p. 100 ; la tendance est la même dans tous les pays industrialisés et tout l'équilibre de la société moderne s'en trouve modifié, en ce sens que techniquement ce n'est plus l'ouvrier qui est le centre de la toile : la préparation du travail devient plus importante que son exécution, donnée d'avance et réduite à un automatisme inscrit dans les machines conçues et réglées par l'organisation ; on passe insensiblement de l'âge du prolétariat à celui du secrétariat.

Entre 1870 et 1940, le personnel de bureau, recensé séparément aux États-Unis, s'est élevé de 2 à 14 p. 100 de la population. Le fait est significatif, en ce sens que le développement du secrétariat répond à une répartition nouvelle des fonctions dans l'activité économique générale. La Rochefoucauld, dans l'une de ses maximes, écrit : « Il ne suffit pas d'avoir de grandes qualités, il faut en avoir l'économie », ce qui pourrait se traduire : le talent a besoin de gestion. L'industrie de même, car l'outillage le plus perfectionné demeure inefficace s'il n'est mis en œuvre par une administration intelligente.

C'est dans ces conditions que le secrétariat apparaît comme un agent indispensable d'organisation, de liaison et de transmission. Son rôle est analogue à celui d'un état-major, par l'entremise duquel les instructions du commandement se transmettent aux unités combattantes. Il n'est pas en soi-même créateur, mais, en éliminant ce qui n'est pas applicable, il joue le rôle de filtre, de classeur, de distributeur, condition nécessaire d'efficacité. Pour cette tâche le général en chef se repose sur son chef d'état-major, la haute direction d'une entreprise sur son secrétaire général. Nous indiquions tout à l'heure que l'appareil distributeur s'est développé et compliqué de plus en plus, tandis que l'appareil strictement producteur voyait au contraire son personnel se réduire, au moins proportionnellement. S'agissant de la fabrication, c'était l'effet direct d'une mécanisation intensifiée, systématiquement génératrice d'une diminution du nombre des travailleurs utilisés par rapport au volume de la production. Simultanément, en vertu d'une contrepartie logique, il fallait de plus en plus d'organisateurs pour mettre sur pied, pour régler cette fabrication de plus en plus automatique, de moins en moins humaine. L'accroissement statistique des distributeurs est le signe de cette révolution d'équilibre dans la production industrielle.

On est frappé de constater, aux États-Unis, à quel point certains ateliers sont vides d'hommes, mais à quel point par contre la plupart des bureaux regorgent d'employés. C'est l'effet de l'évolution de grande portée à laquelle nous faisions allusion. Peut-être faut-il penser aussi que la ratio-

nalisation, si magistralement réalisée à l'usine, demeure largement à entreprendre au bureau ? C'est ici que se pose, dans le problème plus large du secrétariat, celui, plus spécial, de la rationalisation du personnel utilisé.

***

La règle qui s'impose est simple : il s'agit de remplacer au maximum l'homme par la machine et ce qui subsiste d'initiative non mécanisée par un automatisme accru, puis de combiner l'effort des employés qui restent encore, en vue de la mise en œuvre du système. C'est affaire de technique, mais surtout d'organisation, d'administration.

Dans ce domaine du secrétariat, où la machine avait peu pénétré jusqu'à la fin du siècle dernier, l'automatisme mécanique est en train de produire les mêmes effets économiques et sociaux qu'à l'usine. D'une part on obtient une efficacité considérablement accrue, mais d'autre part c'est la structure même du personnel employé qui se transforme, et dans le même sens qu'à l'atelier. La machine, et c'est du reste sa raison d'être, élimine (ou, si l'on préfère, libère) une partie de la main-d'œuvre. Les travailleurs qui subsistent après cette épuration deviennent de plus en plus l'équivalent de manœuvres spécialisés, souvent comparables aux *semi-skilled* de la chaîne d'assemblage. Ce ne sont plus, au sens traditionnel du terme, des professionnels, doués d'une compétence de métier lentement acquise : on leur demande moins une action intelligente comportant de l'initiative que de la conscience dans un travail de moins en moins intéressant parce que de plus en plus encadré dans des limites mécaniques infranchissables. L'employé de banque qui inscrit les crédits sur un papier de telle couleur, les débits sur un autre de couleur différente, selon des formules aussi rigides qu'un mur de prison, a besoin de plus d'attention que d'ingéniosité. Ce qui subsiste, c'est une sorte de prolétariat du bureau, correspondant à un prolétariat de même ordre dans l'industrie. La recherche elle-même subit pareille prolétarisation, à un niveau plus élevé, quand des bataillons d'ingénieurs, engagés dans une poursuite collective selon des instructions venues d'en haut, ne sont plus que les pièces d'une immense machine à découvrir les secrets de la Nature.

Mais, attention, il ne s'agit peut-être, au bureau comme à l'usine, que d'une phase transitoire de la production. Il est vrai que la machine, quand elle n'élimine pas l'ouvrier, lui ravit la dignité traditionnelle de sa compétence. Mais, par un mouvement en sens contraire, l'usage de machines de plus en plus savantes nécessite le concours de servants super-qualifiés : sans parler des régleurs, des réparateurs, des vérificateurs, indispensables à la cantonnade, l'opérateur qui manie des appareils extraordinairement délicats doit évidemment appartenir à un personnel de choix. Il ne s'agit plus, comme à la chaîne d'assemblage ou devant certaines machines-outils, d'être simplement agile, attentif et conscien-

cieux, il faut encore posséder un sens intime de l'outillage, et nous voici bien loin de l'homme de peine, du manœuvre, du manœuvre spécialisé. De ce point de vue l'outillage évolué de notre époque, par contraste avec celui des débuts de la grande industrie, est vraiment libérateur, en ce sens qu'il tend à pousser à un étage technique supérieur ceux qui ont à le manier. La machine avait d'abord réduit son servant au rôle de robot, mais, en se perfectionnant, elle assume elle-même, ce qui est sa raison d'être, cette fonction de robot. Idéalement il ne devra subsister, au niveau supérieur, que des intelligences. Le comptable d'aujourd'hui, par exemple, n'est plus simplement un employé qui enregistre des opérations : on lui demande de les classer, d'être en mesure à tout instant de fournir un état statistique des affaires de la maison.

S'il s'agit maintenant du point de vue humain, le machinisme produit ici les mêmes effets que partout, il tend à déshumaniser le bureau. Dicter à un appareil n'est pas la même chose que dicter à une personne. Les orateurs habitués au dynamisme du Forum savent à quel point la solitude impressionnante, inhumaine du studio radiophonique glace leur inspiration. Les dactylos, qui n'ont plus en face d'elle qu'un dictaphone sans vie, ont elles aussi l'impression d'avoir perdu quelque chose de leur humanité. Toute une psychologie de l'âge artisanal, qui avait survécu, se trouve ainsi menacée, l'âge nouveau exigeant une adaptation à des conditions de travail, donc à des mœurs différentes. Ce n'est pas qu'il y ait moins besoin au total de personnalité, d'initiative, d'effort créateur qu'autrefois, bien au contraire, mais l'individualité se spécialise, se réfugie de plus en plus au sommet. Le secrétariat lui-même, comme tout le reste, se différencie, comportant désormais un étage inférieur largement mécanique, un étage intermédiaire exigeant surtout de bonnes méthodes de travail, et un étage supérieur où la personnalité reste indispensable. Ces trois étages correspondent aux trois opérations distinctes, par degré et par nature, de la conception, de la préparation et de l'exécution.

L'exécution, comme dans l'industrie, est le fait d'un personnel inséparable d'une certaine mécanisation, qu'il s'agisse de machines à écrire, de sténotypie ou des innombrables mécanismes de reproduction, de transmission ou de multiplication : c'est là que les procédés de la mécanisation ou de la taylorisation sont susceptibles de donner toutes leurs possibilités. A mesure que les entreprises deviennent plus grandes, pareille rationalisation de leurs bureaux s'impose de façon croissante. La préparation, elle, ne permet pas semblable recours généralisé à la machine, mais elle requiert une organisation scientifique du travail de plus en plus poussée. C'est là qu'on rencontre le secrétariat au sens vrai du terme, c'est-à-dire la fonction d'un personnel capable d'interpréter les instructions de la direction en leur donnant une forme. On passe alors du manœuvre spécialisé ou de l'ouvrier qualifié au niveau supérieur des cadres, frontière significative, car il y a un abîme entre la sténodacty-

lographe, quelque évoluée qu'elle soit, à laquelle on dicte une lettre, et la secrétaire à laquelle on dit de la rédiger elle-même : si le sens de l'orthographe était déjà nécessaire à l'étage précédent, c'est maintenant de style, de composition, de culture générale qu'il s'agit, une formation simplement primaire ne suffit plus.

Les idées les meilleures ne sont utilisables que lorsqu'elles ont pris forme, et dans chaque cas par leur réalisation : c'est l'office d que chacun de nous, dans le t secrétariat intérieur si, du don réalisations. Je ne sais si je d échelle, le secrétaire général organisation moderne? Il n'est ni ce qu'on appelait hier en metteur en œuvre de leurs déc choses sont classées selon la h urgence et les projets canalis diverses, confiés aux compéten de temps, les gaspillages de ma mément à une rationalisation d pas servi de modèle. La Nature technicien et, d'un point de mais d'un point de vue relatif succès et, dans le sein du Gra carrent! N'aurait-elle pas beso

Il n'a donc pas été possible systématiquement cherché, d' duel. Le besoin s'en fait toujou riablement. C'est dans ces con loin d'avoir disparu, prend, d importance plus réelle que jan besoin d'officiers d'ordonnance teur de quelque importance possède, en dehors de son secrétariat, sa secrétaire personnelle, qui dans bien des cas devient à tel point son bras droit qu'il ne saurait plus s'en passer : elle connaît sa correspondance, la place exacte des pièces dans ses dossiers, ses relations d'affaires et ses relations personnelles, ses communications téléphoniques habituelles, ses engagements à court et à long terme, les visites qu'il faut faire attendre et celles qu'il faut faire entrer avec un tour de faveur ; c'est avec elle qu'on convient des rendez-vous, qu'on prépare les convocations aux commissions, qu'on met au point les procès-verbaux, et c'est elle aussi qui transmet finalement à l'impression les textes importants. Certaines secrétaires américaines ont atteint une telle perfection dans le genre qu'on se sent tenté de les ériger en prototypes. Se rend-on compte à quel point les qualités nécessaires pour bien remplir la fonction correspondent

à un éventail largement ouvert? Moralement, il faut le dévouement personnel au chef, avec une parfaite discrétion (dans secrétaire, il y a secret); techniquement, il faut une pratique diversifiée du métier, allant des besognes les plus modestes (tailler un crayon, affranchir correctement une lettre) aux missions exigeant du tact, de la psychologie, une connaissance générale des choses et des gens. La mécanisation, encore que
i : la secrétaire aura
ent pour recevoir la
ographie, non par la
ire les choses les plus
ducation comportant,
surtout beaucoup de
réparation, selon des
oint. Je m'en voudrais
qu'a été, comme direc-
pour jeunes filles et
Milhaud-Sanua : plu-
maissantes, lui doivent

ne est à sens unique,
uestion de s'y opposer.
faut mécaniser encore,
ours individuel d'êtres
noins standardisée. Je
est une raison de plus

RÉ SIEGFRIED
cadémie française.

AVY
GES

lographe, quelque évoluée qu'elle soit, à laquelle on dicte une lettre, et la secrétaire à laquelle on dit de la rédiger elle-même : si le sens de l'orthographe était déjà nécessaire à l'étage précédent, c'est maintenant de style, de composition, de culture générale qu'il s'agit, une formation simplement primaire ne suffit plus.

Les idées les meilleures ne sont utilisables que lorsqu'elles ont pris forme, et dans chaque cas particulier la forme qui permettra le mieux leur réalisation : c'est l'office du secrétariat de la leur donner, à supposer que chacun de nous, dans le travail de son esprit, n'ait pas besoin d'un secrétariat intérieur si, du domaine du rêve, il veut passer à celui des réalisations. Je ne sais si je devrais faire figurer, au sommet de cette échelle, le secrétaire général lui-même, pièce indispensable de toute organisation moderne? Il n'est ni le président, ni le directeur général, ni ce qu'on appelait hier encore l'administrateur délégué, mais un metteur en œuvre de leurs décisions et de leurs programmes. Par lui les choses sont classées selon la hiérarchie de leur importance ou de leur urgence et les projets canalisés dans les chenaux des spécialisations diverses, confiés aux compétences particulières des bureaux. Les pertes de temps, les gaspillages de matières ou d'efforts sont ainsi évités, conformément à une rationalisation dans laquelle la Nature, cette gâcheuse, n'a pas servi de modèle. La Nature, il faut en convenir, est un incomparable technicien et, d'un point de vue absolu, ses résultats sont excellents, mais d'un point de vue relatif quelle dilapidation de semences et d'insuccès et, dans le sein du Grand Tout, que de services qui se contrecarrent! N'aurait-elle pas besoin d'un secrétariat général?

Il n'a donc pas été possible dans le secrétariat, même quand on l'a systématiquement cherché, d'éliminer totalement le concours individuel. Le besoin s'en fait toujours sentir et la nécessité en reparaît invariablement. C'est dans ces conditions que le secrétariat personnel, bien loin d'avoir disparu, prend, dans la grande production moderne une importance plus réelle que jamais. De même que le général en chef a besoin d'officiers d'ordonnance, distincts de son état-major, tout directeur de quelque importance possède, en dehors de son secrétariat, sa secrétaire personnelle, qui dans bien des cas devient à tel point son bras droit qu'il ne saurait plus s'en passer : elle connaît sa correspondance, la place exacte des pièces dans ses dossiers, ses relations d'affaires et ses relations personnelles, ses communications téléphoniques habituelles, ses engagements à court et à long terme, les visites qu'il faut faire attendre et celles qu'il faut faire entrer avec un tour de faveur ; c'est avec elle qu'on convient des rendez-vous, qu'on prépare les convocations aux commissions, qu'on met au point les procès-verbaux, et c'est elle aussi qui transmet finalement à l'impression les textes importants. Certaines secrétaires américaines ont atteint une telle perfection dans le genre qu'on se sent tenté de les ériger en prototypes. Se rend-on compte à quel point les qualités nécessaires pour bien remplir la fonction correspondent

à un éventail largement ouvert? Moralement, il faut le dévouement personnel au chef, avec une parfaite discrétion (dans secrétaire, il y a secret); techniquement, il faut une pratique diversifiée du métier, allant des besognes les plus modestes (tailler un crayon, affranchir correctement une lettre) aux missions exigeant du tact, de la psychologie, une connaissance générale des choses et des gens. La mécanisation, encore que toujours nécessaire, ne joue plus invariablement ici : la secrétaire aura souvent à se servir de la plume; appelée inopinément pour recevoir la dictée d'une lettre ou d'une note c'est par la sténographie, non par la sténotypie qu'elle le fera. Il lui arrivera d'avoir à faire les choses les plus inattendues et elle ne s'en tirera que grâce à une éducation comportant, avec beaucoup de métier, de la culture générale et surtout beaucoup de méthode. D'excellentes écoles assurent pareille préparation, selon des méthodes éprouvées et désormais parfaitement au point. Je m'en voudrais de ne pas mentionner ici l'exceptionnelle éducatrice qu'a été, comme directrice de l'École de Haut enseignement commercial pour jeunes filles et professeur de secrétariat à cette école, Madame Milhaud-Sanua : plusieurs générations de secrétaires, et combien reconnaissantes, lui doivent leur formation.

***

Ainsi, le mouvement général vers le machinisme est à sens unique, dans le secrétariat comme ailleurs, et il n'est pas question de s'y opposer. Le problème véritable est de distinguer les cas où il faut mécaniser encore, et ceux où il faut consciemment maintenir le concours individuel d'êtres humains, sous la forme la plus personnelle, la moins standardisée. Je crois qu'on aura toujours besoin d'individus, et c'est une raison de plus de ne pas les gaspiller.

ANDRÉ SIEGFRIED
de l'Académie française.

LES FRÈRES GONCOURT BOULEVARDIERS

par André Billy

Le qualificatif de boulevardiers appliqué aux frères Goncourt peut surprendre au premier abord si l'on s'est habitué à ne se les représenter que comme des artistes raffinés, isolés dans leur mépris du vulgaire, et surtout si, sans tenir compte de leurs différences d'humeur et de caractère, on les identifie complètement l'un à l'autre, c'est-à-dire Jules à Edmond qui a laissé dans la petite histoire littéraire un souvenir plus proche et plus vivant. Il est de fait qu'Edmond n'eut jamais à aucun degré la vocation de boulevardier. Son esprit n'avait ni le pétillement nécessaire, ni sa démarche un rythme assez capricieux. Jules, au contraire, aurait pu devenir un vrai boulevardier, à l'imitation de son ami Aurélien Scholl. Ses dispositions les meilleures ont fini par l'emporter, et cela grâce aux dîners Magny d'une part, d'autre part grâce à la princesse Mathilde dont la fréquentation eut pour effet de les faire rompre avec la bohème du Boulevard.

L'existence boulevardière des Goncourt s'étend donc approximativement de leur entrée à *l'Éclair*, l'hebdomadaire de leur cousin Villedeuil, en novembre 1851, à l'automne de 1862, date de leurs débuts chez la Princesse et aux dîners Magny. Boulevardière et bohémienne, ajouterait-on, si la seconde épithète leur était complètement applicable : il n'y avait de bohémien dans leur façon de vivre que la fréquentation de certains lieux et de certains confrères, d'Alexandre Pouthier, notamment, dont ils ont enregistré maints traits pittoresques. Des bohèmes, des tapeurs, des buveurs, des paresseux, des ratés, le boulevard en était plein. Ils avaient envahi le *Café Riche* dont les Goncourt étaient des habitués. Les deux frères y coudoyaient Baudelaire. L'air de forçat qu'il s'était donné n'était pas ce qui les éloignait le moins de lui. Ils ne l'aimaient pas. On leur avait raconté qu'il avait fait élection de domicile dans un petit hôtel, près d'un chemin de fer, et avait pris une chambre donnant sur un corridor toujours plein de voyageurs. Là, sa porte grande ouverte, il offrait à tous le spectacle de lui-même au travail, « *en application de génie, les mains fouillant sa pensée à travers ses longs cheveux blancs* ».

— Ci-dessus, portrait de J. de Goncourt.

Entre eux et lui, l'incompatibilité de caractère paraît avoir été complète malgré toutes les affinités qui auraient dû les rapprocher. « *C'est un jeu très dangereux pour les imbéciles et les esprits provinciaux de se griser avec le paradoxe. Un jour ils sont mangés par lui, c'est le cas d'Aubryet. J'inclinerais à croire que la folie n'attaque pas les grandes volontés, les grands talents. Elle n'atteint et ne prend par-ci et par-là qu'un Baudelaire, c'est-à-dire un Prud'homme exaspéré, un bourgeois qui s'est tourmenté toute sa vie pour se donner l'élégance de paraître fou. Il s'y est si bien appliqué et tendu qu'il est mort idiot. Paix à cette pose !* » Quand il écrivait ces lignes le 15 décembre 1868, Jules n'avait évidemment pas conscience *de la fin* dont lui-même était menacé.

En octobre 1857, les Goncourt et leur petit groupe, dont Murger, se réfugièrent au *Café du Helder :* « *Certains inconvénients du* Café Riche, *l'intrusion d'un peuple de vaudevillistes, les marches souterraines des tables à l'entrée vers les tables du fond, des inconnus se bombardant dans la conversation. Le spectacle de certaines ivresses de Beauvoir, un peu trop vives et pouvant donner aux passants une opinion peu favorable de la sobriété du corps entier des hommes de lettres, nous décide à transporter la contre-révolution contre la Bohème au fin fond du* Café du Helder *où nous espérons causer sans être entendus et cacher nos auréoles sous nos chapeaux. Nous sommes convenus, Mario Uchard, Aubryet, Saint-Victor, Maréchal le peintre, Royer de l'Opéra, Lévy et d'autres qui ont le mot de passe, dès le second soir, de ne révéler cet asile de notre incognito à personne et de n'y amener aucun ami.* »

Grâce à Clément Laurier, Albert Wolff, Jules Ferry, Albert Mayrarques, Villemessant, Scholl, Villemot, Cassagnac, Léo Delibes, Lambert Thiboust, Gustave Doré, Gaston et Robert Mitchell, Monselet, etc., le *Café Riche* garda néanmoins sa vogue.

Avant le *Café Riche* et le *Café du Helder*, les Goncourt avaient fréquenté quelque peu la *Brasserie des Martyrs*, « *une taverne et une caverne de tous les grands hommes sans nom, de tous les bohèmes du petit journalisme, d'un monde d'impuissants et de malhonnêtes, tout entiers à se carotter les uns aux autres un écu neuf ou une vieille idée* ». Le *Grand Balcon* dont le dessinateur Valentin appréciait fort le *bock* et le *Rinsing*, alors dans leur nouveauté à Paris, la *Taverne anglaise*, le restaurant de la *Terrasse* et le *Divan* de la rue Le Peletier, « *un petit mauvais lieu fort bête où s'assemble le soir un ramassis de messieurs qui sont aux lettres ce que sont les courtiers de journaux aux journalisme* ». Ils avaient dîné chez *Dinochau*, le marchand de vin de la rue de Navarin, avec Scholl, Philibert Audebrand et Monselet, le Mollandeux de *Charles Demailly*, pétulant et débraillé, qui, le 7 novembre 1856, y invita ses amis pour fêter un roman de lui reçu à la *Presse*. Ils avaient été les clients de *Lucas*. Ils le furent de *Voisin*, de *Broggi*, de *Peters* : « *Toute la révolution de la rue parisienne est bien marquée par le passage de la taverne de Lucas à la taverne de Peters. L'un a été, l'autre est la salle à manger des Parisiens. Eh bien ! ce Parisien d'il*

y a vingt ans, l'homme de Paris sans ménage et sans grande fortune, mêlé à tout et en prenant sa part, l'homme qui allait chez Lucas, *c'était un artiste, un employé supérieur de ministère, un officier, un bourgeois, un gentilhomme turfiste de six mille livres de rentes. Aujourd'hui, chez Peters, le Parisien qui dîne est presque toujours un bourgeois ou un photographe.* » Le *Moulin rouge* avait été aussi un des lieux d'élection de leur cénacle. C'était alors un restaurant à la mode : « *Au fond du jardin et à toutes les fenêtres de tous les étages, sur le fond éclairé des cabinets, ainsi que dans les loges d'un théâtre, des têtes de femmes saluant de gauche et de droite quelques-unes de leurs anciennes nuits ou peut-être quelques-uns de leurs louis d'hier.* » Ils étaient les clients de *Maire*, dont les débuts semblent avoir été pareils à ceux de notre *Drouant* : « Ah! ce restaurant Maire! aux environs de 1850... du temps qu'il était simplement un marchand de vin, et que derrière le comptoir en zinc il avait un tout petit cabinet pouvant contenir, les coudes serrés, six personnes... »

On les voyait à la *Librairie nouvelle*, qui occupait le rez-de-chaussée dans l'immeuble du Jockey-Club. Fondée en 1849 par Jacottet et Bourdilliat, elle inaugura la collection des romans à 1 franc où parurent ceux de Balzac et de George Sand. Elle édita *Sœur Philomène*. Gustave Claudin, mis en scène dans *Charles Demailly* sous le nom de Bourniche, et qui faisait partie du groupe du *Riche* et du *Moulin rouge*, « *Claudin, le plus pâteux des bavards et le plus ignare des nouvellistes, et le plus parleur de sa personne, qui a passé lui aussi par mille aventures, mais comme l'âne chargé de sel de La Fontaine dans la rivière* », affirme dans *Mes Souvenirs* qu'en peu de temps six cent mille exemplaires de *la Comédie humaine* se vendirent à la *Librairie nouvelle*. Les acheteurs y faisaient queue comme à la porte d'un théâtre pour acheter *l'Événement*, l'ancien journal de Victor Hugo. La *Librairie nouvelle* était un rendez-vous de journalistes et d'écrivains : Barbey d'Aurevilly, Murger, Barrière, Maxime du Camp, Albéric Second, Banville, Paul de Saint-Victor, Xavier Aubryet, Philarète Chasles, Crétineau-Joly, Méry, etc., mêlés à des beautés professionnelles telles qu'Anna Deslion et Blanche d'Antigny. Rachetée par Michel Lévy après faillite, la *Librairie nouvelle* ne perdit rien de sa faveur. « *Les journalistes et les gens de lettres qui venaient à la* Librairie nouvelle, dit Claudin, *formaient entre eux plusieurs groupes. Celui auquel j'appartenais se composait de Théophile Gautier, d'Edmond et Jules de Goncourt, de Paul de Saint-Victor, d'Aubryet, de Charles Edmond, de Gustave Flaubert, de Gustave Doré, de Mario Uchard et d'Arsène Houssaye... Je ne saurais faire comprendre ce qu'il y avait d'étrange et d'original dans la collaboration d'Edmond et Jules de Goncourt. Ces deux frères n'étaient* qu'un. *L'un continuait la phrase commencée par l'autre et parlait, non au pluriel, mais au singulier...* »

La vie du boulevard était toute parsemée d'affaires d'honneur. Les duels de journalistes, d'origine romantique, étaient encore fréquents sous le Second Empire ; ils le restèrent d'ailleurs jusqu'à la guerre de Qua-

torze. La salle d'armes était une annexe quasi obligée de la salle de rédaction. Les Goncourt prirent des leçons d'escrime et, comme rien de banal ne pouvait leur arriver, ils tombèrent sur un maître d'armes peu commun : « *républicain et* axiomatique *comme Sancho Pança, rustique et aimant la campagne comme un Parisien, industrieux comme un sauvage et, avant de posséder une centaine de mètres à Créteil, habitant un wagon de marchandises monté sur un mur dans un terrain vague* ». Quand parurent *les Hommes de lettres*, ils s'attendaient à recevoir plusieurs paires de témoins : personne ne se présenta.

Ils faisaient volontiers de longues promenades à travers un Paris qui n'avait pas encore perdu tout le pittoresque romantique de la période antérieure, explorant une nuit les quartiers mal famés et les mauvais lieux, participant un autre soir à une chasse aux rats, visitant les Catacombes, découvrant le nouveau Paris d'Haussmann encore en construction. Avec Scholl et Murger, ils firent un jour de juillet 1857 visite à des giletières d'abord facile et trinquèrent avec leurs marlous. Ils assistèrent à des assauts de boxe auxquels participait Alexandre Colmant, fils d'une crémière et amant de leur chère vieille Rose, ce qu'ils ignoraient alors... Tout cela est noté dans le *Journal* avec une singulière acuité de vision. Jules avait le don de faire voir. Il a été un maître, un petit-maître, si l'on veut, de ce genre de croquetons dont il a été malheureusement trop parcimonieux. Quel vivant tableau du Paris du Second Empire il aurait pu nous laisser s'il s'y était appliqué avec suite!

On les voyait dans les théâtres, grands et petits, aux répetitions générales et dans les coulisses : *Délassements comiques*, *Folies nouvelles*, *Eldorado*, *Opéra*, mais leur goût les portait plus spécialement vers le cirque et les bals publics, l'*Ermitage*, la *Closerie des Lilas*, le *Château des Fleurs*, le *Casino Cadet*, *Mabille*, etc., où Jules en quête d'amusement traînait son aîné, paternel, indulgent et toujours un peu morose.

« *Hier, nous étions dans le salon de la Princesse Mathilde*, écrivait encore Jules en février 1863. *Aujourd'hui, nous sommes dans un bal du peuple, à l'*Élysée des Arts, *au boulevard Bourdon. J'aime ces contrastes. C'est monter la société comme les étages d'une maison.* »

Plus tard, Edmond se rappellera les visites qu'il faisait aux « ferrouillats », appelés aussi « ferrailleurs », des boulevards Beaumarchais, des Filles du Calvaire et du Temple, la boutique de Vidalenc, cet antre aux carreaux poussiéreux, à la ferraille infecte, mais tout bondé de trésors, de boiseries, de lits *à la duchesse*, *à la polonaise*, *à tombeau*, de fauteuils *à poches à cartouches*, *en cabriolet*, *en confessionnal*, de chaises *en prie-Dieu*, parmi lesquels on était guidé par madame Vidalenc en robe d'Auvergnate et bonnet garni d'admirables vieilles dentelles, convoitées par la Princesse ; cette allée où un marchand anonyme vendait des dessins et des gravures et où, faute d'argent, Goncourt avait manqué toute une série de sanguines de Fragonard à 8 francs pièce ; le rez-de-chaussée de Crispin où il avait acheté un lit splendide provenant du château de Ram-

bouillet et dans lequel avait couché la princesse de Lamballe, ce rez-de-chaussée plein d'une flamboyante rocaille dorée, de marbres, de terres cuites, d'objets de la plus haute curiosité...

Comme les visites aux antiquaires, les visites aux archives, aux ventes publiques, aux marchands d'autographes, étaient surtout l'affaire d'Edmond. Le bibeloteur, le collectionneur de vocation, c'était lui. « *Je ne crois pas que l'amateur puisse être patriote, ma patrie ce sont mes cartons et mon salon. L'objet d'art dégoûte du forum, il se fait en vous un égoïsme spirituel et idéal.* » Vers 1866, la quête de l'objet d'art ou du document était devenue, en dehors du travail, leur occupation presque exclusive : « *Combien les gens de tête passionnés et passionnants vivent peu ! Je vois Taine avec son coucher à neuf heures, son lever à sept, son travail jusqu'à midi, son dîner d'heure provinciale, ses visites, ses courses aux bibliothèques, sa soirée après son souper, entre sa mère et son piano ; Flaubert, comme un enchaîné dans un bagne de travail, dans sons outerrain ; nous, dans nos incubations enfermés, sans nulle distraction, dérangement de famille ou de monde, sauf un dîner de quinzaine chez la Princesse, et quelques courses d'aliénés de la curiosité sur les quais, récréation maniaque de bibliographie et d'iconographie.* » (*Journal manuscrit*, 25 février 1866.)

Magny, la Princesse, leur amour grandissant du bibelot, influaient de plus en plus sur leurs habitudes : « Singuliers Parisiens dans Paris, que nous, nous, solitaires comme des loups. Depuis trois mois, à peine sommes-nous rattachés à nos semblables par les seuls dîners de Magny et de la Princesse. Trois mois sans presque une visite, sans presque une lettre, sans presque une rencontre de connaissance en nos promenades de onze heures du soir. Nous amassons, moitié de gré, moitié de force, la solitude autour de nous, tout à la fois contents de n'être pas blessés par le contact des autres, tout à la fois tristes de n'être qu'avec nous. »

Une distraction dont Jules se serait bien passé fut, en avril 1862, un séjour à la prison des gardes nationaux, cellule 7 : une table, une chaise, un lit, une fenêtre, de vrais barreaux, un grand mur noir, un réverbère, un bâtiment du chemin de fer d'Orléans. Aux murs de la cellule, probablement réservée aux artistes, des inscriptions et des dessins que le prisonnier copia consciencieusement.

***

Leurs amis du Boulevard, ils ne se contentaient pas de les fréquenter dans les cafés, les restaurants, les bals et les théâtres ; ceux du moins avec lesquels ils étaient les plus liés, il les recevaient chez eux, rue Saint-Georges, le mercredi, plus tard le jeudi, et leur offraient du thé avec du *plum-pudding* dont Monselet leur avait donné la recette.

Au *Paris*, le quotidien que leur cousin Villedeuil avait fondé en octobre 1852 après *l'Éclair*, ils s'étaient liés avec Scholl, alors débutant. Il les avait invités chez lui, à Bordeaux. Ils admiraient sa crânerie, son mau-

vais caractère, ses colères, ses caprices, ses duels, ses mots. Mais un Scholl tout différent du boulevardier fringant et agressif apparaît le 19 mars 1857 : sa maîtresse lui avait écrit que, fatiguée de sa tyrannie, elle avait pris un autre amant, et lui, tout larmoyant, de réciter aux deux frères des vers que cette trahison venait de lui inspirer et qui, peut-être, sont dans *Denise*, un recueil réputé son meilleur ouvrage, puis d'éclater en cris et en menaces. Étrange homme! Étrange destinée faite pour les aventures, le danger, le drame! Après les avoir passionnément intéressés et même quelque peu éblouis, il finit par les ennuyer par sa vanité, son impuissance, son goût du scandale. Devenu l'amant de la blonde Doche, la créatrice de *la Dame aux Camélias*, de *la Vie en rose*, de *Madame Lovelace*, il se rendit impossible, voire ridicule, à force de prétention et de coquetterie ostentatoire. « *A voir Scholl, de si petit garçon que je l'ai vu, tournant ses gants sur une banquette dans l'antichambre du* Paris, *à le voir aujourd'hui si rengorgé et si insupportable, je songe combien les petites âmes, les âmes du peuple, supportent mal la bonne fortune et combien le succès les fait ridicules.* » (*Journal manuscrit*, 12 mai 1868.)

La liaison avec Doche fut orageuse. Contre la jalousie de Scholl, l'actrice se défendait par des rebuffades et de fausses ruptures. Que n'avait-il le courage d'en faire un roman! Le *Journal* du 1er décembre 1857 nous fait voir un Scholl « *rongé, impuissant à trôner dans le premier dessus, voyant que les livres restent et que les coups d'épée s'oublient, fiévreux, nerveux..., furieux de cette mauvaise audition qui ne dicte pas de belles choses, mais conseille l'éreintement et le scandale, médite une série :* l'Heure de l'absinthe, *où il se vengera de n'être pas encore un grand homme, sur le dos des passants.* »

Au réveillon de 1859 — boudin, crèpes, xérès, champagne, bouderie de la fille qui avait communié le matin et à qui sa mère avait refusé la messe de minuit — Jules eut avec Doche une conversation qu'il n'eût sans doute tenu qu'à lui de pousser plus loin. En décembre 1860, Scholl nous est montré habitant avec une nommée Rosita. En mai 1861, on nous parle d'un Scholl dégoûté de Doche et voulant retourner vivre à l'hôtel. Elle avait quarante-trois ans. En janvier 1862, Scholl, logé rue Laffite, dans un appartement plein de souvenirs de femmes, devint l'amant de la délicieuse Léonide Leblanc, dont il fut jaloux comme de toutes les autres : Girardin avait voulu la procurer au prince Napoléon. A Léonide Leblanc succédèrent une certaine Prévost des *Bouffes-Parisiens*, la Ferraris, des *Variétés*, si coûteuse qu'il dut mendier un secours de 2 000 francs au ministre, la Barucci, au luxe extravagant, chez qui il fit dîner les Goncourt avec Albéric Second et Reyer, une nomade Loulou, etc.

« *Quelle vie ! Tout ce qu'il y a de malsain et d'excitant, la petite presse, les échos de scandale à glaner chaque semaine, un roman où il jette les lambeaux de sa vie et ses amours à bâcler ! les besoins d'argent, la vie de restau-*

se révèle encore plus sévère. Saint-Victor n'est plus qu'une girouette et qui n'est pas graissée. L'opposition des tempéraments s'aggrava vers cette époque d'une opposition d'idées ; Saint-Victor admirait furieusement Voltaire à qui les Goncourt reprochaient son manque de couleur, et dénigrait *le Neveu de Rameau*. Sa fureur tournait à l'épilepsie.

Pour la servilité, Saint-Victor et Gautier étaient mis par les deux frères dans le même sac : « *Saint-Victor, à dîner, me dit qu'il avait fait un feuilleton d'éreintement complet contre Augier lorsqu'est venue une lettre du Prince lui demandant d'être paternel pour Giboyer, laquelle lettre lui a fait incontinent refaire à peu près son feuilleton, éteindre ses méchancetés, tout adoucir et emmieller... L'histoire de Gautier est le contraire de l'histoire de Saint-Victor. M. Walewsky convient avec Gautier qu'il éreinterait la pièce. Le feuilleton arrive, morceau par morceau, au ministre, si élogieux pour Augier qu'on soupçonne Gautier, d'être enfermé avec Augier. Que faire ? Le ministre le lit, le corrige dans son sens. Gautier l'endosse et tout est sauvé.* » Non seulement Saint-Victor était servile, mais il ne savait rien voir par lui-même : « *Ce critique, comme beaucoup de critiques que j'ai étudiés, Sainte-Beuve et d'autres, me donneraient à penser qu'un critique n'a que les yeux des autres.* » Ils auraient plutôt passé sur le manque de goût et de culture.

Une âpre dispute sur Homère, à qui Jules disait préférer Hugo, se termina chez Magny, par une poignée de main plutôt fraîche. « *Saint-Victor en s'en allant nous donne la main. Au fond, j'aurais préféré qu'il ne nous la donnât pas. C'est une amitié qui nous pèse et dans laquelle se débattent douloureusement nos sympathies littéraires, nos blessures de la cuistrerie et de l'intolérance, des intermittences d'amitié de l'individu et ce fond de mépris que nous donne malgré nous tout ce que nous en savons et tout ce que nous en devinons.* » Aussi ne s'étonne-t-on pas de lire, à la date du 25 février 1867, une note où Saint-Victor n'est accusé de rien de moins que d'avoir volé quelques-unes de ses idées à ses amis Goncourt et Théophile Gautier.

Bien oublié, bien plus oublié encore que Saint-Victor, Mario Uchard, l'auteur de *la Comtesse Diane*, centre du petit groupe de journalistes et d'artistes dont les auteurs de *Charles Demailly* se sont inspirés pour peindre la vie littéraire d'alors. En vain chercherait-on, à travers les lignes du *Journal*, à se former de lui une image un peu vivante. Un homme toujours de bonne humeur, c'est sympathique, mais sans plus. Uchard qui avait été employé chez un agent de change, faisait des romans et des pièces de théâtre. Le tribunal avait prononcé sa séparation d'avec Madeleine Brohan prototype de Marthe dans *Charles Demailly*. En 1857, il s'était vu refuser *le Retour du Mari* à la Comédie-Française, puis *Fiamina* où l'on reconnut sa propre infortune conjugale et qui fut repêchée par protection. En 1858, on repêcha aussi *le Retour du mari*, qui tomba. Dans l'été de la même année, les Goncourt furent invités à la Chaussée Saint-Victor, près de Blois, où Uchard avait loué une façon de château,

dans une manière de parc, puis non loin de là, chez le tyrannique Villemessant, directeur du *Figaro*, le Montbaillard de *Charles Demailly*. Jules avait écrit de *la Seconde Jeunesse* d'Uchard : « *la seule scène qui amène le rôle de Télia, la seule scène qui fasse un peu tache dans la pièce par une apparence de traits, par un semblant d'esprit, par une ombre de français ; esprit de troisième ordre, fausse monnaie qu'on donne à un pauvre, imposture bâclée en une demi-heure, au courant de la plume, sur un coin de table. Et j'entendais rire, applaudir ; mille pensées me venaient. Je pensais au peu d'orgueil d'un homme vis-à-vis de sa conscience empruntant ainsi aux autres, et je ne comprenais pas l'enflure de ce succès où entrent tant de plumes de paon.* » (*Journal manuscrit*, 30 avril 1859.)

***

Charles Edmond, qui devait devenir le secrétaire du prince Napoléon, s'appelait Chojecki et il était né en Pologne en 1822. Le 9 mai 1858, les deux frères dînèrent chez lui, à Bellevue où il habitait avec une maîtresse nommée Julie. La maison avait un jardinet et une terrasse le long d'une ruelle qui conduisait en pleine campagne. Il faisait bon, le soir, y évoquer avec Saint-Victor des souvenirs classiques. Quelques lignes du *Journal* nous disent pourquoi ils se plaisaient tant chez Charles Edmond : « *Rien qui pue la misère de ces ménages bohémiens de passage dans des garnis de banlieue que les romans de Murger attablent devant du bleu et couchent dans des linges sales — ce qui tue la femme complètement, la femme ne pouvant exister qu'à la condition d'une certaine élégance et comme d'une certaine pudeur d'entour.* » La bohème était décidément leur bête noire.

Ils étaient liés avec Charles Edmond depuis l'époque du *Paris*. A la date du 31 janvier 1852 le *Journal* nous présente un Charles Edmond « *blond comme le chanvre, la voix douce, sourde et tout à fait éclatante et tonnante quand il s'anime ; plein de récits d'aventuriers romains, de la Pologne, de légendes, d'atrocités russes, parlant bien, lentement, nuageux, sympathique, des idées violentes, le sourire aimable et caressant de l'œil des Slaves, le charme un peu asiatique et félin de ces peuples, évadé du mystérieux, avec les traces de cela dans l'esprit, contant de Mickiewicz mille traits colorés, mille choses de gravité, mille drames de pensées...* » Ils avaient pour Charles Edmond une estime particulière, appréciant son dur labeur et sa puissance de travail : « *Je conduis Charles Edmond à une répétition des Bouffes Parisiens. Il est éreinté, assommé, le visage usé comme un mort... Je lui dis qu'il devrait se reposer. Il me répond qu'il donne à manger à sept personnes et qu'il faut qu'il gagne* 40 000 *francs pour laisser* 2 000 *livres de rentes à Julie.* « *Si je venais à mourir, tout le monde la lâcherait, je le sais.* » *Et nous nous avouons qu'il vaut mieux que nous.* » (*Journal manuscrit*, juin 1859.)

Mais le mariage de Charles Edmond et sa nomination à la biblio-

thèque du Luxembourg ne leur plurent pas. Dans ce palais qui avait l'air d'une « *villa de Corsaire qui aurait écumé le Nil* », où on leur servit de mauvais vins, le ménage leur parut ennuyeux, avare, faussement cordial. Et une autre fois : « *Est-il beau, ce Charles Edmond, ce Christ polonais, crucifié d'émoluments, d'appartements au Luxembourg, de places, de sinécures, ce républicain martyr, entretenu par le vice-roi d'Égypte, ami du prince Napoléon et plaqué de crachats?* »

***

About, qui fit aussi partie du cénacle du *Café Riche*, n'eut jamais grand attrait pour les Goncourt. « *About revient sur l'eau avec son livre sur l'Italie. Livre commandé sous le manteau de la police et interdit. Ce garçon-là fait un métier assez bas, il tourne à l'écrivain provocateur. Le plus triste de sa personne, c'est son talent. J'en reviens à mon jugement sur sa* Grèce contemporaine : *c'est Gaudissart au Parthénon.* » (*Journal manuscrit*, 18 avril 1859.) Quelques jours après, ils le rencontrèrent chez Charles Edmond et firent avec lui un tour dans les bois de Bellevue. Il leur parla beaucoup de lui : « *C'est le* moi *du succès, mais point trop lourd, point trop insupportable, et sauvé par des singeries spirituelles, par de petites caresses littéraires à l'endroit des littérateurs qui sont là et auxquels il sert des citations de leurs livres. Mais, dans sa conversation, pas un atome qui ne soit terrestre, parisien et de petit journal.* »

Au *Café Riche* s'asseyait Murger. S'il avait été de leurs amis les plus proches, aurait-il eu une meilleure oraison funèbre que celle-ci ? « *Murger sans le sou a vécu comme il a pu. Il a vécu d'emprunts aux journaux. Il a carotté ici et là des avances. L'homme n'avait pas plus de délicatesse que l'homme de lettres. Amusant et drôle, il s'est laissé aller à mordre au parasitisme, aux dîners, aux soupers, aux petits verres qu'il ne payait jamais, et qu'il ne pouvait rendre. Ni bon ni mauvais camarade. Je l'ai toujours trouvé indulgent — surtout pour les gens qui n'avaient pas de talent. Il en parlait volontiers plus que des autres ; d'un égoïsme parfait. Voilà au vrai ce qu'a été Murger — sans parler de bordel. Il peut avoir honoré la bohème, il n'a honoré rien de plus. Et, pour sa Lisette — Philémon et Baucis, comme dit en parlant du couple le lyrique Arsène Houssaye — c'était une horrible petite guenuche ayant une engelure sur le nez, une petite gaupe du quartier latin qui a trompé Murger comme on ne trompe pas un homme, même son mari. Je sais que Buloz lui faisait l'honneur de lui parler — mais je sais aussi par moi-même qu'à Marlotte elle était de la société de celles qui démarquaient les bas des femmes qu'on y amenait avec un peu de linge. Tout est venu au-devant de lui, le succès et la croix ; tout lui a été ouvert aux premiers jours, théâtre, revues, etc. Il n'a pas eu d'ennemis. Il est mort à son heure, quand il était fini, lorsqu'il était forcé d'avouer qu'il n'avait plus rien dans le ventre.. Ce fut un homme de talent, un esprit à deux cordes qui eut le rire et les larmes. Il fut le Millevoye de la Grande Chaumière...* »

Le chroniqueur Xavier Aubryet leur inspirait une certaine considération quand ils l'invitèrent avec Paul de Saint-Victor et Mario Uchard à écouter la lecture des *Hommes de lettres*, en octobre 1857, mais à la date du mois de juin précédant, on trouve sur lui des remarques assez peu flatteuses : « *Le soir, à Mabille, rencontré Aubryet, un Prudhomme déguisé en paradoxe. Brave garçon au fond, mais fatigant de gestes et d'efforts de causerie. A tous moments, il fait craquer sa cervelle, se prenant au sérieux pour manger de l'argent dans* l'Artiste, *parlant haut et faisant sonner du cynisme comme des collégiens font sonner leurs bottes à la porte d'un bordel, ami de Dieu pour essayer d'être connu de tous ses ennemis, affichant un fond Lovelace, voulant un appartement à double sortie pour les femmes du monde et b... à* 10 *francs dans des coupés des femmes de louage, fort enfant, avec beaucoup d'illusions auxquelles il met des masques de satyres, croyant à Mérimée et aux idées musicales, ce soir se lamentant que les critiques sont traités d'impuissants, fatigué de cette manœuvre de parler des autres pour faire parler de soi, et voyant que ce chemin-là est un cul-de-sac ; jérémiant à perte de vue là-dessus et triste, au fond, de ce métier, comme un nègre qui bat la lune dans l'eau.* »

En août 1860, Aubryet donna un dîner dont étaient, avec les Goncourt, Charles Edmond, Saint-Victor, Flaubert, Ludovic Halévy, Claudin et Théophile Gautier : « *Un appartement rue Taitbout, au cinquième où a passé un tapissier de lorettes. Un salon capitonné de soie gorge-de-pigeon avec un plafond de Faustin Besson. Une salle à manger meublée de ce bric-à-brac de la porcelaine et de la verrerie qu'Arsène Houssaye a mis à la mode...* »

Aubryet fut une des figures les plus originales du boulevard aux environs de 1860 : « *Il était la contradiction incarnée*, a écrit l'auteur de *Mes Souvenirs. D'une gaîté folle et nerveuse, il n'écrivait que des choses graves et passait son temps à combattre pour des principes contraires à ce qu'il disait et à ce qu'il faisait. En politique il était autoritaire et avait horreur des excès de la grande Révolution. Il se livrait à des sorties qui portaient à croire qu'il aurait voulu vivre sous le règne de Philippe le Bel. Il était épris de Joseph de Maistre...* » Aubryet fut l'auteur de la plupart des mots d'esprit qu'on se répétait de son temps.

La petite place donnée dans *le Journal* publié à Dennery, l'ancien commis de nouveauté devenu capitaliste et auteur à succès, est sans rapport avec celle que lui et Gisette, sa maîtresse, qui le tournait en ridicule et le trompait avec Ludovic Halévy, ont dans *le Journal manuscrit*. On se doute que l'auteur de *la Reine des blanchisseuses* n'y est pas épargné : « *Pour Dennery, il a une formule d'esprit toute simple pour laquelle il s'est fait une très facile réputation d'esprit. C'est toujours « ma vieille vache » et une perpétuité de mots désagréables : « Je me suis ennuyé à Venise, je croyais » être à une de tes pièces* ». L'intérieur de Dennery, typiquement Second Empire, choquait ces amateurs d'authentique XVIIIe siècle : « *C'est un salon qu'avouerait un millionnaire de la rue du Sentier. Des meubles*

en palissandre, des portières, des rideaux de lampas cramoisi ; partout de ces horribles meubles de Boule confectionnés à la grosse faubourg Saint-Antoine ; une garniture de cheminée de ce style rocaille chicorée qui a l'air de rococo à la barigoule avec des amours enflés et qui jouent du violon... » Les invités de Dennery étaient à l'avenant : « *On dîne. Il y a là des hommes de théâtre inférieurs au moindre homme du monde frotté de conversation.* » (*Journal manuscrit*, 11 mars 1860.) Et le 12 février 1862 : « *L'œuvre de Dennery, c'est l'idéal du titi, le rêve d'émotion et le romanesque du* voyou. » Ce qui ne les empêcha pas, en août 1863, d'aller à Cabourg dont Dennery était maire, et de s'y laisser emmener encore en 1865 par Charles Edmond.

Leur intimité avec Dennery et le milieu de Gisette, sa maîtresse, en vint à ce point qu'ils pouvaient écrire, à la date du 1er janvier 1864 : « *Je commence par aller où est ma vraie famille, au Louvre. C'est fermé. Nous retombons sur mon oncle Jules, le seul parent qui nous reste ; et, ironie de ce temps-ci, nous sommes heureux de dîner le soir en famille. Et où? chez Gisette, dans ce cénacle de cabotins où nous recevons les vœux de bonne année d'un Paulin Ménier.* »

L'explication du plaisir qu'ils pouvaient prendre en compagnie de cette Gisette se trouve dans ce qui suit : « *Je n'ai rencontré jusqu'ici que trois femmes intelligentes dans divers ordres. Toutes trois étaient grasses et toutes trois aimaient l'homme : la Princesse, Lagier et Gisette. L'une avait l'éloquence et l'éreintement, l'autre le récit gras et merveilleusement salé, la troisième la répartie soudaine et le génie du mot. Chacune avait en elle le reflet d'un grand homme, celle-ci de Mirabeau, la seconde de Rabelais, l'autre de Beaumarchais.* »

Chez Gisette, ils coudoyaient une société composite faite de mères de famille, d'enfants, de jeunes filles devant lesquelles on pouvait tout se permettre. On s'embrassait, on se « pelotaillait », on échangeait des propos gaillards et des mots d'argot. Après le dîner, on se promenait de chambre en chambre, les mères jouaient du piano, les filles s'asseyaient dans les coins, on faisait des farces et des tours, on chantait. La femme « du plus laid des vaudevillistes » avait la spécialité de se laisser tomber d'un canapé comme du haut d'un cinquième étage. Dennery parti, on dansait le cancan, les jupes se retroussaient, les jambes se montraient...

La fortune gagnée au théâtre par Dennery lui permit de construire pour Gisette une « *splendide demeure à escalier de marbre et de fer polis* ». Les deux frères y dînèrent le 1er janvier 1867 : « *On sort de là, de ces femmes, de ces robes de velours, de ces fourrures, de ces caresses, le cœur tristement contracté, avec l'amertume d'une bouche qui a mordu à un beau fruit amer, pourri et creux.* »

C'est aussi depuis *Paris* que les Goncourt étaient liés avec Théodore de Banville dont, sous le nom de Boisroger, *Charles Demailly*

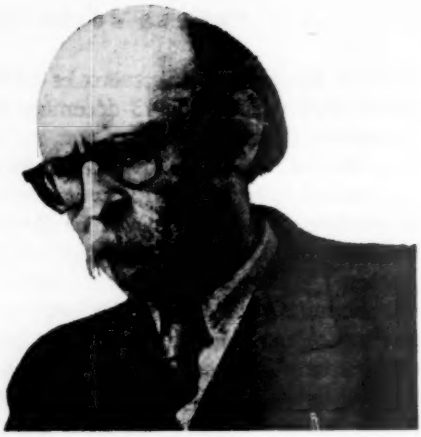
contient un portrait affectueux et brillant. Un tableau de l'intérieur du poète nous est offert le 13 décembre 1856 : l'horreur que les Goncourt avaient du désordre, de la misère, ne s'exprime nulle part avec plus de force qu'ici : « *Chez Banville, hors barrière, boulevard de Clichy, cité Véron, un petit logement aux petites pièces qui ressemblent aux pièces qu'on loue l'été aux environs de Paris. Quelques dessins de costumes de théâtre de Bullier (?). Le portrait de Louis Melvil, en photographie. Un panneau de vierges gothiques.* Monstre vert *dans sa robe de chambre à lui, Banville. Un feu de charbon, une absence de meubles déguisée par quelques chaises flânant autour d'un fauteuil. Je ne sais quoi qui sent la vie de travail, tracassée, dérangée, tourmentée par la vie, les dettes, les déménagements, un foyer de hasard, je ne sais quelles tristesses, quelles luttes, quelles angoisses racontent muettement ces murs. Rien n'est gai comme un foyer bourgeois ! Heureuses gens ! Qu'ils sont bien vengés de ceux-là qui pensent, écrivent, rêvent ! Quelles joies carrées et saines, auprès de ces chatouillements de l'amour-propre maladif, auprès de cette solitude à deux avec une fille !* »

Trois mois après : « *Avons été voir Banville ; nous le trouvons au lit (un lit de fer), malade de crises venant de l'estomac, à ce que dit Petro, l'homéopathe qui le soigne. Petit bonnet de peintre sur le sommet de la tête, sa figure maigre là-dessous. Assis sur son séant. Je ne sais quel air de Pierrot, d'improvisateur de la Foire, riant et faisant rire de ses misères et des misères humaines, une voix de fausset, doucement aiguë. Sa mulâtresse, le visage tout griffé d'une explication avec une bonne.* » Le pauvre Banville n'allait pas tarder à entrer dans la clinique du docteur Fleury. Ses biographes font durer sa liaison avec Marie Daubrun, la « Belle aux cheveux d'or », de 1856 à 1863. Comme il était impossible de confondre la jolie blonde avec une mulâtresse, il faut bien admettre ou qu'il y eut interrègne ou concomitance. Au fond, les Goncourt prisaient peu Banville si l'on s'en tient à une étonnante remarque datée de novembre 1868 : pour avoir du talent, il fallait être un bourgeois honorable comme eux et Flaubert, et non un grand homme de la bohème comme son romancier Murger, son historien Monselet et son poète Banville !

Ainsi que nous le disions, la rupture des Goncourt avec la bohème boulevardière peut être datée de 1862, année de leurs débuts aux dîners Magny et chez la Princesse, mais si, dès lors, ils cessèrent de fréquenter les cafés, ils ne rompirent pas complètement avec toutes leurs amitiés de jeunesse, la proximité de la rue Saint-Georges et du boulevard le leur interdisait d'ailleurs pratiquement. Leur vie ne fut complètement transformée que par leur installation à Auteuil, en 1868. Cette existence nouvelle, lointaine et retirée, Jules ne devait pas la connaître longtemps...

ANDRÉ BILLY,
de l'Académie Goncourt.

LE SECRET DE L'ÉVOLUTION



par JEAN ROSTAND

M. *Jean Rostand, qui avec la parfaite rectitude d'esprit qu'on lui connaît a entrepris de faire le point de ses convictions biologiques et philosophiques, a bien voulu détacher de son travail pour* la Revue de Paris *les pages qui traitent de l'évolution.*

Ma conviction est que l'homme se trouve tout au début de son aventure intellectuelle, que son « âge mental » est extrêmement bas au regard de celui qu'il est appelé à prendre. Cette notion de l'immaturité, de l'infantilisme de notre espèce suffirait à me convaincre que, d'un très long temps, nous n'avons à espérer que des réponses naïves et grossières aux grandes questions qui nous préoccupent. Il n'est d'ailleurs pas sûr que l'humanité ait assez d'avenir pour épuiser toute la connaissance dont sa condition cérébrale la rendrait capable, et il est extrêmement douteux que cette condition même l'habilite à une compréhension totale de l'univers.

... On ne s'étonnera pas que le principal de mes croyances s'organise autour des réflexions que me suggère l'étude de la biologie. Or, l'une des choses que je crois avec le plus de force — l'une des rares dont je sois à peu près sûr — c'est qu'il n'existe, de nous à l'animal, qu'une différence du plus au moins, une différence de quantité et non point de qualité ; c'est que nous sommes de même étoffe, de même substance que la bête. Cette solidarité, cette continuité entre le règne animal — voire tout le monde vivant — et le canton humain, elle me semble devoir s'imposer à toute personne ayant disséqué un insecte, assisté au frémissement d'un protoplasme, vu un œuf se modeler en embryon. Comment penserais-je que quoi que ce fût d'essentiel pût appartenir en propre à l'une seule des millions d'espèces qui peuplent la terre ? Pas un être organisé, si humble soit-il, dont je ne me sente le frère, et non pas affectivement mais rationnellement. Tout ce qui est dans l'homme de plus élevé, de plus rare, de plus spécifiquement humain, tout ce pour quoi nous serions

portés à le mettre à part dans la nature — qu'il s'agisse des plus hauts témoignages de la pensée logique ou des plus pures manifestations du sentiment — je ne parviens à y voir que l'épanouissement, que l'amplification, que la majoration de ce qui déjà se montre dans la vie pullulante et anonyme des micro-organismes, dans la sensibilité des amibes, dans les tactismes des plasmodes de Myxomycètes qui glissent vers la sciure de bois, dans la micro-mémoire des Paramécies qui apprennent à ne pas ingérer de colorants nocifs.

Oui, c'est bien là, dès ce niveau modeste de la vitalité, que, pour moi, se posent certains des plus graves problèmes, ceux de la vie, de l'organisation, de l'assimilation, de la sensibilité, de la conscience — de l'esprit. Là donc que se situent la plupart de mes interrogations, de mes étonnements et de mes doutes. Je suis inébranlablement persuadé que, si nous savions à fond le dernier des êtres animés, nous saurions sinon le tout de l'homme, du moins beaucoup plus sur lui que n'en savent ceux qui, dès à présent, se flattent d'en savoir quelque chose.

Sur ce point, vraiment fondamental, de l'unité essentielle de la vie, je me trouve donc en plein désaccord avec un biologiste philosophe comme Rémy Collin qui, lui, n'hésite pas à faire entre l'humain et l'animal une différence radicale, puisqu'il voit en l'homme non pas seulement l'être le plus intelligent et le plus puissant de la nature, mais encore un être d'une nature spéciale, doué d'attributs incommensurables à ceux de l'animalité, un être qui, par la possession d'une conscience réfléchie, d'une âme libre et immortelle, transcende les purs mécanismes auxquels se réduisent tous les autres vivants.

Une telle conception, je l'avoue, me surprend et me déconcerte, surtout de la part d'un homme rompu à l'étude positive des phénomènes de vitalité. Sans mésestimer pour autant, ni tâcher à étrécir tendancieusement le fossé qui sépare le psychisme humain du psychisme animal, je ne puis oublier que ce fossé n'a été creusé que par l'extinction d'êtres intermédiaires qui, à coup sûr, vécurent jadis sur notre globe, et dont on eût été bien embarrassé pour décider s'ils possédaient ou non la conscience réfléchie et la liberté.

Je ne sais pas ce que c'est que la vie, ni la conscience ni la pensée ; j'ignore l'origine et la nature de ce qui, prenant racine dans la boue cellulaire, s'est épanoui en notre cerveau ; mais, si j'étais aussi sûr que l'est un Rémy Collin que toute la sensibilité, toute la conscience des bêtes se ramenât à de la mécanique, je ne ferais point de difficulté pour étendre cette certitude jusqu'à l'homme lui-même.

La parenté de l'homme avec les animaux ne se peut expliquer rationnellement que dans le cadre de la théorie de l'évolution, ou théorie transformiste, d'après laquelle tous les êtres vivants, y compris l'homme, dérivent d'êtres un peu moins complexes, et ceux-ci d'êtres qui l'étaient un peu moins, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on arrive à des formes extrêmement simples, rudimentaires, qui seraient les ancêtres de toute vie.

Certes, nous conviendrons, en toute objectivité, qu'on n'a pas le droit de tenir l'évolution organique pour une certitude dès lors qu'il s'agit d'événements révolus sans témoins et dont il est permis de douter que la nature actuelle nous fournisse encore l'exemple ; mais, si l'on ne peut que croire en l'évolution, il est quasiment impossible, pour le biologiste, de ne pas y croire, et il serait fâcheux qu'un excès de scrupule positiviste jouât au bénéfice d'hypothèses somme toute beaucoup moins plausibles que celle de l'évolution.

Pour ce qui touche plus spécialement à l'homme, comment douterions-nous qu'il dérivât d'un animal — et d'un animal qui, plus ou moins, ressemblait aux singes actuels, d'un animal que nous n'hésiterions pas à ranger parmi les singes — quand nous voyons, à partir d'une époque qui n'est pas tellement lointaine, apparaître dans les couches terrestres des vestiges de bêtes qui n'étaient plus tout à fait des bêtes, des vestiges d'hommes qui n'étaient pas encore tout à fait des hommes ?

Pour ma part, je crois donc fermement à l'évolution des êtres organisés. Mais je n'ai garde, pour cela, de méconnaître le caractère extraordinaire, voire fantastique, des transformations que nous sommes tenus d'imaginer dans le passé de la vie, et dont il semble que ne s'étonnent suffisamment ni les profanes, qui ne se doutent pas des difficultés qu'elles soulèvent, ni peut-être certains spécialistes, trop familiarisés avec l'idée transformiste.

A propos de l'ancienne théorie de Maillet qui faisait dériver l'homme d'un poisson, Voltaire s'écriait ironiquement : « *Les Métamorphoses* d'Ovide deviennent le meilleur livre de physique qu'on ait jamais écrit. » Or, cette même phrase, elle vaudrait pour le transformisme moderne, car, lui aussi, il nous contraint de croire en des « métamorphoses » non moins prodigieuses que celles que chantait le poète latin.

Aussi bien, ce n'est point — insistons-y dès l'abord — la formation de l'homme à partir du préhomme, ou même celle du préhomme à partir du grand singe, qui constitue, à mes yeux, la plus redoutable énigme. Ce passage est, morphologiquement, assez peu de chose. Du singe à nous, l'apport évolutif, nullement révolutionnaire, s'est fait dans une voie frayée de longue date, puisque, dès l'origine de la lignée des Primates, l'organe cérébral augmentait progressivement de taille et compliquait sa structure. A cet égard, on peut dire que l'homme a, d'un coup, recueilli tout le profit d'une très lente préparation organique. Que, d'un progrès si modeste dans l'architecture d'un viscère, d'aussi vastes conséquences se soient ensuivies que l'avènement de la pensée conceptuelle, avec la formation du langage et tous ses retentissements sociaux, cela est assurément merveilleux et n'est pas près d'être compris, mais cela n'émeut pas spécialement le biologiste en tant que biologiste. Celui-ci s'émeut bien davantage, il se sent en présence d'un phénomène de tout autre envergure quand il imagine le passage d'un groupe animal à un autre groupe animal, le passage d'une classe à une autre, d'un embranchement à un autre —

par exemple, du mammifère inférieur au primate, du reptile au mammifère, de la salamandre au reptile, du poisson à la salamandre, de l'oursin au poisson...

Pour nous réconcilier avec cette idée vraiment bouleversante de la métamorphose organique, on doit bien convenir que la nature qui est sous nos yeux ne nous offre pas grand'chose. Certes, nous constatons, chez les êtres vivants, de très nombreuses variations, mais il reste permis de douter si cette variabilité réelle présente les caractères requis pour rendre compte de l'aventure grandiose de l'évolution.

Comme le prétendait Lamarck, l'organisme animal se montre, dans une certaine mesure, modelable au gré du milieu et de l'exercice (la peau se pigmente quand elle est exposée aux rayons solaires, un muscle s'hypertrophie s'il travaille à l'excès), et les modifications de ce genre peuvent être considérées comme adaptatives pour autant qu'elles protègent l'organisme ou en facilitent le fonctionnement. Toutefois, pour que ces variations corporelles s'intègrent à la lignée de façon à jouer un rôle évolutif, il faudrait qu'elles fussent transmissibles à la descendance, qu'elles fussent héréditaires — ce qui ne paraît pas être le cas, et cela non point, comme on le dit trop souvent, parce que radicale serait la séparation entre le corps (*soma*) et les cellules germinales, mais simplement parce qu'on ne voit pas, ou mal, comment une acquisition corporelle pourrait s'inscrire dans une simple cellule — que celle-ci fût germinale ou somatique. En outre, et nonobstant tout ce qu'ont pu annoncer les biologistes soviétiques de l'école mitchourinienne, nul fait bien convaincant n'a été jusqu'ici produit en faveur d'un tel mode d'hérédité.

Pourtant, ce n'est pas là, à mon sens, que réside l'extrême débilité du lamarckisme, et j'irai même jusqu'à dire que, du point de vue qui nous occupe, je considère comme tout à fait secondaire cette question de « l'hérédité de l'acquis » dont on dispute si passionnément. Il ne me paraît nullement impossible que l'on finisse par constater un jour quelque manifestation de cette hérédité : pourquoi la nature, si riche, si multiple, si disparate, ne serait-elle pas *aussi* un peu lamarckienne ? Mais ce que, de toute manière, je conteste, c'est que des variations de ce style, fussent-elles transmissibles, soient propres à avoir réalisé l'évolution des espèces.

Qui, sérieusement, voudrait croire que la plasticité corporelle des organismes soit capable de leur faire acquérir — même avec le concours d'une immense durée — des organes, des appareils, des plans de structure nouveaux ? Qui sérieusement voudrait croire que le milieu ou les circonstances aient suscité la genèse du squelette, des membres, des ailes, des yeux, du cerveau ? La question ne se pose même pas s'il s'agit des êtres qui nous sont contemporains, et si nous attribuons aux êtres de jadis une plasticité constructive qui leur eût permis de répondre aux provocations externes par de véritables créations organiques, alors nous greffons sur l'hypothèse lamarckienne une supposition parfaitement gratuite et invérifiable qui en annule toute la valeur.

J'en dirais d'ailleurs à peu près autant de l'autre explication transformiste — à savoir de celle qui fait appel aux variations innées ou germinales, les mutations. Héritière du darwinisme, elle s'appuie sur l'observation directe, car les mutations, indéniablement, existent ; elles surviennent à tout moment dans la plupart des lignées vivantes, sans qu'on puisse d'ailleurs préciser les causes de leur survenue ; elles sont, d'emblée, intégralement héréditaires, ce qui écarte toute difficulté relative à leur transmission. Mais, en premier lieu, elles ne modifient généralement que des caractères minimes, accessoires, superficiels. Si, d'aventure, elles déterminent un changement notable, c'est par suppression d'organes, ou par redoublement. Jamais elles n'apportent quelque chose qui soit à la fois neuf et important, quelque chose qui soit capable d'amorcer un progrès substantiel de structure ou de fonctionnement. Alors même qu'on additionnerait par centaines, par milliers, des mutations analogues à celles que nous constatons, on n'obtiendrait pas, semble-t-il, un total de changement qui répondît à l'une des grandes métamorphoses qu'a comportées l'histoire de la vie.

Que les mutations aient introduit dans le monde animal les différences d'espèce à espèce, voire de genre à genre, qu'elles aient été même responsables du passage du singe à l'homme, cela ne paraît pas strictement impossible. Aussi est-il fort séduisant de leur imputer, en outre, les différences de classes, de familles, d'embranchements, le tout de l'évolution enfin : mais qui ne voit qu'une telle extrapolation exige qu'on attribue gratuitement aux mutations d'hier une amplitude, un pouvoir novateur beaucoup plus prononcés que n'en possèdent celles d'aujourd'hui ?

D'autre part, une théorie de l'évolution ne doit pas expliquer seulement la diversification des espèces, et le passage du moins complexe au plus complexe, avec une apparence de mouvement ascensionnel plus ou moins régulier, elle doit rendre compte aussi de l'adaptation organique, autrement dit, de l'aspect d'harmonie qu'on trouve aux structures vitales. Harmonie bien imparfaite sans doute, mais qui suffit à suggérer l'idée d'un dessein, d'une intention — d'une finalité enfin.

Cette « finalité de fait », la théorie lamarckienne en donnait une raison naïve, mais une raison, puisqu'elle postulait des variations directement adaptatives. Or, les mutations, n'étant que de purs accidents germinaux, sont, par définition même, dépourvues de toute valeur utilitaire ; elles sont, comme on dit, indifférentes, ou « quelconques » ; et, par suite, pour nous expliquer qu'elles aient pu produire le monde vivant, nous n'avons d'autre ressource que de supposer qu'elles furent, au long des âges, triées par la sélection naturelle, tout changement défavorable ayant été éliminé, tandis que persistaient, pour s'ajouter les uns aux autres, tous les changements profitables à l'espèce.

Cette explication par le fortuit est-elle satisfaisante ? Pouvons-nous croire que le monde vivant résulte d'une sommation d'erreurs, d'un

cumul de lapsus? J'avoue que, sur ce point, je me sens terriblement embarrassé pour répondre, car je n'arrive pas à me faire une opinion ferme quant au degré d'étonnement qu'il sied d'éprouver en face de l'adaptation organique. Suivant l'heure, suivant la disposition du moment, suivant que je pense à tel ou tel organisme, à tel ou tel détail de structure, j'oscille entre la crainte de céder à « l'étonnement imbécile » dont parlait Spinoza et le scrupule de ne pas accorder aux œuvres de vie toute l'admiration qu'elles méritent...

N'est-il pas au moins curieux qu'en notre vingtième siècle, nous ne soyons guère plus édifiés sur ce point que ne l'étaient les philosophes de l'ancienne Grèce? Depuis Anaxagore et Démocrite, le spectacle des corps organisés n'a cessé de faire naître des opinions discordantes en des esprits d'égale vigueur et de même honnêteté. Est-ce que l'aspect de ces corps serait réellement équivoque, et pouvons-nous penser que, si la finalité y était un peu plus grossière, tous les biologistes se contenteraient d'une explication par le fortuit, que, si la finalité y était un peu plus précise, tous ils s'accorderaient pour décréter l'incompétence du hasard? Ou, au contraire, devons-nous croire que la discordance préexiste dans l'esprit de l'observateur, indépendamment des caractères de l'objet?

Quant à moi, tout compte fait, je serais *plutôt disposé* à voir dans la « finalité » organique un problème réel, et qui ne me paraît pas résolu de façon convenable par l'hypothèse de la sélection. Mais, à vrai dire, ce problème m'embarrasse moins, il me gêne moins que celui de l'ampleur de la variation. Si je voyais apparaître dans les espèces des variations héréditaires qui fussent à la fois constructives et novatrices, si je voyais surgir de temps à autre des formes dont je pusse penser qu'elles fussent des promesses de progrès, j'arriverais peut-être à me persuader que, de ces nouveautés en désordre, la sélection naturelle pût faire réussir à la longue l'adaptation et l'harmonie. En un mot, des deux problèmes de l'adaptation et de l'innovation évolutive, c'est au deuxième que je donne le pas dans mes incertitudes ; c'est celui-là qui me paraît le plus ardu, et défier le plus sûrement l'explication mutationniste.

S'il est vrai que ni le lamarckisme ni le mutationnisme ne nous font comprendre le mécanisme de l'évolution, il faut avoir le courage de reconnaître que nous ignorons tout de ce mécanisme. Au point où nous sommes arrivés de l'analyse du phénomène, et tant que des faits nouveaux ou des hypothèses toutes nouvelles ne seront pas venus rafraîchir le débat, j'ai le sentiment très net que toutes querelles sont stériles, qui opposent des adversaires mêmement ignorants et obstinés à vouloir tirer de leurs maigres prémisses beaucoup plus qu'elles ne renferment.

Certains, peut-être, estimeront que, par un tel aveu d'ignorance, on laisse la partie belle à ceux qui combattent encore la doctrine transformiste. Mais, outre que la plus élémentaire probité intellectuelle commande de dire : « je ne sais pas » partout où l'on croit ne pas savoir, je

pense que cette doctrine est maintenant assez solide par elle-même pour qu'on n'ait pas besoin de l'étayer d'une représentation illusoire. J'ajouterai que, si obscures que me paraissent les causes de l'évolution, je ne saurais douter une seconde qu'elles ne fussent de l'ordre *naturel*. Ces causes, nous avons tout le loisir de les rechercher : la biologie ne fait que de naître ; le problème de l'évolution n'est sérieusement posé que depuis un siècle, correctement que depuis un demi-siècle ; et alors même que la science n'arriverait pas à le résoudre, nous n'aurions pas à en conclure qu'il soit du resssort de la métaphysique.

Il m'apparaît donc que, pour expliquer les transformations de la vie, nous devions nous en remettre à des variations qui ne nous sont connues ni d'observation ni d'expérience.

Assez nombreux sont les biologistes qui recourent, en effet, à des variations hypothétiques pour rendre compte des grandes démarches de l'évolution — de la « macro-évolution », disent-ils — alors qu'ils continuent d'imputer aux mutations connues la menue diversification des espèces et des genres — la « micro-évolution ». Pour ma part, je suis peu enclin à morceler ainsi la grande histoire évolutive ; et si vraiment, pour en expliquer le plus difficile, nous devons faire appel à un procédé inconnu, il me semble que nous n'avons pas le droit d'affirmer que ce même processus n'est pas, de surcroît, responsable du plus facile, autrement dit, qu'il n'est pas l'auteur des petites variations mêmes dont il semblerait légitime d'attribuer la paternité aux mutations présentement connues.

Ces hypothétiques variations se produisent-elles encore dans les lignées vivantes, mais avec tant de lenteur et de discrétion qu'elles nous soient imperceptibles ? Ou faut-il croire qu'elles ne se produisent plus en notre vieux monde ?

Assez volontiers, je penserais que le règne vivant est maintenant frappé de stabilité, et que la nature organique ne manifeste plus les activités auxquelles elle doit naissance. Il est de fait que, depuis plus d'un milliard d'années, la vie n'a montré que des innovations secondaires, de détail, puisqu'elle n'a engendré aucun nouveau type de structure, aucun « clade ». On a donc bien l'impression que, peu à peu, s'est réduit, on ne sait comment, ce qu'on peut appeler le « potentiel évolutif » de la vie à condition de se souvenir qu'on ignore entièrement ce que recouvre cette formule. A une période de « polygénésie » aurait succédé celles d'oligogénésie, puis d'agénésie.

S'il est vrai que nous ignorions tout des variations évolutives, il ne nous est pas défendu de les imaginer à notre guise, et telles qu'elles satisfassent le mieux aux besoins de nos interprétations : on les supposera donc à la fois novatrices, et non pas « quelconques », mais d'emblée capables de s'exprimer dans l'organisme par une certaine harmonie interne. Hâtons-nous de dire que, pour l'instant, l'on ne dispose d'aucune hypothèse qui, avec un minimum de vraisemblance, rende compte de ce double caractère.

Sous le terme « d'invention germinale », ou sous d'autres termes analogues, on a parfois essayé de concrétiser cette aptitude qu'aurait le germe d'improviser des variations, un peu comme un esprit humain trouve des solutions aux problèmes qui lui sont posés. Il y a là une ébauche de tentative pour rattacher l'évolution aux propriétés psychiques de la matière vivante. Jusqu'à présent, ce genre d'interprétations n'a pas dépassé, me paraît-il, le stade du verbalisme, et je doute qu'elles aient projeté la moindre clarté sur notre problème, mais il importe de noter que si la notion d'un psychisme intra-germinal — d'un psychisme intra-cellulaire — pouvait aider en quoi que ce fût à notre compréhension des mécanismes évolutifs, nous n'aurions aucune raison valable de ne point y faire appel. Quelque idée qu'on se fasse de la nature du psychisme, il est une réalité biologique, essentielle et ubiquitaire. La conscience — l'esprit, si l'on veut — n'est certainement pas l'apanage des cellules nerveuses ; elle existe à l'état potentiel ou larvé dans toute cellule de tout organisme : elle accompagne toutes les manifestations de la vie ; et, en face du gigantesque problème de l'évolution, ce ne serait peut-être pas de trop que d'exploiter les ressources plénières du vital.

Il se pourrait, au demeurant, que ce problème de l'évolution fût lié plus ou moins étroitement, plus ou moins directement, à celui de l'origine de la vie. Sans doute la démarche normale de l'esprit est-elle de séparer les problèmes, pour tâcher d'expliquer tout d'abord l'évolution, puis la naissance des premiers êtres ; mais peut-être est-il vain de prétendre à une solution partielle, et ne pouvons-nous espérer comprendre comment la vie a évolué sans avoir préalablement compris comment elle a débuté.

Sur l'origine de la vie, convenons sans ambages que nous ne savons rien. Nous disposons bien de quelques romans ingénieux, telle la théorie de Dauvillier et Desguin, qui nous montre comment l'événement aurait pu se produire en accord avec les données de la géochimie ; mais nous ne possédons pas l'ombre d'un fait positif.

Ne fût-ce que par goût d'unifier la nature et d'homogénéiser ses manifestations, je serais fortement tenté d'admettre la continuité entre matière inerte et matière vivante. Nous voyons que, dans l'évolution du globe, l'inanimé a dû précéder l'animé, et, à cet égard, on ne saurait nier que la découverte des virus-protéines a notablement réduit l'intervalle entre le monde moléculaire et le monde vital [1]. Sans oublier que les virus aujourd'hui connus sont obligatoirement parasites des cellules vivantes, et que, par suite, ils n'ont pu les précéder dans le temps, leur existence, toutefois, nous aide à imaginer l'existence de grosses molécules protéiques ayant le pouvoir de réaliser leur propre synthèse aux dépens de matériaux non vivants ni même façonnés par la vie.

Si vraiment le passage est continu entre le brut et le vif, nous n'avons

1. Voir l'article du professeur Lépine dans la *Revue de Paris* de juillet 1953.

le choix, semble-t-il, qu'entre deux façons de nous représenter la genèse de la vie, compte tenu de toutes les réserves que comporte une alternative de ce genre : ou bien les propriétés vitales ne sont qu'un effet, une résultante de l'arrangement structural des éléments de la matière (théorie de l'émergence), ou bien ces propriétés existaient déjà à l'état de pré- ou d'infra-vie en ces éléments eux-mêmes.

Cette dernière façon de voir, surtout, ne laisse pas d'être séduisante. En s'accordant la vie — et donc, jusqu'à un certain point, l'esprit — dès le niveau de la matière, elle élude force difficultés, et l'on ne s'étonnera pas qu'elle ait rallié un bon nombre d'esprits, depuis les anciens hylozoïstes [1] jusqu'à des biologistes modernes, comme Vandel, qui voit « dans l'organisation de la matière le premier avatar de l'intelligence », et Julian Huxley, qui associe toute matière à « quelque chose qui répond à la même définition que l'esprit chez les animaux supérieurs ».

Toutefois, pour être entièrement honnête, je dirai qu'elle ne me persuade pas pleinement. Je persiste à douter, en effet, qu'il y ait, dans les molécules matérielles *que nous connaissons*, dans les molécules que le chimiste manipule au laboratoire, de quoi produire la vie et la pensée. Il se pourrait qu'en partant de ces matériaux chimiques, on arrive, dans un très long temps, à fabriquer une protéine douée du pouvoir d'assimilation et de reproduction, et ce serait déjà une immense, une magnifique découverte, dont nous n'entrevoyons même pas aujourd'hui les signes avant-coureurs, mais on n'aurait là, à mon gré, que réalisé un médiocre pastiche du vivant, une contrefaçon sans avenir, n'ayant qu'une ressemblance superficielle avec la vie originelle.

Est-ce à dire que je tienne cette vie pour quelque chose de surnaturel, de transcendant à la matière ?

J'ai assez dit, je crois, que la nature m'est bien trop vaste pour que je pusse jamais éprouver le besoin de lui ajouter quoi que ce fût ; mais je croirais volontiers que la matière d'où jadis sortit la vie différait essentiellement de la matière d'aujourd'hui, tout comme la vie primitive devait différer essentiellement de la vie élémentaire des micro-organismes d'aujourd'hui en ce qu'elle était capable d'engendrer tout le règne vivant, alors que ces micro-organismes ne savent que se reproduire eux-mêmes. En bref, je tiendrais assez volontiers la matière actuelle pour vidée de son « pouvoir biogène », j'y verrais une sorte de « matière morte » si l'on peut s'exprimer ainsi, une matière où nous ne retrouverions qu'une image appauvrie de ce qu'était la matière primitive.

On ne peut s'empêcher de remarquer que les phénomènes de genèse — genèse de la vie, genèse des espèces — paraissent absents du monde qui nous entoure. N'y aurait-il pas une cause commune à ces « agénésies » ? Ne seraient-elles pas en rapport avec l'état présent du cosmos ? N'oublions pas que celui-ci a sans cesse changé de dimensions et de pro-

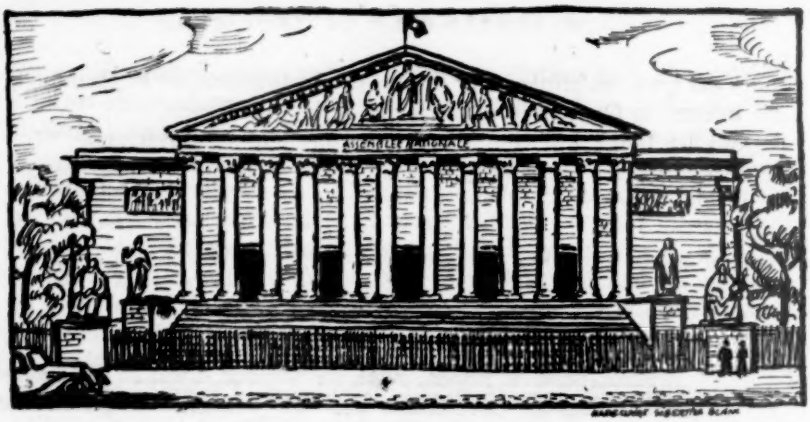
1. Philosophes qui attribuaient à la matière la spontanéité et la sensibilité.

priétés, qu'il s'est modifié sans cesse dans sa texture intime. Sans qu'il soit possible pour le moment de préciser davantage, je serais enclin à croire que les grandes démarches de la vie sont liées à l'évolution générale de l'univers.

Peut-être nous sera-t-il toujours interdit, avec nos mots trop humains, d'appréhender et de qualifier décemment le processus de l'évolution organique. En tout cas, dans l'ignorance quasi totale où nous sommes de son point de départ et des causes de son déroulement, il est sans doute abusif d'affirmer — comme j'ai eu moi-même, parfois, l'imprudence de le faire — que l'évolution s'est accomplie de façon aveugle. Encore moins, du reste, sommes-nous fondés à y voir l'expression d'une volonté, d'une intention, qui se fût proposé, même confusément, d'aboutir à la production de l'homme. A considérer sans idée préconçue les phénomènes évolutifs dans leur ensemble, tels que nous les pouvons reconstituer d'après les données de la morphologie comparée et de la paléontologie, on n'a, en aucune manière, l'impression qu'ils aient visé à un but unique et que, dans la prodigieuse diversité des formes animales, il faille voir ébauche, tentative, préparation, en vue d'un ultime chef-d'œuvre. La lignée évolutive qui s'acheva par la genèse de l'humain n'est que l'une des innombrables lignées entre lesquelles s'est distribuée la progression de la vie. Rien ne la désignerait à l'attention si l'on ne savait quelle devait en être la fortune, et rien n'invite à penser que son destin eût été prévu et tracé d'avance. D'une foule de circonstances — climatiques, biologiques et autres — dépendait la réussite de l'homme, et si la conjoncture eût été différente, la terre, sans doute, eût connu un autre roi. Il est permis de penser que des lignées furent précocement interrompues, qui eussent pu conduire à des formes supérieures à la nôtre. Dans l'immense fouillis de l'animalité, il fallait bien qu'il y eût un meilleur, un « premier ». Ce premier, c'est nous qui le sommes, et c'est tout ce que nous avons le droit de dire de nous-mêmes.

Incohérente, imprévoyante, gaspilleuse, tumultueuse, insoucieuse de l'échec comme de la réussite, œuvrant désordonnément dans tous les styles et dans toutes les directions, prodiguant les nouveautés en pagaïe, lançant les espèces les unes contre les autres, façonnant à la fois l'harmonieux et le baroque, lésinant sur le nécessaire et raffinant sur le superflu, créant indifféremment ce qui doit succomber demain et ce qui doit traverser les âges, ce qui va dégénérer et ce qui va persévérer dans le progrès... : ainsi nous apparaît la vie évoluante, et qui, tout à la fois, nous stupéfie par la puissance de ses talents et nous déconcerte par l'emploi qu'elle en fait.

JEAN ROSTAND



LA QUATRIÈME ET LA TROISIÈME

par JACQUES CHASTENET,
de l'Institut.

Corruptissimae
reipublicae plurimae leges.

On connaît le dessin de Forain : entre une double haie de fronts respectueusement inclinés, une grosse dame s'avance en robe de soirée, couverte de bijoux, mais vulgaire, épaisse, mamelue ; un bonnet phrygien la coiffe... C'est la Troisième République aux environs de 1900... Dans un coin deux messieurs âgés dont l'un souffle à l'autre :

— Et dire qu'elle était si belle sous l'Empire!

Plus d'un demi-siècle s'est écoulé. La Troisième n'est plus, mais, outre-tombe, elle bénéficie d'une sorte de transfiguration ; nombreux sont aujourd'hui les Français qui, l'évoquant, la voient de nouveau parée des charmes qu'on lui attribuait sous Napoléon III et diraient volontiers :

— Qu'elle était belle, comparée à la Quatrième!

Volontiers aussi ces mêmes Français reprendraient à leur compte le facétieux calembour :

— Quatrième République : Troisième en pire!

En face, il est vrai, subsiste le parti de ceux qui invectivent encore contre le « régime pourri » né de la « Constitution réactionnaire » de 1875 et qui ne désespèrent pas tout à fait de voir la Quatrième devenir cette « République pure et dure » dont, en 1944, l'immédiat avènement avait été témérairement prédit.

Nostalgies plus ou moins raisonnées. Tenaces illusions. Conflits idéologiques masquant souvent des concurrences d'intérêts... N'est-il pas impossible de s'en dégager et d'esquisser objectivement les grands

traits par quoi, du triple point de vue des institutions, de la pratique et des mœurs, la Quatrième se distingue de la Troisième?

Dans les lignes qui vont suivre, on considérera surtout cette Troisième République entre 1875 et 1920 : c'est l'époque où elle grandit, se fortifie et s'épanouit. L'âge suivant, qui s'étend de 1920 à 1940, est celui de son déclin, de sa sénilité et de sa mort. Chez elle apparaissent alors quelques-unes des plaies qu'on retrouvera, envenimées, dans le régime suivant.

Les lois constitutionnelles

Les lois constitutionnelles de 1875, qui régirent, à peine amendées, la France pendant soixante-cinq ans, furent œuvre d'empirisme et de résignation.

Leurs auteurs étaient, en majorité, des monarchistes libéraux ayant la nostalgie du système parlementaire tel qu'il avait été importé d'Angleterre en France par la Restauration. C'est parce que, selon le mot de Thiers, « il y avait trois prétendants et un seul trône », que ces hommes durent à regret se résoudre à fonder la République. Elle n'était, toutefois, dans la pensée de la plupart, qu'un expédient provisoire, un « bâti » plutôt qu'un vêtement fini. D'où la brièveté des trois lois constitutionnelles de 1875 et les lacunes qu'elles présentaient.

Heureuse brièveté! Favorables lacunes! Ce sont elles qui donnèrent au régime la souplesse et l'élasticité qui lui permirent d'outrepasser de beaucoup en durée tout ce que le pays avait connu depuis 1789. Ajoutons que les pères de la Troisième avaient une telle connaissance de l'institution parlementaire que la pensée ne leur venait même pas qu'on pût hésiter sur la manière de suppléer aux silences de la Constitution.

(Sur un point, les constituants de 1875 introduisirent une disposition inédite : ce fut quand ils stipulèrent que la dissolution de la Chambre basse ne pourrait être décrétée que sur « l'avis conforme du Sénat ». Cela s'expliquait par le fait qu'en l'absence d'un monarque ces constituants avaient entendu faire du Sénat la pièce maîtresse de leur œuvre : « La République, c'est un Sénat », disait l'un d'eux. Dans la pratique, c'est bien au Luxembourg que le Génie de la Troisième installa ses autels préférés. Toutefois ce pouvoir exorbitant conféré à la Haute Assemblée et la complication qui en résultait ne furent pas sans contribuer à la tombée en désuétude du droit de dissolution.)

C'est dans des circonstances bien différentes que naît la Constitution de 1946 : ses initiateurs n'ont certainement pas la nostalgie de la monarchie constitutionnelle ; beaucoup d'entre eux se sentent attirés soit par les souvenirs de la Convention, soit par les formules en honneur dans les démocraties soviétiques. D'autre part, ce sont en général des théoriciens ou des partisans. Quelques-uns d'entre eux sont des Français de fraîche date. Enfin, chez ceux qui se réclament du parti communiste, une arrière-pensée de sabotage n'est pas absente... Tout cela fait qu'on

aboutit, en s'y reprenant d'ailleurs à deux fois, à un texte très long, fourmillant en ingénieux mécanismes, mais ne tenant qu'un médiocre compte des réalités.

L'ensemble de l'édifice est majestueux. Il comporte d'imposants propylées : le préambule dans lequel toutes sortes de principes sont affirmés et toutes sortes de droits garantis (y compris le droit au repos et aux loisirs) ; un corps de bâtiment central consacré à l'Assemblée nationale et où le Conseil de la République occupe une petite place ; des pavillons où logent le président de la République, le président du Conseil et les ministres ; des annexes destinées à l'Assemblée de l'Union française, au Conseil économique et au Conseil de la Magistrature. Il existe même un commun dans lequel s'étiole la procédure de révision... C'est à la fois très beau et tout à fait inhabitable : les couloirs abondent qui ne mènent à rien, mais on a oublié les plus indispensables dégagements ; on n'aperçoit aucune sortie de secours et l'aération a été à peu près complètement négligée. Travail d'élève-architecte frais émoulu de l'École des Beaux-Arts et qui ignore les règles les plus élémentaires de l'adaptation d'une construction au sol et au climat.

La Constitution de 1946, dont M. Louis Rougier a fait récemment ici-même une pertinente critique, aggrave les inconvénients de celle de 1875 et ne conserve que peu de ses avantages : la difficulté de la dissolution est accentuée ; la formation d'un ministère s'accompagne de chinoiseries qui font durer les crises indéfiniment ; l'Exécutif est plus asservi que jamais ; la deuxième Chambre est sans pouvoirs pour jouer son rôle nécessaire de frein et de contrepoids ; l'Assemblée nationale apparaît à la fois omnipotente quand on considère ses attributions et impotente quand on regarde les résultats de son activité.

La nouvelle Constitution comporte pourtant une institution ignorée de la Constitution de 1875 et inspirée d'une pensée juste : l'Assemblée de l'Union française. Malheureusement la quasi-inexistence des pouvoirs de cette Assemblée (ils sont purement consultatifs) fait qu'elle est dans l'incapacité de tenir efficacement l'emploi très important et utile qui pourrait être le sien. Reléguée dans l'exil doré de Versailles, ses débats, pour intéressants qu'ils soient souvent, gardent un caractère académique assez décevant.

La « petite révision » constitutionnelle votée par l'Assemblée nationale avant son départ en vacances rapprochera sur quelques points, si elle est ratifiée par le Conseil de la République, la Constitution de 1946 de celle de 1875 : la permanence des sessions sera supprimée ; les projets de loi ne seront plus obligatoirement déposés d'abord sur le bureau de l'Assemblée nationale mais pourront l'être aussi sur celui du Conseil de la République ; un embryon de « navette » sera rétabli entre les deux Chambres ; le président du Conseil désigné ne se présentera devant l'Assemblée qu'après avoir établi la liste de ses ministres et l'investiture sera accordée à la majorité simple... Réformes non négligeables mais de

détail : l'Assemblée nationale conserve toujours et en tout cas le dernier mot ; la séparation des pouvoirs n'est pas mieux assumée qu'auparavant ; la dissolution reste soumise à des conditions qui la rendent presque impraticable. Un émollient, alors qu'on attendait le bistouri.

Les régimes électoraux et les partis

L'organisation des Pouvoirs publics ne constitue qu'un des aspects d'un régime démocratique : un autre, d'importance au moins égale, ressort de la loi électorale.

La Constitution de 1875 — et cela était caractéristique — ne déterminait que les règles relatives à l'élection des sénateurs, celles relatives à l'élection des députés restant du domaine de la loi ordinaire.

Sur ce point la Constitution de la Quatrième a sagement imité son aînée. Toutefois, dans son préambule, elle pose le principe que les membres de l'Assemblée nationale seront élus « au suffrage universel, direct et secret ». Les constituants de 1875 étaient restés muets là-dessus, on peut toutefois noter qu'au cours de leurs délibérations jamais le principe du suffrage universel n'avait été sérieusement mis en question. C'est que, si ces constituants avaient le parlementarisme dans le sang, ils étaient aussi, au moins pour la plupart, imbus du dogme de la souveraineté populaire. Deux notions qui sont fort distinctes ; mais nul ne songea à poser la grave question suivante :

« Le véritable système parlementaire, système délicat, comportant des règles très fines, abondant en conventions qu'il est indispensable de respecter si l'on veut que l'ensemble fonctionne sans heurts, ce système est-il bien compatible avec ce que le suffrage universel suppose de massif et de brutal ? »

Quoi qu'il en soit, seules les modalités d'application du principe furent discutées.

Le suffrage universel peut s'exprimer selon différents procédés : système majoritaire ou système proportionnel, scrutin uninominal ou scrutin de liste.

En 1875 il ne fut pas question d'instituer une représentation proportionnelle ; le système majoritaire était le seul qu'eût connu la France jusque-là et on n'en concevait pas d'autre. Aussi bien la proportionnelle suppose-t-elle l'existence de partis fortement organisés, et il n'y en avait point alors.

Dans le pays le clivage apparaît, jusqu'aux environs de 1900, très simple : d'un côté les « républicains » dont le dénominateur commun est « l'esprit laïque » ; de l'autre, les « conservateurs » ou « réactionnaires » plus ou moins partisans d'une restauration monarchique et en tout cas fidèles au catholicisme. Ce sont des tendances plutôt que des partis et, si les comités locaux abondent, les organisations nationales sont embryonnaires.

Ce n'est qu'au début du XXe siècle, quand la menace de la « réaction » monarchiste a pratiquement disparu, que les compétitions commencent à se faire implacables entre les différentes fractions « républicaines ». C'est le moment où le parti radical-socialiste, puis le parti socialiste unifié établissent dans le pays une hiérarchie solide de comités recevant l'impulsion d'en haut.

Il a fallu longtemps aussi pour que les groupes parlementaires se constituassent véritablement et se rattachassent à des organisations extérieures au Parlement. Dès l'origine, il est vrai, les élus tendirent à s'associer selon leurs affinités politiques : à l'Assemblée issue des élections de 1871 on distinguait les légitimistes, les orléanistes, les bonapartistes, les républicains modérés et les républicains intransigeants. Dans les Chambres suivantes les dénominations se multiplièrent, mais jusque vers 1893 il est question moins de « groupes » que de « réunions ». Ces « réunions » sont très lâches ; beaucoup de parlementaires font simultanément partie de deux d'entre elles ; quelques-uns n'adhèrent à aucune. Ensuite les groupes acquièrent quelque cohésion mais, pendant longtemps, seuls le groupe radical-socialiste et le groupe socialiste unifié obligeront leurs membres à une stricte discipline.

La relative indétermination des partis favorise la carrière politique des personnalités fortes. Députés et sénateurs sont choisis moins parce qu'ils appartiennent à telle ou telle formation (à gauche on leur demande seulement d'être « laïques ») qu'en raison de leur situation locale. De là l'abondance d'hommes expérimentés et réalistes qu'offrent les Chambres de la Troisième République ; de là aussi les grandes carrières que peuvent y faire des indépendants complets, tel Millerand ou Briand.

Après la première guerre mondiale, une proportionnelle bâtarde fut instituée. En même temps les partis tendirent à devenir plus rigides. Mais ce n'est qu'à la suite de la Libération qu'ils prirent un caractère nettement monolithique. Fut-ce le souvenir des luttes clandestines poursuivies pour la Libération ? Fut-ce l'effet de l'exemple donné par les régimes totalitaires — soviétique ou national-socialiste ?... En tout cas on vit apparaître ce que M. André Siegfried a appelé la « dévotion pathologique au parti ».

Désormais on ne peut plus concevoir de vie politique, ni même de pensée politique efficace, en dehors des cadres d'un parti : nulle carrière n'est possible pour qui ne se résout pas à gravir les échelons successifs des hiérarchies partisanes ; la formation d'un ministère se ramène à un laborieux dosage entre les groupes ; ce ministère une fois constitué, ses membres se regardent avant tout comme les délégués de leur parti au sein du Gouvernement et l'esprit d'équipe fait chez eux entièrement défaut ; lors des élections, c'est le parti seul qui arrête les listes de candidatures que l'électeur se voit obligé d'accepter telles quelles ; en fait les élus ont tout à fait cessé d'être les mandataires de la nation pour devenir les représentants des militants des partis.

Plus que les circonscriptions territoriales, les partis offrent prise à la pression des groupements d'intérêts privés. Le monstrueux accroissement de la puissance de ces groupements — syndicats ouvriers, syndicats patronaux, syndicats de fonctionnaires, associations de toutes sortes — est caractéristique de la Quatrième République.

Ce n'est qu'en 1884 que la Troisième, brisant avec la tradition anti-corporative de la Révolution française, reconnut la légalité des syndicats professionnels ; elle n'admit point tout de suite que les agents des services publics en fissent partie et pendant longtemps elle dénia aux fonctionnaires proprement dits le droit de se syndiquer. Quant à la grève des services d'État, elle la considérait comme nettement illégale. En 1909, Clemenceau brisa une grève générale des postiers ; Briand, l'année suivante, en brisa une des cheminots.

Les digues furent ensuite rompues : sous le manteau de la défense des situations acquises, l'anarchie se précipita. Elle n'est d'ailleurs pas le fait des seuls syndicats des travailleurs mais celui aussi de groupements capitalistes acharnés à faire triompher leurs égoïsmes. Aujourd'hui en France les Pouvoirs publics sont dépossédés au profit de féodalités inconnues à la Constitution.

Que si, dans un sursaut, l'État s'efforce de ressaisir les rênes, de violentes secousses lui font lâcher prise.

Le 4 août dernier, M. Laniel annonçait les premières mesures d'économies qu'avec l'autorisation du Parlement, son gouvernement allait prendre, mais il avouait en même temps que « l'État se trouvait paralysé par les privilèges qu'il avait lui-même créés ».

Le président du Conseil ne s'y trompait point : le surlendemain éclatait une grève qui, faisant tache d'huile, suspendait l'activité des services publics essentiels, coûtait plusieurs milliards par jour au pays, entravait au maximum la vie des citoyens et exposait la France au mépris de l'étranger. Tout cela parce que si tous les Français réclament des réformes, aucune corporation n'accepte celles qui pourraient la toucher.

Aux beaux temps de la Troisième, l'État, en matière sociale, était un arbitre ; avec les nationalisations massives, il est devenu, en théorie, à la fois un arbitre et un patron : méconnu comme arbitre, bafoué comme patron, incapable d'assurer aux plus modestes de ses serviteurs un minimum vital, incapable aussi de s'en faire respecter, il n'est en fait plus grand-chose.

Les origines de cette décadence sont déjà lointaines ; longtemps, toutefois, la forte armature administrative de la France dissimula le mal commençant. Or, sur ce point aussi, la situation s'est gravement détériorée. Ici encore la politique partisane a fait des ravages et il est indéniable que nombre de hauts fonctionnaires occupent leur emploi moins en raison de leur compétence que parce qu'ils appartiennent à tel ou tel parti.

L'Histoire est malheureusement là pour montrer qu'une telle dégradation de l'État aboutit presque toujours soit à une révolution à l'intérieur, soit à une invasion étrangère.

***

Le succès qu'ont obtenu aux dernières élections législatives les candidatures « indépendantes » témoigne pourtant de l'impatience avec laquelle le corps électoral subit le joug des partis. Toutefois les institutions sont telles que force a été aux élus indépendants de s'enrégimenter à leur tour. Faute de quoi, en dépit de leur nombre, ils fussent restés sans action. Si M. Paul Reynaud n'exerce pas une influence tout à fait correspondante à son prestige, c'est qu'il n'est pas véritablement chef de parti. Quant à M. Pinay, si son nom suscite sur de très nombreux bancs une sorte d'irritation, c'est qu'on le soupçonne de ne pas se plier volontiers aux règles du jeu partisan.

Influence démesurée des militants nourris dans le sérail ; affaiblissement des contacts qui, en démocratie, doivent de toute nécessité exister entre le Parlement et le pays ; prépondérance complète des intérêts particuliers sur l'intérêt général ; possibilité donnée aux communistes d'entraver systématiquement le jeu normal des institutions, indifférence croissante de l'opinion à l'égard de ces institutions : voilà les méfaits du système des partis multiples tel que l'ossifie la représentation proportionnelle. Ils se manifestaient déjà nettement au cours des dernières années de la Troisième République : la Quatrième a vu leur épanouissement.

La loi électorale contenait jusqu'à ces derniers temps une disposition frappant d'inégibilité les parlementaires ayant en 1940 voté les pleins pouvoirs au maréchal Pétain. En 1871 une disposition inspirée du même esprit et proposée par Gambetta avait été repoussée par le gouvernement de la Défense nationale parce que « le principe même sur lequel repose le régime républicain serait vicié dans son essence, si le choix des citoyens était mutilé par des catégories d'inégilibilité purement politique ». En 1945 on n'a pas eu les mêmes scrupules et ce n'est que tout récemment que la mesure d'exception a été incomplètement abrogée : elle a eu pour inconvénient de priver pendant neuf ans le Parlement d'hommes d'expérience et de poids.

Il est pourtant dans la loi électorale de la Quatrième République une disposition heureuse : celle en vertu de laquelle le droit de vote a été conféré aux femmes.

Une conséquence a été le succès du M.R.P., parti ouvertement chrétien, et la levée définitive de l'ostracisme qui pendant si longtemps avait éloigné les catholiques pratiquants de toute participation au Gouvernement. Jusqu'en 1914 un homme qui allait à la messe était par définition un « réactionnaire ». La manière dont les ecclésiastiques se conduisirent

au cours de la première guerre mondiale contribua à rendre moins absolu un préjugé qui cependant subsista, atténué, jusqu'à la seconde guerre. Aujourd'hui la religion a acquis plein droit de cité républicaine et nombreux sont les ministres qui fréquentent les églises ; l'État a tout à fait cessé d'être anticlérical et les socialistes qui brandissent les foudres laïques échappées des mains du radicalisme font figure d'attardés.

La pratique parlementaire

Après la Constitution et la loi électorale : la pratique. C'est elle seule qui, en définitive, permet de juger si un régime politique fonctionne bien ou mal.

Il le faut dire : pas plus sous la Troisième que sous la Quatrième, le système parlementaire n'a bien fonctionné en France, jamais en particulier il n'a offert de majorité stable décidée à se laisser guider par le cabinet issu de son sein et à le soutenir contre vents et marées.

L'instabilité ministérielle a été chronique : cent huit ministères de février 1871 à juillet 1940 avec une longévité moyenne de six mois et dix-huit jours ; dix-huit ministères (l'actuel cabinet Laniel non compté) de septembre 1944 à juillet 1953 avec une durée moyenne de cinq mois et vingt-cinq jours.

Peut-être faut-il chercher l'origine de cette malédiction dans la méfiance avec laquelle les républicains, à la suite des deux expériences impériales, considéraient tous les gouvernements forts. Le philosophe Alain Chartier s'est fait le doctrinaire de cette systématique méfiance.

Toutefois et pour citer encore M. André Siegfried : « Lors des véritables débuts de la Troisième République, c'est-à-dire après la chute de Mac-Mahon, il eût été possible qu'un gouvernement fort s'installât... Mais Grévy qui, en républicain de la tradition, redoutait l'établissement d'un Exécutif vigoureux, appela Waddington au lieu de l'homme évidemment désigné pour exercer le pouvoir. » Cet homme était Gambetta, alors chef incontesté du parti républicain et qui rêvait d'acclimater en France la pratique britannique selon laquelle le premier ministre est en même temps le *leader* aussi obéi que respecté de la majorité parlementaire.

Le président Grévy, fort jaloux de son autorité, et qui craignait que la personnalité de Gambetta ne lui portât ombrage, préféra confier la présidence du Conseil à un homme de second plan. Le ministère Waddington, faible dès l'origine, ne dura que dix mois et, quand il tomba, le président de la République confia le pouvoir à un simple lieutenant de Gambetta, l'ondoyant Freycinet. Le cabinet Freycinet à son tour renversé, ce fut Jules Ferry, dont l'autorité était encore loin d'être affirmée, qui reçut l'investiture de l'Élysée. Grévy ne se décida à appeler Gambetta que lorsque celui-ci, usé par une longue attente, avait complètement perdu l'ascendant que deux ans auparavant personne ne lui contestait. Son ministère fut éphémère et après lui se succédèrent une suite de

cabinets dont les chefs, par leur modestie, rassuraient à la fois la jalousie de l'Élysée et celle du Parlement.

Ce ne fut qu'au cours de son deuxième cabinet (février 1883-avril 1885) que Ferry prit figure de *leader* énergique et d'homme d'État de premier ordre. Mais cet ascendant n'alla pas sans importuner les députés qui subirent Ferry plus qu'ils ne s'inclinèrent devant lui et qui, lorsque l'occasion s'en présenta, se débarrassèrent de lui avec férocité. On revit alors une cascade de cabinets dirigés par des hommes souvent fins et intelligents, mais sans rayonnement. Quant aux simples ministres, ils furent choisis au petit bonheur la chance, plutôt en raison des sympathies qu'ils avaient su attirer parmi leurs collègues du Parlement qu'en raison de leur compétence.

Le résultat c'est qu'à tout moment quinze parlementaires se dirent : « Pourquoi ne serais-je pas président du Conseil aussi bien que celui qui occupe actuellement la place ? » Tandis que deux cents autres se répétaient : « Pourquoi ne serais-je pas, moi aussi, ministre ? » Dès lors des clans devaient inévitablement se former, ayant pour principal objet la conquête des portefeuilles ; dès lors le pouvoir était condamné à changer fréquemment de mains.

Le mal n'était pas tout à fait aussi profond sous la Troisième qu'il est devenu sous la Quatrième et l'armée des candidats-ministres était moins nombreuse. Certains ministères arrivèrent à se maintenir relativement longtemps ; tel le second cabinet Ferry et le quatrième cabinet Freycinet qui durèrent chacun environ deux ans ; tel le cabinet Combe et le deuxième cabinet Clemenceau, qui franchirent le cap des deux ans et demi : sous le premier de ces cabinets d'importantes réformes intérieures furent réalisées et l'empire colonial français fut créé ; sous le second l'Alliance avec la Russie fut nouée et l'armée portée à un haut point d'efficacité ; le troisième poursuivit une politique de laïcité qu'on peut juger fâcheuse, mais qui était certainement cohérente ; le quatrième gagna la guerre en 1918.

Au fur et à mesure que les portefeuilles ministériels devinrent de plus en plus une prime qu'un parlementaire doué de qualités moyennes devait décrocher au moins une fois dans sa carrière, le nombre de ces portefeuilles dut être augmenté. La Troisième République résista très longtemps : jusqu'en 1914 les cabinets ne comptèrent pas plus d'une douzaine de ministres et d'une demi-douzaine de sous-secrétaires d'État (souvent moins) ; pendant la guerre de 1914-1918, la création de nouveaux services entraîna une inflation des portefeuilles qui se poursuivit — mais avec une relative modération — jusqu'à la fin du régime. Pourtant, le second cabinet Tardieu, constitué en 1930, comportait déjà dix-huit ministres et quinze sous-secrétaires d'État, plus un haut-commissaire. Sous la Quatrième, toutes les digues sont brisées : le cabinet Laniel s'orne de vingt-deux ministres et de dix-huit secrétaires

d'État (le « sous » a disparu car l'inflation des titres accompagne habituellement celle des emplois).

Au bel âge de la Troisième, la fonction ministérielle était encore entourée du prestige qui était le sien sous les régimes monarchiques. Ce prestige s'exerçait sur le titulaire lui-même, lui donnait un haut sentiment de sa dignité et l'incitait à songer avant tout à ce qu'on appelait volontiers « le bien public » (l'expression, tombée en désuétude, a été reprise par M. Mendès-France dans son dernier grand discours devant l'Assemblée nationale).

Gambetta, président du Conseil, n'avait presque plus rien du tribun débraillé qu'on avait connu naguère. Caillaux et Poincaré — Dieu sait pourtant s'ils étaient différents l'un de l'autre et s'ils se détestaient! — sont peut-être les deux derniers hommes d'État républicains qui aient eu pleine conscience de l'éminente dignité de l'Exécutif. Dans leur bouche, des expressions comme : « la prérogative du Gouvernement... l'intérêt supérieur de l'État... » prenaient un son plein qu'on n'entend plus guère aujourd'hui. Nous avons tellement d'Excellences et elles se font volontiers si modestes que nul ne songe à chercher sur leurs fronts un reflet du nimbe qui auréolait un Richelieu, un Colbert, voire un M. Thiers.

Une cause non négligeable de l'affaiblissement de l'autorité ministérielle résulte de la création des commissions permanentes des Assemblées. Elle remonte à 1910. Jusque-là, chaque fois qu'une Chambre était saisie d'un projet, elle élisait dans ses bureaux une commission *ad hoc ;* le rapport fait et discuté, cette commission cessait d'exister. Depuis 1910 les commissions permanentes (élues selon le système proportionnel) constituent autant de petites Assemblées spécialisées, dont le président est un candidat permanent à la succession du ministre en exercice ; comme il est plus stable que lui, il a parfois plus de véritable prestige ; les fonctionnaires le savent bien, auxquels il arrive de courtiser davantage le président de la commission, leur chef de demain, que le ministre, leur chef d'aujourd'hui.

Contrairement à ce qu'il eût été normal de supposer, l'énervement de l'Exécutif n'a pas eu pour corollaire un accroissement réel de la puissance du Législatif.

Pendant la plus grande partie de la Troisième, les seances étaient moins fréquentes et plus courtes que maintenant ; les Chambres, cependant, parvenaient plus aisément au bout de leurs ordres du jour. Il est vrai que ceux-ci étaient beaucoup moins encombrés, car l'État s'occupait d'infiniment moins de choses. Mais cette extension du champ de la compétence parlementaire qui aurait dû commander un renforcement des disciplines s'est, au contraire, accompagné d'un relâchement des règles destinées à empêcher les débats de s'éterniser. C'est ainsi qu'il est devenu de pratique courante de lire des discours n'ayant que peu de

relation avec les discussions en cours, simples manifestes pour l'usage externe ; de même les « explications des votes » sont-elles devenues des prétextes à faire rebondir un débat qui semblait épuisé (les communistes qui s'emploient systématiquement à saboter le mécanisme du régime sont passés maîtres dans l'utilisation de ces procédés dilatoires).

Le Parlement ne parvenant plus à remplir les fonctions législatives qui sont essentiellement les siennes, force a bien été d'envisager le transfert d'une partie de ces fonctions à l'Exécutif.

Pendant fort longtemps la Troisième République ne connut ni « décrets-lois » ni « pouvoirs exceptionnels ». En 1926 encore, M. Herriot, président de la Chambre, descendait de son fauteuil pour renverser un cabinet Briand-Caillaux qui demandait le droit des « pouvoirs exceptionnels ».

Ce nonobstant, la Troisième République agonisante s'est beaucoup servie des décrets-lois. La Constitution de 1946 les a expressément interdits, mais nécessité emporte tout, et, devant la paralysie évidente du système, il a bien fallu conférer à M. Laniel des pouvoirs qui ressemblent fort à ceux que prohibe la Constitution.

Les mœurs

Plus encore que par la procédure, les Chambres de la Troisième — au moins à la haute époque — différaient par les mœurs de celles de la Quatrième.

L'Assemblée nationale de Versailles comptait une majorité de gentilshommes et de grands bourgeois. Les Chambres qui lui succédèrent virent sur leurs bancs un nombre croissant de moyens bourgeois ; mais la plupart appartenaient aux professions libérales et presque tous étaient bacheliers. Jusqu'aux dernières années du XIXe siècle, il était fréquent que l'on citât du latin du haut de la tribune ; ce n'est que vers la même époque qu'on cessa tout à fait de dire « l'honorable préopinant » en parlant de l'orateur précédent. Jusque-là aussi, presque tous les députés et sénateurs enfilaient la redingote pour assiter aux séances ; jusqu'en 1914 la jaquette au moins resta à peu près de rigueur quand on prenait la parole, et Caillaux lui demeura fidèle longtemps après. Aujourd'hui les tenues négligées ne se comptent plus et le Président lui-même a renoncé au traditionnel habit noir. Ce n'est enfin qu'il y a une trentaine d'années que le tutoiement caractéristique de la « République des camarades » a commencé à se généraliser. Poincaré, entre autres, y resta jusqu'au bout réfractaire.

Le laisser-aller de la tenue s'est accompagné d'un relâchement du vocabulaire ; actuellement les plus grossières injures sont échangées sans que presque aucune attention leur soit prêtée. Voici un demi-siècle, la moins déplaisante d'entre elles eût été immédiatement suivie d'un

échange de témoins. (A peu près tous les parlementaires savaient tenir une épée ou un pistolet ; l'autorité de Clemenceau fut en partie fondée sur sa force aux armes). L'entrée des femmes au Parlement n'a en rien contribué à châtier le ton des polémiques verbales ; peut-être même les femmes députés appartenant au groupe communiste sont-elles encore plus mal embouchées que leurs collègues mâles.

Ajoutons que la cherté de la vie, la difficulté du logement et les commodités que trouvent les parlementaires au sein des palais législatifs font que beaucoup d'entre eux y passent maintenant, en dehors mêmes des sessions, une partie de leur existence. De là, pour le Parlement, une tendance à se constituer en monde clos, se suffisant à lui-même, absorbé dans ses intrigues intestines et de plus en plus coupé des réalités extérieures.

Ce monde était-il moins sujet aux tentations de l'argent sous la Troisième que sous la Quatrième ? Sous tous les régimes la corruption s'est approchée du pouvoir et, si on en parle davantage dans les démocraties que dans les régimes d'autorité, c'est qu'elle y est plus facile à déceler. La Troisième République a connu de graves scandales ; la Quatrième, bien qu'elle ait voulu être « dure et pure », n'en est pas exempte ; c'est hélas ! peut-être inévitable et ce n'est en tout cas qu'une petite minorité qui est contaminée.

L'inquiétant est que l'opinion semble moins réagir contre les scandales aujourd'hui qu'autrefois : l'affaire Wilson a été pour une bonne part à l'origine du boulangisme ; Panama a mis à bas la première génération des hommes d'État républicains ; l'affaire Stavisky a suscité le 6 février. En revanche, depuis la Libération, les plus graves compromissions ont été soupçonnées, voire étalées au grand jour, sans que le public s'en soit profondément ému... Ce n'est pas un très bon signe quand les mandants cessent d'exercer une active surveillance morale sur leurs mandataires.

Peut-être les citoyens ont-ils une excuse : c'est qu'il n'existe plus guère, pour susciter leur indignation, de journaux d'opinion.

A la fin du siècle dernier, ce genre de feuilles pullulait à Paris et beaucoups des journalistes qui y brillaient étaient des polémistes de grande classe.

Dans les derniers jours de la Troisième cette race âcre mais utile était en voie de disparition. La Libération lui a donné le coup de grâce ; en réservant à une certaine coterie le privilège de disposer des grandes imprimeries de presse, elle a réduit la plus grande partie des quotidiens à un conformisme fondamental qui transparaît derrière les différences d'opinion. Aussi bien semble-t-il que le lecteur moyen s'intéresse de moins en moins à la politique et de plus en plus aux faits divers, surtout quand ils sont teintés d'érotisme... Ce n'est certainement pas ce qu'espéraient, vers 1880, les grands fondateurs de l'École obligatoire.

Conclusion

Que conclure?

La Troisième République avait assurément une Constitution plus sage et un système électoral moins absurde que ne fais la Quatrième. Elle ne souffrait pas non plus de cette « dévotion pathologique au parti » qui, aujourd'hui, trouble le jugement des hommes politiques ; enfin, au moins dans sa meilleure période, elle bénéficiait des traditions remontant aux grandes époques du parlementarisme français : Restauration, Monarchie de juillet, Assemblée de 1871.

Elle n'en présentait pas moins des tares : incapacité de constituer des majorités parlementaires cohérentes et durables, instabilité ministérielle chronique, usurpation constante du Législatif sur l'Exécutif, professionnalisation croissante du mandat parlementaire, absence de responsabilité immédiate des élus, perméabilité à l'action des intérêts particuliers, voire parfois à la corruption.

Ces tares s'accentuèrent avec les années et ne furent point étrangères à l'écroulement du régime en 1940. Toutefois, il faut reconnaître que, pendant les deux tiers de sa durée, ce régime fit, somme toute, haute figure.

Qu'on suppose en effet un souverain montant sur le trône alors que le royaume vient de subir une désastreuse guerre étrangère, suivie d'une guerre civile atroce, qu'il a été amputé de deux de ses plus belle provinces et que, financièrement saigné à blanc, il se trouve diplomatiquement tout à fait isolé. Quarante-huit ans plus tard, on constate que ce même souverain a, non seulement refait l'armée, rétabli les finances, assuré la prospérité économique et noué de solides alliances, mais encore qu'il a acquis un immense domaine colonial et finalement reconquis les deux provinces perdues. Ne dirait-on pas que ce fut là un très grand règne? Eh bien! c'est précisément l'histoire de la Troisième entre 1871 et 1919...

Avouons que la suite fut moins noble. Avouons aussi que les grandes réalisations de la Troisième furent moins dues à ses vertus intrinsèques qu'à l'énergie et à la persévérance de quelques grands hommes d'État, chefs de guerre, administrateurs et diplomates. Le régime a néanmoins permis à ces fortes personnalités de déployer leurs talents et il n'est pas injuste de lui attribuer pour une part le mérite du succès.

« La République », faisait dire vers 1895 Anatole France à son M. Bergeret, « n'est brillante ni en femmes ni en chevaux, mais c'est un bon gouvernement parce qu'il gouverne peu... Elle n'est pas la liberté, mais elle est la facilité ». Les faiblesses qu'on pouvait déceler dès la fin du XIXe siècle se sont beaucoup accentuées entre les deux guerres. Quand, ensuite, la Quatrième remplaça la Troisième, il était à espérer qu'elle s'appliquerait avant tout à les corriger. Loin de là! Elle leur a ajouté des faiblesses nouvelles : on pourrait dire des vices nouveaux. Rien d'étonnant à ce que, d'abandon en abandon, d'erreur en erreur et peut-être

de sabotage en sabotage, le régime soit tombé à un degré inquiétant de paralysie.

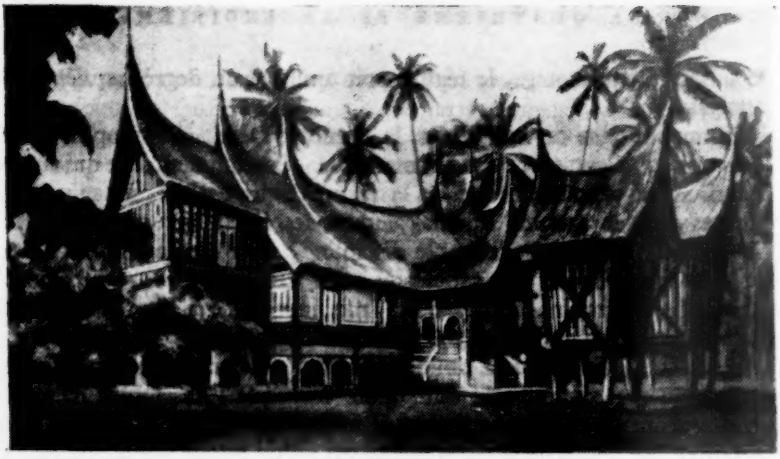
Comment, dans ces conditions, la France pourrait-elle remplir ce que d'aucuns appellent sa « vocation mondiale ». Ou comment, elle qui eût pu si facilement prendre la tête de la future Europe Unie, ne se verrait-elle pas évincée par une Allemagne dont les élections du 6 septembre viennent de montrer l'admirable discipline? Que dire enfin des répercussions sur l'Union française, sur cette Union que la Quatrième a substituée à l'Empire fondé par la Troisième et sans laquelle la France ne serait plus qu'une assez médiocre puissance?

Ce ne sera point avec de timides amendements constitutionnels qu'on guérira un mal si profond; sans doute ceux que l'Assemblée nationale a votés avant de se séparer étaient-il indispensables; mais ils sont bien loin de suffire. Nous ne croyons même pas qu'un retour pur et simple à la Constitution de la Troisième constituerait un bon remède; les circonstances ont trop changé depuis 1875 et l'État a aujourd'hui des fonctions que le mécanisme monté alors, tout robuste se soit-il révélé, ne permettrait pas de remplir. Ce qu'il faut envisager n'est peut-être rien de moins qu'un changement radical. On rêve d'un système adapté aux nécessités du monde moderne, largement décentralisé, laissant aux Assemblées le dernier mot en matière législative importante ainsi que la haute surveillance de l'activité du Gouvernement, mais donnant en même temps à celui-ci les garanties de durée, de stabilité et de liberté d'esprit indispensables à la bonne exécution de sa mission. On rêve surtout d'une modification profonde des mœurs politiques.

Ces rêves pourront-ils se réaliser autrement que sous la pression de très graves événements, soit intérieurs, soit extérieurs? On voudrait l'espérer...

La première condition du redressement, c'est le réveil de l'esprit civique, c'est la résurrection du sens de l'intérêt national. Quand tout a été dit, qu'on a bien pesé le fort et le faible des textes, qu'on a bien discuté sur la théorie comme sur la pratique, reste le vieil adage : « Les peuples ont le gouvernement qu'ils méritent. »

JACQUES CHASTENET
de l'Institut.



JAVA

par MAURICE BEDEL

Si ce que l'on m'a dit à mon arrivée à l'île de Java est exact, si les Hollandais n'ont abandonné leurs Indes que sur le conseil pressant des Américains, si le ton sur lequel ce conseil leur fut donné couvrait même quelque menace, alors on peut se demander si les hommes d'État américains ont agi sagement en allant se mêler de problèmes européo-indonésiens à la solution desquels ils étaient peu préparés. Cette question, je n'ai cessé de me la poser au cours de mon récent séjour à Java ; elle me vint à l'esprit dès que j'eus pénétré dans la ville de Djakarta et, à l'heure qu'il est, elle chemine en moi inlassablement.

Du temps que Djakarta se nommait Batavia, c'est-à-dire la Batave, c'est-à-dire la ville dédiée aux ancêtres du peuple néerlandais, il faut croire qu'elle avait bon air : ses bâtiments administratifs devaient présenter au regard du passant cet aspect de soigneux entretien que l'on voit aux mêmes constructions dans les villes des Pays-Bas ; le long et large canal du Tji Liwong, qui mène vers la mer les eaux de ce fleuve paresseux à l'ombre de deux rangées d'arbres, devait rappeler aux Bataves de Java les chemins d'eau de leur lointaine patrie ; les jardins des quartiers résidentiels devaient se parer de plantes disciplinées, soumises aux alignements et aux accords de symétrie qui sont de règle dans les jardins de Delft et de Harlem. Oui, du temps de Batavia, tout devait être tel que les Hollandais aimaient que cela fût. Aujourd'hui, Djakarta rappelle difficilement ce qui fut Batavia. L'abandon de la voirie, le négligé des jardins, la puanteur des eaux du canal, attestent que les Indonésiens livrés à eux-mêmes n'ont pas de l'entretien d'une ville capitale la même

conception que les Européens. Notez qu'ils ont hérité un ensemble de constructions totalement étranger à leur architecture traditionnelle qui est toute de grâce et de légèreté, qui ne connaît comme matériau que le bambou et la palme et qui est en harmonie avec le paysage et le climat. Les voilà encombrés de lourds bâtiments de pierre hérités des Hollandais, de locaux européens à escaliers, couloirs, fenêtres à vitres et portes pleines, de complexes urbains avec carrefours dangereux, sens uniques, stationnements interdits, avec aussi l'enlèvement des ordures ménagères, la distribution d'eau, l'éclairage des rues, l'entretien des promenades publiques, le désherbage, l'élagage, toutes choses très étrangères aux coutumes indonésiennes. C'est comme si l'on demandait au peuple des oiseaux de soudain s'adapter à un mode d'existence semblable à celui du peuple des lapins. A la vérité — mais c'est le point de vue du poète — j'estime que le Gouvernement indonésien devrait raser Djakarta et élever sur son emplacement, ou ailleurs, une capitale de style local, de ce style auquel on doit l'incomparable élégance des villages javanais et les splendeurs du temple de Boroboudor. On m'objectera que, pour raser et reconstruire, il faudrait des crédits. Cela est vrai et il serait à craindre que le peuple étranger qui s'offrirait à les ouvrir n'imposât ses architectes et ses plans et n'édifiât sur les rivages de la mer de Java un nouveau Chicago. Voilà donc les Indonésiens, peuple artiste, peuple de grâce et d'élégance, empêtrés d'un héritage immobilier qui les gêna pendant longtemps dans leur désir de ne devoir qu'à eux-mêmes l'authenticité de leur indépendance. J'ai bien aperçu ici et là des chantiers de démolition sur lesquels s'affairaient des Javanais, mais il s'agissait de la mise en morceaux des monuments jadis élevés par les Hollandais à la mémoire de leurs propres grands hommes...

Enfin, l'on ne saurait parler de Djakarta sans dire deux mots de l'hôtel des Indes.

L'hôtel des Indes est un des rares endroits des îles de la Sonde où ceux qui ont gardé la nostalgie du passé colonial retrouvent l'atmosphère de la belle époque. Ville dans la ville, il étend à travers de vastes jardins ses pavillons, ses bungalows, ses boutiques, ses garages. On s'y presse, on s'y écrase. Les services d'un grand nombre d'ambassades étrangères y ont installé leurs bureaux. Le voyageur de passage doit y partager sa chambre avec deux ou trois inconnus. Là l'Europe se survit à elle-même ; l'Amérique, nouvelle venue en ces parages, tire des plans d'expansionnisme économique ; l'Allemagne passe des marchés ; l'Angleterre regarde et attend. Là se confondent les hauts desseins des diplomates, les calculs attractifs des agents commerciaux, les coups d'œil et les coups d'oreille des observateurs, tout cela dans un cliquetis de machines à écrire, un enchevêtrement de toutes les langues du monde, un bourdonnement de ventilateurs et, lorsque la nuit vient, le cri moqueur lancé par le gros lézard *takké* qui semble s'écrier dans son langage de saurien javanais : « Assez! *Shut up!* Taisez-vous! *Still!* »

A quelques centaines de mètres de ce capharnaüm, le Chinois dans sa boutique fait, en silence, de profitables opérations de change sur la *rupia* indonésienne.

***

J'avais hâte de m'éloigner de cette confusion d'humanité où j'étais fort en peine de découvrir quoi que ce fût d'authentique touchant la jeune république d'Indonésie. M. de Fonscolombe, secrétaire d'ambassade auprès de M. l'Ambassadeur de France, voulut bien me guider vers quelques points de l'île de Java où l'on pût se promener et deviser sans risque. Sans risque! Quel risque? Eh bien! celui, par exemple, d'essuyer une petite rafale de mitraillette. Dans cette partie du monde, que ce soit en Birmanie, en Indochine, en Malaisie ou en Indonésie, il n'y a pas d'excursion qui se puisse entreprendre à travers la nature sans que l'innocent promeneur s'expose à tomber sous les balles de quelques partisans ou patriotes pleins de bonnes intentions.

Nous gagnâmes en voiture le rivage du détroit de la Sonde. Nous roulions sur une route hollandaise qui, en de nombreux endroits, tendait à redevenir bel et bien javanaise : il ne fait pas de doute qu'une des marques les plus manifestes de la présence européenne en pays exotiques est la construction et l'entretien des routes ; plus d'Européens, plus de routes. Courez l'Inde et vous verrez ce qu'en est devenu le réseau routier depuis le départ des Anglais. Et roulant sur la route qui, de Djakarta, mène à la pointe nord-ouest de l'île, je constatais à mille petits signes que la chaussée entrait dans une période de malaise dont elle sortirait difficilement faute de soins éclairés. L'on me dira qu'une île des tropiques peut se passer de routes : oui bien, mais il faut qu'elle renonce à la prospérité, qu'elle redevienne ce qu'elle était avant qu'un peuple européen prît soin de sa voirie, c'est-à-dire une brousse pittoresque à pistes et à sentiers, une jungle à serpents, tigres, sangsues, anophèles et singes anthropoïdes où circule l'homme de la tradition marchant à pied et non la voiture du progrès roulant sur pneumatiques. C'est par des considérations de cette nature qu'au long de notre course je mesurais l'étendue du drame dans lequel était pris le peuple indonésien placé entre les ivresses de l'indépendance et les durs impératifs de l'ère des techniciens, dans laquelle il avait sa place, comme tout le monde. Et je songeais que c'était le drame de l'Inde comme ce serait bientôt celui du Cambodge, celui du Viet-nam, celui du Maroc, si ces pays ne se ressaisissaient pas à temps.

Nous arrivâmes à Banten, bourgade de pêcheurs assise à l'ombre de ses cocotiers au bord d'une lente rivière où glissaient des jonques bleues chargées de poissons d'argent. Hommes et femmes portaient la jupe, les femmes, le *kain* plissé sur le devant de telle manière que le mouvement de la marche lui donnait des grâces d'éventail ; les hommes, le *sarong* étroitement moulé aux hanches et descendant jusqu'aux chevilles en un cylindre de couleur brun foncé. Les femmes se coiffaient à cheveux

tirés dégageant ainsi un front en largeur, des yeux de sombre velours légèrement bridés, un teint se tenant aux limites du jaune et de la terre de Sienne. Les hommes étaient coiffés d'un calot de velours noir attestant leur dévotion à la foi de l'Islam.

On nous prenait pour des Hollandais ; aussi notre regard ne rencontrait-il nul regard amical. J'en souffrais cruellement car une vive sympathie me portait vers ces gens de mœurs aimables, de manières exquises, avec lesquels j'eusse aimé échanger, sinon des idées faute de parler leur langue, du moins des sourires qui les eussent convaincus de l'accord de nos âmes. Je me contentai de caresser la tête d'un enfant mais l'objet de cette marque de tendresse prit grand-peur et s'enfuit à toutes jambes sous le couvert d'une plantation de bananiers.

« Faut-il, me disais-je en moi-même, qu'on ait monté l'esprit de ces gens-là contre les Hollandais pour qu'ils en soient à refuser le message amical d'un regard, l'approche d'une main amie ! »

Il n'y a pas, en effet, à part les Français, de peuple moins raciste que le peuple hollandais ; au temps des Indes néerlandaises, les unions entre Hollandais et filles des îles étaient fréquentes ; les enfants qui en naissaient, et qu'on rencontre aujourd'hui dans bien des villes des Pays-Bas, étaient, comme la plupart des métis, des êtres pleins de séduction. Alors, qui est cet « on » qui, par sa propagande (appuyée sur quels intérêts ?), est arrivé à bouleverser un état de chose qui, au cours de trois siècles, s'était révélé comme un modèle de ce qu'on appelait la colonisation ?

Nous vîmes à Banten une mosquée dédiée au culte d'Allah et un temple chinois où l'on honorait le Bouddha. La mosquée, coiffée d'un toit à clochetons superposés, élevait son lourd minaret au milieu d'un terrain dénudé, lui-même enclos d'un mur ; l'ensemble était d'une sécheresse tout arabe qui jurait avec la végétation exténuée de sève des jardins d'alentour. Le temple se blottissait à l'ombre d'un banian ruisselant de racines aériennes dans le silence d'une cocoteraie ; l'étroit parvis qui s'étendait devant son portique était orné de potiches plantées des fleurs les plus colorées et les plus parfumées. D'une part, l'Islam et son intolérance ; d'autre part, le bouddhisme et sa tendre piété tout inclinée à la clémence. C'est une chose bien curieuse que les habitants de Java, de Sumatra, de Bornéo aient adhéré à l'Islam quand la nature qui les entoure est si éloignée de l'atmosphère coranique ; il est vrai que l'islamisme des Javanais est fort relâché et assez imprégné de l'esprit du Mahâyâna.

***

Nous poursuivîmes notre route à travers une région coupée de rizières que dominait le volcan Kerang. Les volcans de Java sont semblables à des princes magnifiques et cruels : ils cachent sous un manteau somptueux un cœur empli d'affreux desseins ; leur colère est soudaine, elle est meurtrière par déchaînement aveugle, elle ravage, elle anéantit, puis elle

s'apaise et le volcan reprend ses airs de souverain auguste et débonnaire. Le Kerang était alors dans une phase de sérénité.

J'eus un choc au cœur en découvrant le détroit de la Sonde. Mer de la Sonde, îles de la Sonde... Que de fois mon imagination d'enfant avait visité ces parages de l'Océanie lorsque, penché sur la carte de mon atlas, je rêvais à des mers chaudes serties d'îles de bonheur! Je ne fus pas déçu. La mer était de nacre bleu tendre ; ses horizons étaient ourlés de volcans empanachés les uns de nuages, les autres de fumées : volcans de notre île, volcans de l'île d'en face, Sumatra, où le Pesagi dressait ses deux mille deux cent quarante mètres en cône de beauté sur un fond de ciel voilé de chaleur. Quelques croûtes géantes hissaient hors de l'eau de noires sanies de lave : fragments de l'île de Krakatau dont le volcan explosa de mémorable façon en 1883, creusant un gouffre sous-marin de trois cents mètres de profondeur et soulevant un raz de marée qui noya quarante villages avec leurs vingt mille habitants. Étendus sur le sable blanc de la plage, au pied des cocotiers dont les noix tombées dansaient sur les vagues, nous ne nous lassions pas de contempler ce lieu de paisible splendeur où, par une journée qui s'annonçait heureuse, une de ces îles de bonheur auxquelles avait rêvé mon enfance s'était vue projetée vers le ciel en une éjection de rocs dont les poussières portées par les vents parvinrent jusqu'en Europe. De petits bernard-l'ermite aux pattes roses couraient autour de nous trimbalant sur leur dos la coquille de leur domicile. Les débris de corail sur lesquels nous étions allongés offraient à nos regards toutes sortes de charmantes combinaisons de petites branches mortes qui avaient été de vifs rameaux de madrépores au fond des mers. Et, pour nous désaltérer, nous mangions des ramboutanes gluantes à la langue et fraîches au gosier dans leur apparence de châtaignes aux piquants mols et inoffensifs.

A quelque distance de là, dans le lourd feuillage des tecks, des singes roux nous adressaient des grimaces. Peut-être nous prenaient-ils, eux aussi, pour des Hollandais...

***

M. de Fonscolombe, une autre fois, m'emmena vers le sud à travers une des plus belles régions du monde jusqu'aux envrions de Bandung. Nous avions pour compagnon de route M. le professeur Tan, homme de science, fin lettré, tout dévoué à notre culture (il présidait la jeune Alliance française de Djakarta) et qui tenait de ses origines extrême-orientales une subtilité d'esprit dont les expressions firent l'enchantement de ma promenade.

Nous suivîmes la vallée de la rivière Djiliwung pour atteindre Bogor où j'étais curieux de visiter le jardin botanique que l'on donne, à juste titre, pour un modèle du genre. J'aime les jardins botaniques ; je ne manque jamais d'y passer de longs instants au cours de mes voyages ; là, les arbres et les plantes de la libre nature sont clairement présentés et

nommés et, quand plus tard on les retrouve dans la forêt ou la savane, on sait quels ils sont, de quelle famille ils font partie, à quel genre, à quelle espèce ils appartiennent.

Au jardin de Bogor j'admirai, dans leur majesté sans rivale, des *victoria regia* dont les feuilles étalées sur l'eau d'un lac eussent porté sans faiblir les enfants que je voyais courir par les allées voisines. Je humais de singuliers parfums tels que celui de l'arbuste *kemuning* si voisin de l'odeur de la poudre de cacao qu'assis à son ombre, une tartine à la main, on eût fait un excellent goûter de pain réel et d'illusoire chocolat.

Au cœur de cet étroit royaume des plantes, dans une sombre futaie de bambous, plusieurs dalles funéraires avec leurs stèles moussues rappelaient que dormaient là dans la paix de l'oubli et de l'ingratitude quelques-uns de ceux parmi les Hollandais à qui l'Indonésie devait son incomparable prospérité. Le sol autour des tombes n'était point foulé ; les noms gravés dans la pierre s'effaçaient sous le travail des pluies. « Qui sait, me disais-je, si, un jour ou l'autre, les Javanais revenus de leur méchante humeur ne prendront pas soin de ces tombes et n'honoreront pas ici la mémoire de ceux qui ont ouvert leur île aux bienfaits de la civilisation européenne ? »

Nous quittâmes ces lieux consacrés à l'oubli pour regagner les claires allées bordées de fleurs où les dames de Bogor se promenaient à petits pas, les genoux entravés dans la gaine de leur *kain*. Il était midi. Nous marchions sur l'ombre de notre tête : l'équateur n'était pas loin de là.

La route que nous reprîmes après cet arrêt botanique s'élevait en mols détours à travers un de ces paysages que bien souvent j'avais imaginés sans croire qu'ils pussent jamais se présenter à mes yeux tels que je les construisais en moi-même. Les volcans Gedeh et Salak, l'un à deux mille huit cent cinquante-huit mètres d'altitude, l'autre à deux mille cent quatre-vingts, fixaient la mesure de ce qu'en ce lieu du monde on appelait beauté. La beauté de toute chose était marquée du signe de la grandeur : grandes et belles étaient les fougères arborescentes auxquelles l'épanouissement de leurs hautes frondes donnait des airs de palmiers ; grands et beaux étaient les papillons de velours sombre qui planaient très haut vers la cime des arbres. La grandeur n'était plus à l'échelle humaine ; la beauté ne répondait plus aux canons qui nous ont été rendus familiers par notre culte de la mesure et de l'harmonie. Il me fallait développer en moi des gabarits d'impressions adéquats aux émois que je ressentais.

Arrivés au passage du torrent Tjiawy, nous nous arrêtâmes devant une construction de bois à balcons surplombant le cours d'eau et qui était bel et bien un restaurant javanais, totalement javanais, javanais par le guingois de ses cloisons et de ses ouvertures, javanais par la politesse murmurante du patron et la timidité secrète de la servante, javanais enfin par le plat de *nasi goreng* que nous dévorâmes à la force même de notre appétit. Le *nasi goreng* est fait d'un riz grillé mêlé d'œufs frits, de tomates crues, de concombre en tranches et d'une salade de cheveux

fortement pimentée (j'emploie le mot de cheveux faute d'une autre expression donnant une idée de ces fils de verdure dans lesquels se perdait la langue et s'égaraient les dents).

Que la vie était belle! Que nous étions heureux! A nos pieds, dans les eaux bouillonnantes, des femmes aux seins nus, le *kain* autour des reins, se baignaient avec une grâce de gestes qui me ravissait. O baigneuses de Cézanne, que vous m'étiez lointaines! Une jeune fille sans voile apparut entre deux rochers. Que cherchait-elle, sinon, sans le savoir, à fixer dans notre souvenir l'image d'un instant de beauté?

De beauté... Oui, ce mot, j'ai l'air d'en abuser en parlant de l'île de Java. De quel autre pourrais-je me servir lorsque se dessinent dans ma mémoire ces volcans, ces fleurs, ces baigneuses, ces papillons, pris les uns et les autres dans des arabesques d'élégance d'une originalité toute nouvelle à mes yeux?

Que belles étaient les rizières en escalier entre lesquelles s'élevait la route que nous reprîmes bien vite après notre déjeuner frugal! Que beaux étaient les nuages en rouleaux gris et mauves coiffant les hauteurs du Gedeh! Nous atteignîmes dans un brouillard d'argent le col de Puntjak à l'altitude de mille cinq cents mètres, où les Hollandais, au temps de la colonie, venaient se délasser des touffeurs de Batavia. L'air y était frais et sentait la rose mouillée. Quelques riches Chinois et commerçants indiens buvaient du thé dans un chalet-hôtel où naguère les planteurs vidaient des pots de bière. Autour des bungalows assez semblables à ceux de Scheveningen et de Noordwijk-an-Zee, des fleurs d'Europe en fougueux épanouissement évoquaient la présence toute récente de ceux qui, avec amour, les avaient acclimatées là par nostalgie de la patrie lointaine. Chers amis hollandais, aujourd'hui dans votre étroit jardin de cette même patrie retrouvée, ne songez-vous pas avec mélancolie à ce Puntjak où vous avez laissé à l'abandon les fleurs nées de vos soins?

La descente vers Bandung mit le comble à la ferveur avec laquelle je goûtais la splendeur de Java. Toujours des rizières en escalier sur la pente des volcans; toujours des fougères géantes ouvrant leurs hauts parasols verts au-dessus du peuple des mousses; mais là plus qu'ailleurs l'union de la grandeur et de la beauté était faite pour exalter les élans de ma joie. De hauts arbres, que l'on me donna pour être des flamboyants quoiqu'ils fussent sans parenté avec les flamboyants des autres régions tropicales, élevaient vers le ciel des bouquets de grosses fleurs en forme de sabot dont la teinte écarlate ressortait vivement sur le gris de plomb des nuées. Semblables à de petites gondoles rouges elles voguaient, tombées de leurs rameaux, entre les verts épis des rizières. Je fusse demeuré des heures à regarder le jeu de ces nacelles pour grenouilles amoureuses si je m'étais laissé aller à mon inclination vers la paresse contemplative. Hélas! il fallut m'arracher de ce point du monde dont l'agrément me semblait suffisant pour justifier que je m'y tinsse sans songer jamais à m'en éloigner.

Au retour, nous visitâmes la plantation de thé de la Montagne d'Or à douze cents mètres d'altitude. Elle se présentait sous l'aspect de mille et mille arbustes d'un mètre cinquante à deux mètres de haut se pressant en bel alignement sur des pentes ravineuses boisées d'arbres morts dont les squelettes gris se dressaient de toute part. Elle avait pour directeur un Hollandais ; aussi était-elle prospère, bien tenue, en plein rendement. Nous y fûmes reçus avec courtoisie mais je lisais sur les traits de notre hôte une certaine amertume, une expression de hautaine mélancolie. Il n'y avait pas de doute qu'il se demandait pour combien de temps encore il serait le maître de ce domaine : nous apprîmes de lui que, la nuit précédente, la factorerie d'une plantation de thé avait été pillée et incendiée par les « patriotes » d'une région voisine. Il ne nous fit pas moins les honneurs de sa maison encadrée d'un jardin de fleurs de Hollande où dominaient les hampes superbes d'une foison de glaïeuls. Nous bûmes du thé. Il était, cela va de soi, de la plus fine qualité. Je m'instruisis en cette matière : j'appris que les feuilles de thé qui donnaient la boisson la plus estimée au goût des amateurs étaient les deux plus frêles de chacune des branchettes terminales de l'arbrisseau, celles qui portaient à leur face inférieure la moire argentée de l'extrême jeunesse. Je demandai à visiter la factorerie : séchage, roulage, mise en fermentation, tout me fut expliqué dans le cadre d'une usine à matériel spécialisé venu tout droit d'Europe.

« O Javanais! me disais-je tandis que je parcourais les ateliers, en admettant que les mauvais garçons de chez vous ne viennent pas tout casser et brûler ici, croyez-vous qu'entre vos mains d'artistes et de poètes une telle entreprise puisse continuer d'aller à la prospérité? »

Songeant ainsi, j'imaginais sans peine ces mêmes lieux abandonnés des Hollandais et pris en main par les Javanais : certes, les arbustes à thé recevraient les mêmes soins que par le passé, mais toute cette machinerie, ces moteurs, ces dynamos, ces machines à souffler de l'air chaud et humide, quels ingénieurs, quels contremaîtres de formation directement javanaise seraient aptes à les mettre en place, à les faire marcher, à les entretenir?

Cette même question je me l'étais posée quelques semaines plus tôt en visitant le Cambodge, le Laos, le Viet-nam, la Malaisie britannique.

Et chaque fois la même réponse me venait à l'esprit : nul peuple d'aucune partie du monde ne pouvait désormais se passer totalement de la technique et des techniciens d'Europe (et quand je disais Europe j'entendais également l'Amérique formée par l'Europe, ou le Japon imitateur génial de cette même Europe). Alors, à quoi bon chasser l'un pour retomber sous la coupe de l'autre? L'avenir des peuples d'Asie, d'Afrique ou d'Océanie était dans la symbiose avec les peuples formés à l'école d'Aristote, de Descartes, de Newton, de Pasteur, d'Einstein.

« Au revoir, dis-je au planteur de la Montagne d'Or. Plus tard, si j'ai

le bonheur de revenir à Java, j'espère vous revoir ici, je l'espère pour vous qui y entretenez la prospérité, je l'espère pour les Javanais qui ne sauraient se passer de vous sans qu'il leur en coûte. »

Il ne répondit rien, hocha légèrement la tête et nous nous serrâmes la main.

***

Dans les jours que je passai à Java j'eus le grand bonheur de sentir la ferveur avec laquelle une partie de l'élite de Djakarta accueillait la culture française. Grâce en soit rendue à M. de Fonscolombe, à M. Tan, aux membres de l'Alliance française qui ont, d'accord avec l'Ambassade de France, offert à cette ferveur les moyens de se développer et de se manifester aussi bien dans le domaine des lettres et des arts que dans celui des sciences.

La France, à Java comme en tant d'autres pays de cette région du monde, n'a d'autre ambition que celle de se maintenir dans son rôle de « première gardienne des valeurs humaines » : ce sont les propres mots dont usait un de nos amis indonésiens en prononçant devant moi un petit discours qui, à travers la personne du simple voyageur que j'étais, s'adressait à la France.

MAURICE BEDEL

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

J'AI CHOISI LES ILES

par Sir Arthur Grimble *(Amiot-Dumont)*

Peut-être n'a-t-on rien écrit de meilleur sur les îles du Pacifique, depuis Stevenson, que le livre consacré par sir Arthur Grimble au premier séjour qu'il fit dans l'archipel Gilbert et Ellice, de 1913 à 1920, comme jeune fonctionnaire de l'administration coloniale britannique. Au lieu des poncifs qui gâchent les trois quarts de la littérature « océanienne », on ne trouve ici qu'humour irrésistible, simplicité de ton parfaite, intelligence et sensibilité. Certains épisodes (le Boiteux de Makin Meang, par exemple) sont de petits chefs-d'œuvre de l'art du conteur. On achève ces pages, et c'est en vérité le « phénomène Stevenson » qui joue de nouveau : on voudrait connaître l'homme de cœur, d'esprit et de talent qui en est l'auteur. Son livre mériterait de prendre rang parmi les classiques.

P. F.

VENEZUELA, TERRE DES FOLLES ESPÉRANCES

par François de Geoffre *(Amiot-Dumont)*

Les anciens navigateurs d'Espagne, découvrant les villages lacustres du Maracaïbo, évoquèrent une « Petite Venise », ou Venezuela. Le terme fut officiellement repris lorsque la province colombienne, comme l'Equateur et Panama, s'érigea en état indépendant. En fait, le surnom d'El Dorado lui conviendrait aujourd'hui car le pétrole, et une législation ignorant l'extradition, ont attiré maints émigrants.

Le narrateur, as de l'aviation de guerre, jadis affecté à l'escadrille « Normandie-Niemen », a tenté cette aventure et a échoué. Sa narration amère manque peut-être d'une certaine philosophie littéraire : trop de personnes nommées.

G.-A.-THOMAS D'ANNEBAULT

(Suite de la chronique bibliographique page 144.)

JOURNAL
TENU PENDANT LA GUERRE

par ERNST JÜNGER

On sait qu'Ernst Jünger est un des plus importants écrivains allemands d'aujourd'hui. Vers 1930 *il publiait des études politiques d'un ton belliciste nietzschéen. Mais une évolution se fit rapidement en lui et dans son roman* Sur les Falaises de marbre (1940) *se manifestaient clairement des idées antinazies. En fait il s'agit d'un écrivain important et d'un grand esprit. Gide considérait un de ses premiers livres,* Orages d'acier, *comme le plus beau livre qui eût été publié sur la guerre de* 1914.

On verra, par les pages de son journal, encore inédites en France, que nous présentons ici, que Jünger avait une aversion particulière pour Hitler qu'il nommait dans son journal Kniébolo et qu'il considérait comme le prince de la férocité. Dans la dernière guerre Jünger, après un court séjour sur le front russe, vécut en France. La défaite allemande le contraignit de regagner l'Allemagne ; en date du 17 *août* 1944, *alors qu'il est encore à Saint-Dié, il note avec une vive satisfaction que* « l'ordre exprès lancé par Kniébolo de faire sauter les ponts de la Seine et de laisser des ruines derrière lui n'a pas été exécuté ». *Il ajoute :* « Parmi les esprits courageux qui se sont opposés à cette profanation, mon ami Spiedel s'est trouvé au premier rang avec Choltitz. »

Saint-Dié, 28 *août* 1944.

La vie rappelle une tige de bambou, qui se noue selon un rythme régulier, renforçant ainsi sa fermeté. Des moments reviennent sans cesse où le simple progrès dans le temps, le vieillissement se dévoile comme un système d'éléments composites, qui vont se nouer aux points d'une nécessaire unité. Ce sont des jours de naissance, en un sens très haut de ce terme, des *mûrissements*, différents du simple vieillissement.

Dans la mort, la totalité de la vie se noue une dernière fois, avant qu'elle ne porte les fruits de l'éternité.

Le soir, chez le Président. Il m'a confirmé que Kniébolo[1] avait donné l'ordre de laisser Paris en ruines, ce qui correspond bien à son esprit, entièrement tourné vers la destruction. Il doit être, de toute l'histoire, l'homme qui a commandé le plus de meurtres et d'annihilations totales. Il fallait, certes, que le précédât une dévaluation de l'homme et une perte de substance sacrée. Ces génies d'hyènes et de renards se montrent seulement lorsqu'ils flairent les charognes.

1. Hitler.

Saint-Dié, 1er *septembre* 1944.

Le soir, lu le livre de Filon, sur l'impératrice Eugénie. Des coups de fusil retentissaient pendant ma lecture, venus du proche Kempberg, que tient déjà le maquis. J'ai un peu fortifié la maisonnette où j'habite avec le sergent-major, comme on se remet en mémoire un ancien métier à demi oublié.

Rêvé que je traversais une ville merveilleuse, qui dépassait de loin en élégance toutes celles que j'avais connues, car des formes de l'ancienne architecture chinoise s'y unissaient à des formes européennes. Je voyais la voie funéraire, le marché, les gratte-ciel en granit rouge.

Et comme souvent, au cours de ces pérégrinations, je collectionnais quelques scarabées que je mettais dans un flacon d'éther. Comme je le vidais pour contempler mon butin, je fus frappé par deux ou trois bestioles que je ne me rappelais pas avoir attrapées, une grande anoxia entre autres, d'un rouge de cornaline, presque transparente. Au moment de me réveiller, je me souvins pourtant que je l'avais introduite dans la bouteille au cours d'un autre rêve, il y a quelques nuits ; et ce fait m'étonna, qui touche ce monde d'une manière étrangement concrète.

Saint-Dié, 2 *septembre* 1944.

Des exercices sur un tombeau. Le capitaine de cavalerie Adler revient d'une conférence au Quartier général. Himmler aussi y avait pris a parole. Le moment serait venu d'être dur. L'autre jour, un sous-officier déserteur avait été ramené à son bataillon qui faisait l'exercice dans la cour de la caserne. On avait aussitôt procédé au jugement, fait creuser sa tombe à l'homme, on l'avait fusillé, recouvert de terre et on avait battu le sol. Ensuite, l'exercice avait continué, comme si de rien n'était.

Sans doute est-ce l'un des faits les plus sinistres que j'aie connus dans ce monde des équarrissoirs.

Kirchhorst, 4 *septembre* 1944.

A l'aube, arrivée à Hanovre, où j'ai dormi encore quelques heures. Allé ensuite chez le général Löhning et j'ai vu en route, à mon grand étonnement, que les ruines verdoyaient déjà : herbes et plantes foisonnaient sur les décombres du centre.

Kirchhorst. Accueil. De nouveaux réfugiés dans ma maison. Le jardin envahi de mauvaises herbes, les clôtures en ruines ; les couloirs sont pleins de valises et de caisses.

Le noyer que j'ai planté en 1940 porte ses premiers fruits.

Kirchhorst, 18 *septembre* 1944.

Dans la matinée, j'ai cherché les *Odes funambulesques*, de Banville, sur lesquelles une remarque de Verlaine avait attiré mon attention. Quoique j'eusse fait de longues recherches dans la bibliothèque et dans mon bureau, je n'avais pu retrouver le livre et croyais donc l'avoir perdu. Mais par la suite je le découvris dans l'armoire des dossiers où je l'avais

classé parmi les autographes, parce qu'il porte une dédicace de l'auteur à Élisabeth Autement.

C'est un événement heureux : on croit avoir perdu quelque chose et on découvre ensuite qu'on la possède sous une forme supérieure.

Kirchhorst, 2 *octobre* 1944.

Lecture : les *Récits mythologiques* de Schwab, dont l'édition originale se trouve depuis longtemps dans ma bibliothèque. Schwab présente, malgré certaines faiblesses, des affinités naturelles avec ce monde héroïque qu'il dépeint. Il atteint la dimension profonde de celui-ci, l'espace clair, cristallin, immobile où les conceptions et les enfantements spirituels s'accomplissent avant et en dehors de l'histoire. L'origine précède le commencement.

Hier soir aussi, j'ai lu le deuxième volume jusqu'au très beau passage où Agamemnon est comparé à Ulysse. Il est dit que le Pasteur des peuples semblait le plus grand quand il se tenait debout, et Ulysse quand il était assis.

Après un court sommeil, le grondement d'un tir intense me réveilla. Perpetua s'était levée et habillait le petit, tandis que je me tenais près de la fenêtre en robe de chambre, contemplant le spectacle. On entendait le vrombissement de nombreux moteurs et l'on voyait dans le ciel le feu des projectiles — guère plus grands que les étincelles qui jaillissent de l'acier des forges. Puis une flamme rouge monta derrière le marais, chez Anderten. Aussitôt après, retentit un long sifflement strident ; on avait l'impression que l'attention, la peur des alentours se concentrait sur une flèche rouge dardée du ciel sur la terre. Je reculai et sentis immédiatement après un choc flamboyant qui fit trembler la maison sur ses fondations. Nous descendîmes en courant vers le jardin, mais trouvâmes la porte bloquée par la pression de l'air, et ses vitres en éclats dans le couloir. Mais la porte de la prairie était encore libre. C'est par là que nous portâmes les enfants à l'abri, sous les éclats qui sifflaient à travers les branches. Nous y attendîmes la fin du bombardement.

A mi-chemin entre Kirchhorst et Stelle, une torpille aérienne était tombée dans un champ ; elle avait surtout endommagé la ferme des Cohrs et soufflé les toits d'alentour. Dans la maison, une longue lézarde monte de la cave au grenier ; l'escalier s'est affaissé, le toit a souffert.

Kirchhorst, 4 *octobre* 1944.

Images de ma journée : en plein soleil d'automne, tandis que des papillons de l'espèce Amiral sillonnent l'air, je coupe des plants de tomates. Le couteau glisse à travers les tiges pleines de sève ; les mains s'imprègnent d'une odeur âcre. Après, lorsqu'on les lave, l'eau coule vert-foncé.

A la recherche de champignons dans les pâturages : on se dirige de loin vers leurs groupes d'un blanc luisant. Les plus beaux sont comme

des œufs, entièrement fermés, mais on trouve une splendeur presque égale chez ceux où l'on voit, à travers la mince peau fendue, la chair des lamelles, côtelée de rose, au subtil parfum d'anis. On ferme le poing autour de leur pied, comme autour d'un battant de cloche, et on les soulève doucement, tandis que leur peau ferme et cireuse vous emplit les doigts de fraîcheur.

Puis, rangé mes livres de chasse. J'ai noté aujourd'hui les endroits où j'ai rencontré le *Dromius meridionalis* — le plus souvent sous des bogues de châtaigne, dans les cimetières parisiens et, par exemple, auprès du tombeau de Verlaine, aux Batignolles. D'autres proviennent de l'écorce des grands platanes qui suivent les berges de la Seine, non loin du pont de Puteaux. Je lis dans le bel ouvrage de Jeannel sur les Carabicides français qu'il s'agit là d'un groupe d'habitat nettement atlantique ; on cite parmi les lieux de découverte, avec la Grande-Bretagne et l'Irlande, Sao Miguel et Terceira, dans le groupe des Açores. Malgré toute l'inclémence des temps, j'ai encore l'espoir de faire quelques incursions magiques dans ce pays.

Kirchhorst, 6 *octobre* 1944.

Dans les marais. Les bois lointains se couronnent déjà d'un or souligné d'ombres bleues. Le soleil d'automne réclame beaucoup de bleu. Même chose pour l'esprit. L'automne mène à la métaphysique comme à la mélancolie.

J'ai besoin de beaucoup de sommeil, de nuit. Le cerveau est comme le foie du Prométhée rongé par l'aigle. Il faut qu'il repousse dans l'obscurité.

Kirchhorst, 18 *octobre* 1944.

L'après-midi avec Ernstel dans le marais d'Oldhorst. Une plante rose, aux fleurs cireuses, que j'ai cueillie pour mon herbier des plantes palustres, s'est trouvée être, végétation faite, la bruyère-romarin.

Le soir, à huit heures, alors que j'étais encore assis au microscope, alerte suivie presque immédiatement par des avions. On vit aussitôt éclater des sapins rouges et verts au-dessus de la ville, dont la partie sud se changea en un bouillonnement de flammes et de fumée. A Neuwarmbüchen, une ferme flambait.

L'appel de Kniébolo à la radio, à propos de la levée en masse, donne prétexte à de nouveaux massacres qui, cette fois, touchent l'ensemble de notre peuple. Toutes ses inventions avaient l'allure d'expériences qui, maintenant, sont appliquées à l'universalité du peuple allemand. Je songe aux synagogues que l'on fit sauter, à l'extermination des juifs, au bombardement de Londres, aux bombes volantes et à d'autres choses. Il commence par montrer que de tels actes sont concevables et possibles, détruit les garanties et donne à la masse l'occasion de l'approuver. Toute cette énorme allégresse dont fut saluée son avènement, c'était la perspective du néant que chacun acclamait pour soi-même, une fête de pur nihilisme. Mon horreur vient de ce que, dès l'abord, j'en ai perçu les harmoniques :

joie délirante, fond sonore pour la musique du preneur de rats. Naturellement, Kniébolo est aussi un phénomène européen. L'Allemagne, centre de l'Europe, sera toujours le point où de tels maux surgiront plus tôt et plus violemment qu'ailleurs.

Kirchhorst, 20 *octobre* 1944.

Au Quartier général, j'ai appris que j'avais été mis en disponibilité. Il paraît même qu'on a été très pressé à Berlin de m'écarter par ce biais. Il ne me reste plus, maintenant, qu'à travailler un peu ici, comme sur un navire qui sombre lentement ou dans une ville assiégée, où l'on présente l'offrande à des autels désertés. Quelle chance que tout espoir de publication ait disparu! Le travail n'en est que plus nécessaire, plus gratuit. Ainsi pourrait-on ciseler des coupes que l'on élèverait vers le soleil avant de les jeter à la mer.

J'ai appris en ville que le raid d'avant-hier a coûté la vie à un grand nombre de personnes. La plupart d'entre elles furent écrasées par la foule aux portes des abris. Il paraît qu'au moment où s'étaient déployés les « arbres de Noël », une terreur animale s'est emparée des masses ; des femmes, des vieillards et des enfants furent étouffés. Il y a aussi des abris auxquels on accède par des cages d'escaliers ; certaines personnes enjambent la rampe et s'abattent sur ceux qui sont entassés en bas. Dans leur chute, elles se rompent les vertèbres du cou. Harry avait observé une de ces entrées pour son Enfer ; les pleurs et les gémissements de ce gouffre s'entendaient loin dans la nuit.

Puis avec Schenk dans l'atelier de Grethe Jürgens ; entretien sur la flore palustre et celle des îles Grisonnes. Retour par Bothfeld ; passé au cimetière. J'ai vu, parmi d'autres tombes celle de W..., avec qui mon père avait eu un procès pour une pièce de terre. Maintenant tous deux reposent dans le même sol, se confondent en lui. Que reste-il de cette vie, si nous n'y thésaurisons quelque monnaie, que nous changerons en or à la douane de l'Empire des morts — en or de l'impérissable?

Kirchhorst, 28 *octobre* 1944.

Lecture : de nouveau Léon Bloy, les journaux, puis *Sueur de Sang*, une description de ses aventures de franc-tireur pendant l'hiver de 1870-1871, dont la plus grande partie est probablement inventée. Elle donne un avant-goût du monde des partisans et maquisards, tel que nous le connaissons. Il n'est guère d'atrocité qu'il ne mette sur le compte des Allemands. Mais Bloy montre aussi ses héros mutilant l'adversaire avec des couperets ou des culs de bouteille, les brûlant au pétrole, profanant les cadavres, et ainsi de suite. Cela va jusqu'à des horreurs dignes des Tantalides. Par exemple, une femme sert à un colonel allemand son propre fils accommodé en plats divers — et pour finir son cœur farci.

Dans ces régions, Bloy est tout proche de Kniébolo, son parent dans l'ordure. Et tous deux promènent partout un fumet d'excréments. Mais Bloy est pareil à un arbre qui, plongeant sa racine dans les cloaques,

porterait à sa cime des fleurs sublimes. L'intérêt qu'il m'inspire, si odieux qu'il me soit en bien des choses, me prouve à quel degré mon travail m'a soustrait aux haines nationales.

Médité, en relisant les contes mythologiques, sur les rapports de la science et du mythe. Ici, l'explication ; là, l'interprétation du monde. Si Palinure s'endort au gouvernail, c'est qu'un dieu lui a touché les paupières. Le chimiste ramène ce fait à la formation d'acide lactique dans les tissus. L'alchimie forme une curieuse transition — scientifique par l'expérience, mystique dans sa théorie.

Friedrich Georg a raison lorsqu'il dit que le monde des Titans est plus proche du monde technique que l'Olympe. Et le fait est que les Titans ont trouvé un refuge et un toit chez le seul Dieu que l'on puisse qualifier de technicien, Hepatistes ; ce sont dans son atelier, ses aides robustes, comme le montre excellemment Virgile dans la scène où l'on forge les armes d'Enée.

Kirchhorst, 6 *novembre* 1944.

L'après-midi, promenade à Moormühle et à Schillerslage jusqu'au bloc erratique, où j'ai trouvé un fer à cheval. Regardé des bêtes tombées dans les trous que l'on a creusés le long de la route et qui permettent de s'abriter des avions volant à basse altitude.

J'ai songé aussi à cette rapidité avec laquelle les soi-disant penseurs de notre temps jugent les idées et les symboles que des millénaires ont contribué à former. Avec cela, ils ignorent jusqu'à leur propre place dans l'ordre universel, et jusqu'au petit travail de destruction que leur assigne l'esprit du monde. Mais qu'y a-t-il là d'autre que l'écume dont les nappes fugitives recouvrent les vieilles falaises inébranlables ? On sent déjà la succion du reflux.

Il n'est pas moins admirable de voir ces vieux libertaires, dadaïstes et libres-penseurs se mettre à moraliser, après une vie passée à détruire les liens anciens et à saper l'ordre. Dostoïewski, qui connaissait de haut en bas cet aquarium les a dépeints dans cette espèce de mollusque qu'est Stepan Trophimovitch. On encourage les fils à se moquer de tout ce qui passait jadis pour fondement de la vie. Puis, finalement, vos adeptes trop dociles viennent vous dire : « Eh bien ! petit père, assez radoté ; il est temps qu'on te fasse passer par la chaudière. » Là-dessus, jérémiades à n'en plus finir... Et si les conservateurs sont entraînés aussi, c'est le chaos parfait — c'est ainsi que, dans *les Possédés*, on voit comme tout retombe sur le gouverneur allemand, Lemke je crois, qui n'est pas à la hauteur des circonstances.

Kirchhorst, 14 *novembre* 1944.

Nuit calme. Lu : *la Fille naturelle*, de Gœthe, pièce qu'anime un feu d'artifice sans chaleur. Sorte de création dans le monde primitif de Prométhée. C'est justement ce noble style d'atelier qui atteste l'œuvre du génie.

Lu encore des biographies inédites de Planck et de Laue, envoyées

par Keiper, et que je vais communiquer à mon frère le physicien. A ces niveaux suprêmes d'intelligence physique, le rapport au milieu redevient simple, instinctif, — le sens optique, mathématique, ondulatoire, cristallographique, traverse le corps comme un fluide. Le monde devient celui de l'amibe flottant au milieu de formes géométriques dans une goutte cristalline. La science ne peut mener dans d'autres domaines que ceux de notre être abyssal. Quoi que découvrent microscopes et télescopes, nous en avions depuis longtemps une connaissance profonde. Nous ramenons avec peine à la surface des morceaux de palais enfouis en nous.

Au courrier d'hier, une lettre de Gerhard Günther, à laquelle était jointe des extraits des journaux intimes de son fils tombé dans les Carpathes du Sud. A côté de prières, de méditations et de passages littéraires, il y avait aussi des notes sur mes travaux qu'il a lus attentivement. Des êtres tels que ce garçon, comme de Nüssle, tombé sur le front de l'Est, me réconcilient avec la jeunesse allemande, qui est, selon Kniébolo, « dure comme du cuir à chaussures ».

Kirchhorst, 26 *novembre* 1944.

Dimanche matin. Après les fortes pluies des derniers jours, temps sec et clair. Comme nous avions déjà été survolés deux fois cette nuit, j'ai abandonné le journal pour classer des élatérides dont la vue m'a rappelé mes promenades dans la forêt de Saint-Cloud.

La radio a, ensuite, annoncé l'approche de puissantes formations. J'ai mis mon manteau pour me rendre dans le jardin d'où l'on pouvait voir un grand nombre d'avions traverser l'air au nord. Puis, venant de la direction de Celle, plus de cinq cents avions, par groupes, environ, de quarante appareils. Après avoir lancé de blancs signaux de fumée qui ornèrent bientôt de rubans dentelés la partie sud du ciel, ils obliquèrent les uns après les autres vers Misburg et lâchèrent leurs bombes. Leur vrombrissement couvrait la D.C.A., et l'on entendait de violentes explosions qui faisaient trembler au loin la terre. Les assaillants volaient bas, et les petits nuages de la D.C.A. s'étalaient au-dessus d'eux.

Deux ou trois formations piquèrent droit sur la maison et décrochèrent leurs bombes au-dessus d'elle ; elles sont tombées, autant que j'en puisse juger, aux alentours de Bothfeld. La D.C.A. tirait plus fort qu'auparavant. L'appareil de tête fut touché et une longue flamme rouge clair s'attacha à lui. Il s'abattit tout près. Les nuages de fumée montés de sa chute eurent vite recouvert la maison. On eût dit que l'un de ses morceaux, une grande aile argentée, à laquelle pendait un moteur, et qui tournait lentement sur elle-même, allait tomber sur nous, mais elle roula en grondant par-dessus la maison de l'instituteur et disparut derrière elle. Deux parachutes dérivaient au-dessus du jardin, l'un d'eux si bas que l'on percevait l'aviateur aussi clairement que si on l'avait rencontré dans la rue. L'air était plein de débris et de limaille, comme si l'avion s'était déchiqueté en confetti noirs. Le spectacle était enivrant ; il faisait

chanceler la raison. A ces moments-là, un instant arrive toujours où la sécurité personnelle commence à devenir secondaire ; les éléments visibles prennent tant de place qu'il n'en reste plus pour la réflexion, ni même pour la peur.

Kirchhorst, 27 *novembre* 1944.

Sans lumière, sans eau, sans courant, car la centrale d'Ahlten a été aussi touchée. Il paraît que seize cents appareils nous ont survolés hier. Avec leurs spirales et leurs traînées blanches, ils ressemblaient à des essaims de microbes grouillants dans une immense goutte d'eau, bleue.

L'aile s'est abattue sur une prairie voisine ; l'avion a percuté tout près de Bothfeld et y a brûlé. A Grosshorst on a trouvé une tête et une main. Et, non loin de là, deux cadavres écrasés ; on voyait que leurs parachutes s'étaient entremêlés et n'avaient pu s'ouvrir.

Un des pilotes a atterri à Stelle ; il paraît que l'un des habitants, un réfugié hollandais, s'est précipité sur lui et lui a asséné deux coups de hache. Notre voisin Rehbock, qui passait par là avec un tombereau, lui a arraché le blessé et l'a mis en lieu sûr au péril de sa vie.

Kirchhorst, 28 *novembre* 1944.

Aujourd'hui, au petit cimetière, enterrement des deux Américains dont les parachutes s'étaient emmêlés.

L'après-midi, visite du général Löhning, qui avait, lui aussi, entendu les bruits qui circulent depuis quelques semaines en Allemagne à mon sujet, et suivant lesquels je serais prisonnier ou fusillé.

Kirchhorst, 4 *décembre* 1944.

Lecture : *De la Prière*, d'Origène. Puis, continué les cahiers de Léon Bloy.

Bloy est éminemment humain par cette manière de s'installer dans la bassesse, dans la boue, dans la puanteur, dans les éléments de la haine, tout en reconnaissant pourtant la plus haute loi invisible. Ceci rend la lecture pénible et fait ressembler de longs passages à la suppuration d'échardes sous la peau. Mais je peux dire que j'ai fait un effort en tant que lecteur et malgré des circonstances aggravantes. Il ne faut pas craindre ici, les offenses, les blessures d'amour-propre. Ce serait laver le savon de ses paillettes d'or. Hamann et Bloy m'apparaissent comme de puissants astres jumeaux de l'esprit absolu au siècle du progrès.

Peut-être comprendrai-je Bloy au nombre des auteurs auxquels je me propose de consacrer une étude, en hommage de gratitude spirituelle. Voici longtemps que je rassemble les matériaux d'une telle documentation, vouée aux êtres, aux livres, aux choses que j'ai croisés sur mon chemin et qui m'ont comblé de leurs dons.

Kirchhorst, 13 *décembre* 1944.

Rêvé d'examen. Cette sorte d'inquiétude se présente d'une manière trop claire, trop définie pour n'être fondée que sur le souvenir. Et pour-

quoi des impressions infiniment plus fortes, celles par exemple des batailles reviennent-elles par contre si rarement, de façon si imprécise?

Le rêve de l'examen doit avoir quelque rapport avec la mort ; il cache en lui un avertissement, celui que la tâche de notre vie, le pensum de la vie ne sont pas encore accomplis. Et il est de fait, comme me le racontait mon père, que c'est surtout l'*examen de maturité* qui hante nos rêves. « Mon Dieu, j'aurai bientôt cinquante ans, j'ai déjà fréquenté des universités et voici que je n'ai pas encore passé l'examen de maturité, l'examen de *sortie*. »

C'est le rêve des vierges folles, du mauvais père de famille, de l'homme qui a enterré son talent. Horrible sentiment qu'on ne réussira jamais et splendeur du réveil après ce rêve.

Kirchhorst, 16 *décembre* 1944.

L'après-midi à Hanovre qui brûle depuis hier matin. Les rues étaient remplies de débris et d'éclats, de voitures et de tramways endommagés. Elles grouillaient de gens qui couraient dans tous les sens d'un air affairé, comme lors d'une catastrophe chinoise. Vu passer une femme : de grosses larmes lui tombaient du visage comme une pluie. Vu aussi des personnes qui emportaient sur leurs épaules de beaux meubles anciens recouverts d'une poussière de plâtre. Un monsieur bien mis, aux tempes grises, poussait une charrette où se trouvait une petite armoire Louis XV.

Puis, chez mes beaux-parents, place Saint-Etienne. Fenêtres et portes étaient de nouveau brisées, car un chapelet de bombes avait détruit les alentours. Quand on se trouve ainsi dans l'éventail des points de chute, on entend l'énorme roulement grandir, toujours plus terrifiant, et se changer en sifflements, juste avant l'explosion. Il ne semble donc pas qu'on puisse dire, comme on le prétend souvent, qu'on n'entend plus la bombe qui vous atteint. Une dense poussière de mortier avait rempli la pièce dans laquelle les habitants de la maison s'étaient couchés à même le sol, en attendant la fin. Me suis fait montrer l'abri : un couloir nu, peint à la chaux, meublé comme une salle d'attente, de sept chaises — telle est l'allure des chambres de torture modernes.

Kirchhorst, 1er *janvier* 1945.

Passé la Saint-Sylvestre avec Perpetua, Hanne Menzel, Fritzi Schultz et Hilde Schoor. L'année a commencé par une allocution de Kniébolo, profondément emmuré dans l'esprit de haine et dans les conceptions caïnites. Atroce, cette descente dans des abîmes toujours plus obscurs, cette fuite météorique loin de la sphère du salut.

Méditation de Saint-Sylvestre : nous approchons du tourbillon central du maëlstrom, d'une mort quasi certaine. Aussi dois-je me tenir prêt, m'armer intérieurement pour passer sur l'autre rive, la rive lumineuse de l'être, non pas contraint, sans liberté, mais plein d'acquiescement intime, d'attente paisible sur le seuil obscur. Bagage, trésors, il faut les quitter sans souffrance. Car ils n'ont de valeur que s'ils enclosent un rapport à

l'autre rive. Cette foule des manuscrits, travail d'ans qui mûrissent — je dois me faire à l'idée de les voir dévorer par la flamme. Alors subsistera uniquement ce que je n'ai pas conçu ni rédigé pour *les hommes* : l'être d'auteur en son essence. *Elle* me reste pour mon grand voyage par-delà le temps. Il en va de même des êtres et des choses que j'abandonne — ce que notre union a de vrai, de divin, est entièrement indestructible : la profondeur où je les ai *aimés*. L'étreinte la plus fervente n'est que le symbole, l'image de ce lien indissoluble — là-bas, nous serons un dans le sein maternel que la corruption n'atteint pas, et notre œil ne sera plus *de* la lumière, il sera *dans* la lumière.

Un mot encore ; s'il me reste ici-bas une tâche à remplir, je sais sans doute possible que le temps voulu me sera départi. En ce cas, les dangers même me serviront. Je vais donc préparer mes bagages et me tenir prêt pour l'appel.

La nouvelle année commença sous un ciel bleu et au soleil. Bientôt, le ciel se couvrit d'escadrilles qui exécutèrent des manœuvres compliquées sous un tir intense. On vit quelques-uns des projectiles suspendus dans l'air comme des touffes brûlantes. La maison fut survolée à plusieurs reprises en ligne droite — les appareils passaient au-dessus comme un râteau mortel. Vers Schillerschlage, ils lancèrent l'un de ces signaux de fumée dentelés, qui indiquent le but et pendent de grandes hauteurs presque jusqu'à terre. Puis, par intervalles, le terrible roulement des bombes, dont on a de plus en plus l'impression qu'elles créent des zones de néant où plus aucune vie ne peut subsister. Le but devait être le hameau de Dollbergen, où l'on extrait le pétrole.

Kirchhorst, 13 *janvier* 1945.

Notre cher garçon a trouvé la mort le 29 novembre 1944 ; il avait dix-huit ans. Il a reçu une balle dans la tête au cours d'un engagement entre patrouilles, sur les montagnes de marbre de Carrare, en Italie centrale, et a été tué sur le coup, à ce que disent ses camarades. Ils n'ont pu l'emporter tout de suite, mais sont revenus le chercher peu après avec une auto blindée. C'est au cimetière de Turigliano qu'il repose. Pauvre garçon. Depuis l'enfance, il s'appliquait à suivre son père. Et voici que, du premier coup, il fait mieux que lui, le dépasse infiniment.

J'ai été aujourd'hui dans sa petite mansarde, la « cellule pour beaux jours d'automne », que je lui avais cédée, toute pleine encore de son atmosphère. Suis entré sans bruit, comme dans un sanctuaire. Trouvé parmi ses papiers un petit carnet de notes, qui commence par cette maxime : *On va le plus loin quand on ne sait où l'on va.*

Kirchhorst, 23 *janvier* 1945.

Entrée des Russes en Prusse Orientale et en Silésie. Nouveaux efforts pour enrayer cette percée, tandis que la boucherie se poursuit à l'Ouest. L'énergie, l'athlétisme de la volonté demeurent étonnants ; il est vrai

qu'ils se déploient de travers, avec pour seule tendance le succès de l'abrutissement, et pis encore.

Ce n'est plus la guerre, et c'est pourquoi, selon Clausewitz, la politique ne doit pas permettre de telles situations.

Les communiqués annoncent qu'on a fait sauter le monument de Tannenberg et que la dépouille de Hindenburg a été mise en sécurité. Le vieux maréchal ne trouve pas de repos dans sa tombe ; il est vrai qu'il s'est fait portier, introducteur de Kniébolo, à qui, sans doute, il résistait, mais qu'il voulait utiliser, et qui s'est montré le plus malin.

Kirchhorst, 3 *mars* 1945.

Après-midi, près de la clôture qui touche au cimetière, et que dépassent les pierres tombales et stèles de marbre, avec leurs inscriptions. Mes travaux de jardinage sont en retard, ce qui tient d'abord à l'ensemble de la situation, et puis à la mort d'Ernstel. Après une matinée où ont alterné les rafales de neige et de graves raids aériens, le soleil s'est montré de temps à autre par-dessus la frange des nuages blancs amoncelés. La terre, elle aussi, était déjà tiède — j'y traçais des sillons avec mes doigts pour arracher entre les groseilliers les racines des mauvaises herbes. J'ai touché ainsi notre « petite mère », si vieille et si éternellement jeune, avec un plaisir gynécologique. Dans le sol meuble, depuis longtemps cultivé, la main saisit les plantes encore cachées et les tire sans effort, comme des bêtes marines que l'on soulève au filet. Sous la mince couche de neige, la germination est déjà en plein travail, chez les orties, par exemple, qui s'élancent en vain de leur vieux collet jauni, dans leur splendeur virile. Voilà pourtant la véritable puissance, plus réelle que mille avions.

Kirchhorst, 28 *mars* 1945.

Entrée des troupes anglo-américaines à Limburg, Giessen, Aschaffenburg et dans la banlieue de Francfort.

Dans la matinée, raids aériens, pendant lesquels j'ai travaillé tantôt au jardin, tantôt à mon bureau. Songé que chacun de ces lointains roulements de tambours dont est suivi le sifflement des bombes appelle à la mort des douzaines, peut-être des centaines d'êtres, et ceci dans un pur paysage d'horreur, sans sommet d'où l'on puisse donner l'*absolutio in articulo mortis*.

Il faut, en outre, bien se représenter la satisfaction que pareille boucherie suscite dans le monde. A présent la situation des Allemands est tout à fait semblable à celle qu'avaient les Juifs en Allemagne. Mais cela vaut mieux pourtant que de les voir disposer d'une puissance injuste ; on peut prendre part à leur misère.

Kirchhorst, 1er *avril* 1945.

Les Américains sont à Paderborn. Dans la rue, une sorte d'effervescence, de fièvre : indices que le front se rapproche. Les paysans commencent à enterrer argenterie et vivres et se préparent à aller dans le

marais. Derrière le village, on creuse des tranchées. Si, comme prévu, un combat se déroule entre les grandes batteries dressées près de Stelle et les tanks qui avancent par la grand-route de Celle, ceux des villages et des fermes qui ont échappé à la guerre de Trente Ans sont perdus. Promenade à travers la maison et ses pièces, surtout le cabinet de travail, la bibliothèque.

Ernstel. Quand quelqu'un meurt, dans une famille, c'est peut-être comme si on l'envoyait en éclaireur, à l'approche de grands périls. Car, là-bas, on voit clair ; mais nous, la situation nous échappe.

Kirchhorst, 6 *avril* 1945.

Les pointes avancées des blindés anglais ont maintenant traversé la Weser, et on dit qu'elles se trouvent près d'Elze. On a mobilisé le *Volkssturm*, qui doit prendre position sur les lignes antichars ; je me suis rendu à Burgdorf pour m'informer.

Les routes étaient déjà couvertes de réfugiés qui se dirigeaient vers l'Est. Une grande animation régnait à Burgdorf. On mettait paniers et mobiliers à l'abri dans les caves.

J'ai parlé avec les chefs du *Volkssturm* et le *Kreisleiter* ; ils semblaient déjà plus morts que vifs. On donnait encore des ordres de résistance, concernant surtout la destruction des chars, mais c'était plutôt pour la forme, car dans les pièces d'à-côté, on faisait ses bagages. Bizarre qu'au sein de ce pitoyable spectacle, je n'aie éprouvé nulle haine, bien que les abrutis de cette espèce m'aient empoisonné la vie douze années durant. Mais je semble incapable de haine ; peut-être faut-il y rattacher le fait, noté un jour par Ernstel, qu'aucun animal ne m'inspire de répulsion. Ces gens-là serviront d'exemple terrible à tous ceux qui prennent le monde pour un théâtre où forces et triomphes de la force mènent leur jeu. En ce sens, il faut aussi les voir comme des possibilités de votre propre moi. Ce sont des références, des enseignements compris dans notre éducation.

J'ai interdit en quelques mots tout acte de violence contre les prisonniers, et d'ailleurs personne ne se sentait l'envie d'en commettre.

Je suis retourné ensuite près de la batterie de Stelle. Les paysans bas-saxons commencent à devenir raisonnables, dès qu'il s'agit de leurs fermes. Certes, il est encore très dangereux de dire qu'on voudrait les sauver, et plus d'un maire a été collé au mur pour avoir tenté de le faire. Je crois, cependant, m'être employé au mieux de mes forces et sans pusillanimité pour sauver ces vieilles demeures, sans vouloir entrer ici dans les détails. J'ai eu pour moi le fait que personne ne pensait que je pouvais avoir peur.

Dans deux ou trois jours, les troupes de l'étranger seront dans nos champs. Spectacle qui nous est donné pour la première fois depuis les guerres de Napoléon, si l'on excepte 1866. A ce tournant, Ernstel me manque beaucoup.

Kirchhorst, 10 *avril* 1945.

Nuit agitée. Après le lever du jour, dans un brouillard épais, les batteries de Stelle se mettent à tirer, par salves rapides et cinglantes, qui passent sur la maison. Ses habitants se précipitent au jardin, plus ou moins vêtus, et cherchent refuge à l'abri. J'écris tout ceci dans mon cabinet de travail, tandis que de nouvelles salves font gronder la maison comme l'enclume sous les coups du marteau-pilon.

Le soleil a percé tardivement. Dans l'après-midi, deux tanks américains arrivant de Neuwarmbüchen, pénètrent dans le village, font prisonniers quatre soldats de la D.C.A. et font demi-tour. On dit aussi qu'à Schillerslage, à Oldhorst et en d'autres endroits des tanks ont apparu. La batterie de Stelle envoie à la périphérie du village des soldats munis de grenades antichars, et continue le tir. Dans la première moitié de la nuit, on l'entend encore pilonner, et l'on voit ses projectiles traçants passer pardessus la maison, vers Grossburgwedel. Plus tard, vifs engagements dans les forêts autour de Colshorn.

Kirchhorst, 11 *avril* 1945.

A l'aube, le roulement des tanks nous réveille. Les batteries de Stelle n'entrent pas en action. On dit que les servants des pièces, une équipe du service de travail, se sont dispersés pendant la nuit après avoir fait sauter leurs canons avec les derniers obus et abattu leur adjudant, qui voulait fuir en costume civil. C'était l'homme qui voulait raser les camps de prisonniers. Son corps est maintenant au hangar des pompes. Je vois de mieux en mieux les règles du terrible jeu que ces hommes-là déclenchent et qui les conduit à une fin effroyable.

A neuf heures, un roulement énorme et qui monte toujours annonce l'arrivée des blindés américains. La route est déserte. Pour mon regard, fatigué par la veille, elle apparaît plus dépouillée encore, d'un vide pneumatique, dans la lumière du matin. Dans cette région, comme si souvent déjà, je suis le dernier à garder le commandement [1]. J'ai donné hier, en cette qualité, mon unique ordre : occuper les barrages antichars et les ouvrir à l'apparition des premiers blindés.

Comme toujours, dans ces situations-là, il s'est passé des choses imprévues, ainsi que je l'ai appris par des témoins oculaires. La ligne de défense s'appuie sur le « Landwehrbusche », le bois de la Landwehr, près d'un coin de forêt que mon père avait acheté jadis. Deux inconnus s'y montrent et se postent à l'orée avec des grenades antichars. On les repère et les têtes de colonne s'arrêtent, car il faut un certain temps avant que les fantassins qui les précèdent ne les aient désarmés et capturés.

Puis vient encore un promeneur isolé, qui reste auprès du barrage, au bord d'une sente forestière. Au moment où il voit le premier tank gris

1. Il dirigeait une formation territoriale.

avec l'étoile à cinq branches, il arme son revolver et se fait sauter la cervelle.

Je suis à la fenêtre et j'observe la chaussée, par-dessus les cimes encore nues du jardin. Le grondement assourdissant se rapproche. Puis glisse lentement sur la route, comme un mirage, un tank gris, dont l'étoile blanche luit. Puis le suivent en ordre serré des blindés sans nombre, qui mettent des heures et des heures à passer. De petits avions les survolent. Ce spectacle donne une impression d'automatisme extrême, par la manière dont il joint l'uniformité militaire à l'uniformité mécanique — comme si c'était une parade de poupées qui se déroulait, un cortège de jouets dangereux. De temps à autre, un arrêt se communique à toute la colonne. On voit alors les marionnettes, comme au bout d'un fil, piquer du nez, tandis que le départ les rejette à nouveau en arrière. Et comme notre regard s'accroche toujours à certains détails, je suis particulièrement frappé par les longues antennes de radio qui se balancent au-dessus des tanks et des voitures d'escorte ; il se forme en moi l'image d'une partie de pêche magique, peut-être de la pêche au Léviathan.

Sans arrêt, lentement, mais irrésistiblement, le fleuve roule sous mes yeux ses flots d'hommes et d'acier. Les masses d'explosifs que transporte une telle colonne la nimbent d'un rayonnement terrible. Et de nouveau, comme déjà en 1940, sur les routes qui nous menaient à Soissons, je ressens l'irruption d'une écrasante supériorité dans une région totalement ruinée. Et revient aussi la tristesse qui, dès lors, s'était emparée de moi. Quel bonheur qu'Ernstel ne puisse voir tout ceci ; il en aurait trop souffert. On ne se remet pas d'une telle défaite, comme on faisait jadis après Iéna ou Sedan. Elle manifeste un retournement dans la vie des peuples, et ce ne sont pas seulement d'innombrables existences humaines, mais dussi bien des valeurs dont notre être a été bouleversé, qui vont périr aans ce passage.

On peut voir le nécessaire, le comprendre, le vouloir, l'aimer même, tout en se sentant pénétré d'une douleur infinie. Il faut le savoir, lorsqu'on veut saisir le sens de notre époque et de son humanité. Quelles sont, dans ce jeu, les douleurs de l'enfantement, et quelles sont celles de l'agonie ? Peut-être sont-elles identiques ; ainsi, quand le soleil se couche, il se lève en même temps sur d'autres mondes.

« La terre vaincue nous donne les étoiles ». Cette parole connaît, dans l'espace, l'esprit et la surnature, des confirmations inouïes. L'effort extrême présuppose un but extrême, encore inconnu. »

ERNST JÜNGER

TRADUCTION DE FRÉDÉRIC DE TOWARNICKY ET HENRI PLARD.)

FAUX DÉPART

par Marcel Moussy

Dans un petit restaurant attenant à l'hippodrome du Caroubier Jean-Marie Privas déjeunait d'un plat de pois chiches à la sauce tomate. Il s'était encore pesé le matin même : trente-neuf kilos cinq cents, aucun danger de dépasser le poids même en s'accordant un repas copieux. Mais Ténéro, son entraîneur, lui avait recommandé de n'en rien faire et surtout de ne pas boire de vin pour garder la tête froide. Du succès d'une première monte pouvait dépendre toute une carrière. Une pointe de *kamoun* relevait les pois chiches qu'il mastiquait sagement dans son coin, ne buvant une gorgée d'eau que lorsque la saveur de l'épice lui échauffait trop la bouche. Après un an d'apprentissage, il avait appris le contrôle de ses moindres gestes, alors que ses professeurs s'étaient toujours plaints d'explosions soudaines de nervosité. Le moniteur de gymnastique avait même un jour confié à son père, avec tous les égards dus à un collègue et la naïveté pédante qui lui appartenait en propre, qu'il croyait déceler chez l'enfant des « syndromes d'ataxie locomotrice ».

Étienne Privas attribuait à d'autres causes l'instabilité de son fils. S'il avait consenti à le retirer du lycée où il enseignait lui-même l'histoire pour le remettre, au grand scandale de la famille et au désespoir du grand-père Privas, instituteur en retraite, dans les mains d'un entraîneur, c'est que cette vocation de Jean-Marie avait au moins l'avantage de l'isoler d'un foyer secrètement désuni. Si les apparences restaient sauves, si Claire n'osait pas encore réaliser ses désirs, peut-être parce qu'elle n'arrivait pas à leur donner une forme précise, comment cacher à un enfant sensible un malaise de tous les instants, un antagonisme toujours sous les cendres et que le moindre frottement quotidien pouvait ranimer ?

Elle n'aimait pas les courses, à moins d'y pouvoir exhiber une nouvelle

robe chaque dimanche, et lui pas le cinéma, en tout cas pas les mêmes films qu'elle, qui absorbait sans sourciller le romantisme le plus sophistiqué, le plus *couture*, le plus inspiré des magazines féminins. Elle acceptait de piétiner une heure dans la ruelle sordide de l'Olympia, au milieu d'une foule morne et lourdement digestive, pour aller se pâmer dans le noir à des amours de mannequin. D'où la tension coutumière du déjeuner dominical. Le train spécial des courses partait à une heure de la gare de l'Agha. Et sa séance de cinéma ne commençait qu'à trois heures. Elle ne refusait pas positivement d'avancer l'heure du déjeuner. L'influence d'une mère espagnole qui avait toujours servi son mari avant de se mettre à table la marquait encore malgré elle. Mais elle s'ingéniait à provoquer des lenteurs de cuisson qui tenaient au choix des plats — pas question le dimanche de s'abaisser à manger des biftecks — et comme Étienne évitait de la presser pour ne pas s'attirer un orage de reproches, l'angoisse de rater le train s'insinuait entre chaque bouchée pour aboutir à une course folle, une orange à la main, le long des escaliers qui coupaient vers la gare.

Jean-Marie préférait donc son repas solitaire dans la pénombre du restaurant, sous l'œil discret et vigilant de la grosse mère Sobrecasse qu'un signe des yeux suffisait à mouvoir, qui se déplaçait avec des sourires, qui apportait de petites assiettes comme on révèle de petits secrets. Elle donnait le ton juste de cette veillée d'armes que Jean-Marie osait à peine imaginer dans l'énervement immobile du repas familial. Les chuchotements des habitués, des comploteurs de pronostics ajoutaient à ce mystère avant-coureur de révélations. Il était maintenant passé de l'autre côté de la barrière, il avait quitté la masse indécise de ceux qui cherchent les gagnants pour se joindre aux élus qui les font. Comme il se levait, un vieux pelousard essaya au passage de lui arracher une indication :

— Alors p'tit, tu vas les manger dans la quatrième ?

Ténéro lui avait donné les consignes les plus strictes : en quarante ans de métier, le parti-pris de silence imposé à toute sa maison avait fait sa réputation et justifiait son mépris des bavards qu'il flétrissait dans sa langue d'origine de l'épithète de *chacharones*. Jean-Marie se contenta de répondre :

— On fera de son mieux.

Le chaud soleil du printemps l'assaillit. Il longea les hauts murs blancs qui protégeaient l'alignement d'écuries ceinturant l'hippodrome. En contre-bas, dans une tranchée de terre rougeâtre portant des plaques de chardons et des panaches de fenouil, les rails étincelaient. Le train avait dû partir de l'Agha. Son père viendrait sûrement le voir avant la course. Il poussa le portail où le nom de Ténéro était gravé sur une plaque de cuivre ovale. La tonnelle de vigne de la cour n'y découpait encore que des fioritures d'ombre ; dans un mois elle n'y jetterait plus que des pièces de soleil. Des rangées de box passés à la chaux — la maison était de loin la mieux tenue de tout le Caroubier, jamais l'appartenance

à tel quartier, telle école ou telle équipe d'éclaireurs ne lui avait donné tant de fierté — parvenaient des bruissements de queue comme d'étoffes brusquement froissées et des piétinements secs comme des détonations. A d'imperceptibles signes — suppression partielle de la promenade du matin, réduction des rations d'avoine ou peut-être allées et venues multipliées des garçons et, malgré l'influence apaisante du père Ténéro, quelques jurons plus haut que d'habitude — les chevaux pressentaient l'événement et y répondaient d'une stalle à l'autre par ce concert de sabots. On entendait les flatteries sourdes et rauques que Belkacem, le doyen des lads, prodiguait à Cady. Jean-Marie poussa le battant inférieur du box et entra, tête baissée, dans l'odeur de paille fraîche. En un éclair luisant, Cady chassa de la croupe. « Holà, holà ! » répétèrent en chœur l'apprenti et le vieil Arabe occupé à tresser des nattes dans la crinière brune.

— Coume il est charougnard oujord'hui ! Un bon galoup y va lui faire du bien. Attention, p'tit tu t'envoles pas avec !

Souriant de cette plaisanterie traditionnelle à l'égard d'un débutant, Jean-Marie caressa longuement l'encolure où des ondes nerveuses affleuraient. Cady était un poulain bai-brun, presque noir, à la fois fin et ramassé et dont une toux malencontreuse avait contrarié la carrière d'hiver. Le lustre de son poil et sa vivacité promettaient d'éclatantes revanches. Pour sa rentrée, la monte d'un apprenti allait lui valoir une décharge de quatre kilos. C'est par cet argument que Ténéro avait convaincu son propriétaire de laisser monter le gamin.

— Ti en auras pas besoin la cravache, va ! dit Belkacem en continuant son travail de patience. Tout seul y va gagner, tout seul. Houlà, houlà, grande salouperie !

Belkacem faisait du zèle. Les nattes ne s'imposaient que les jours de Grand Prix. Mais pour rien au monde il n'eût laissé Cady aborder la piste sans cette coquetterie dont l'élaboration lui avait fait négliger son déjeuner et réveillait sans doute en lui les jouissances perdues d'ancestrales fantasias. Sans l'interdiction formelle du patron, il eût volontiers mêlé au tressage des brins verts et rouges et transformé un austère pur-sang de lignage anglo-saxon en cheval de cirque.

Jean-Marie le laissa à ses préparatifs pour aller dans la sellerie faire son choix. C'était une pièce carrée donnant également sur la cour et située juste au-dessous de l'appartement de l'entraîneur. Elle embaumait l'encaustique et le cuir. Les selles s'y étageaient par grandeur décroissante sur des patères horizontales. Les plus légères, de couleur moka, hors d'atteinte de Jean-Marie et comme portées en l'air par leurs ailes de peau, étaient aussi fines que des portefeuilles et servaient de simple prétexte à accrocher des étrivières. Pascal, le fils de Ténéro, s'en servait presque toujours. Ayant grandi tardivement, il devait presque chaque semaine aller au hammam pour se faire maigrir. C'était la menace d'un métier entrepris nécessairement jeune. Mais Ténéro prétendait, ayant

palpé Jean-Marie, qu'avec de si petits os il n'avait pas à se soucier pour l'avenir. En tout cas, pour faire quarante-cinq kilos il pouvait encore s'offrir une selle confortable. Il en décrocha une neuve au cuir tout craquant, aux quartiers molletonnés intérieurement de douce laine blanche.

Son père le surprit sur la balance en train d'y insérer de fines lamelles de plomb. Le sérieux presque rituel de ses gestes le frappa. Quelle différence avec cet écolier suçant son porte-plume sans pouvoir en tirer la moelle d'une rédaction! S'il n'avait pas grossi, son teint bronzé lui donnait meilleure mine. Il abandonna son pesant attirail et vint mettre ses bras autour du cou de son père dont les joues roses et lisses sentaient bon le dimanche.

— Pourquoi n'es-tu pas venu jeudi? Ta mère s'est inquiétée.

— On a reçu trois nouveaux pensionnaires.

— Tu aurais dû nous prévenir.

— Il fallait les installer. On a eu beaucoup de travail.

Le visage d'Étienne se rembrunit.

— Monsieur Ténéro m'avait bien promis que tu ne ferais plus les écuries.

— J'fais pas le plus gros, papa. Mais les chevaux, ça il faut que je m'en occupe. Pour m'habituer à eux, tu comprends?

Étienne lui remit un colis de friandises et un paquet de livres qu'il renouvelait chaque semaine. Il espérait ainsi, par un choix habilement gradué et présenté sous forme de distraction, compléter un enseignement de plus en plus négligé après des débuts prometteurs.

— Tu as aimé le livre de la collection verte sur Disraëli?

— Oui, p'pa.

Jean-Marie monta les livres dans sa chambre — il logeait chez M. Ténéro où il prenait ses repas du soir — et redescendit ceux de la semaine précédente. Il n'osait pas avouer à son père qu'il passait ses fins d'après-midi à jouer au billard et au ping-pong dans les cafés de la cité Divielle, le quartier des jockeys, et que le soir, à peine fourré dans son lit, la fatigue de la journée le clouait dans le sommeil.

— Es-tu heureux? lui demanda Étienne.

— Oh! oui, p'pa.

— C'est un grand jour pour toi.

— J'comprends!

Avoir rêvé pour son fils de Normale Supérieure et devoir désormais y substituer Longchamp, voilà le genre de désillusions dont sa vie l'avait comblé. Après tout, c'était le bonheur de l'enfant qui importait. Et sa façon de boucler une courroie ou de souffler sur une poussière du cuir indiquait un équilibre, un accord avec les choses qu'il n'avait lui-même jamais éprouvé. A quoi pouvait mener Normale sinon au professorat, à l'éternelle salle de classe où rien n'arrivait jamais qui ne provînt de vous-même, où le cycle des programmes enfermait les saisons, au lieu des échappées le long des grandes lignes droites et de l'exaltation des arrivées serrées?

— J'espère que tu vas te montrer digne de la chance qui t'est offerte. Tu comptes... tu comptes gagner, n'est-ce pas ?

Jean-Marie le regarda avec gêne. Les consignes du patron étaient formelles : pas un mot à personne. Il savait que son père jouait, jouait gros depuis quelque temps, mais par contre qu'il était discret. Étienne le devina :

— Tu ne veux pas le dire à Papa ? On t'a défendu peut-être. A ta guise mon fils. Si c'est déjà un secret professionnel, je comprends que tu le caches à ton père.

— Oh ! non, p'pa. Seulement il faudrait que tu me promettes de ne rien répéter à personne, pas même à m'sieur Colombani ! (C'était un collègue qu'Étienne rencontrait parfois au pesage.)

— C'est promis.

— Eh bien vendredi, au dernier galop d'entraînement, avec Cady je les ai tous semés, même Lancelot. Je devrais gagner les doigts dans le nez.

Le père Ténéro lui conseilla d'accompagner son père au pesage en attendant la quatrième plutôt que de s'énerver sur place. En ce qui concernait les ordres, M. Portalis, le propriétaire, n'étant pas encore arrivé, on les lui préciserait avant de monter en selle. Il expliqua à son père qu'il était en principe convenu qu'il devait filer en avant selon la tactique dite de bout en bout.

Au lieu de le calmer, la foule qui se pavanait parmi les massifs de reines-marguerites et les bordures de capucines, ou se pressait aux files des guichets, lui monta à la tête. Ses bottes molles, un peu lâches, dépassant de l'imperméable qu'il avait jeté par-dessus sa tenue, attiraient les regards. Mais lui ne voyait personne, qu'un chatoiement de couleurs. Il ne parvint pas à s'intéresser au déroulement des premières courses, bien que son père ait joué chaque fois de petites mises pour le distraire. Les courses de trotteurs surtout n'en finissaient pas. Au tournant le plus éloigné, contre le fond d'eucalyptus qui séparait l'hippodrome de la plage, leurs pattes de mouches piétinaient dans un halo de sable rouge que les regards tendus éternisaient.

Enfin la cloche de la troisième lui donna des raisons d'agir. Il courut vers le paddock puis dans la salle des jockeys où son prédécesseur avait laissé suspendue, encore ballonnée par sa forme, la casaque cerclée bleu et blanc. M. Portalis, boucher enrichi, s'était offert après la guerre quelques chevaux en signe de réussite, mais n'en faisait courir qu'un à la fois pour n'avoir pas à payer deux casaques. Ce genre de ladrerie indisposait Ténéro, habitué au style de gros propriétaires terriens qui ne lésinaient pas sur les frais de représentation. Jean-Marie dut rabattre les poignets qu'il serra par des élastiques et rentrer le plus possible d'étoffe dans sa culotte blanche.

A sa descente des balances officielles, ses deux patrons vinrent le cueillir. Ténéro, vieux garçonnet au visage recuit, argileux, travaillé

par le soleil sous une brosse blanche et drue, tenait d'un engagement lointain en Angleterre l'habitude des complets de tweed ridiculement étroits, et d'un cousin cordonnier l'élégance espagnole de souliers gris perle effilés jusqu'à la mignardise. Jean-Marie pouvait facilement le détailler de pied en cape. Mais de M. Portalis il ne retirait jamais que l'impression confuse d'une masse sanguine née d'une symbiose douteuse dont la race bovine avait fait tous les frais. Les deux hommes l'avaient entraîné légèrement à l'écart, près d'une vespasienne de feuillage toute pépiante de jeunes moineaux. Cette présence vivante de nids et le doux fusement de l'eau avaient si bien absorbé Jean-Marie, déjà pris dans le fourmillement d'une émotion envahissante, qu'il n'avait d'abord rien compris aux ordres. Il avait fallu que Ténéro lui répète que M. Portalis ne tenait pas à ce que son poulain gagne aujourd'hui, qu'il préférait le réserver pour des épreuves plus importantes, qu'il conviendrait donc au lieu de mener le train de se laisser enfermer puis d'attaquer trop tard dans la ligne droite. « Fais-lui manger la poussière, ça suffira pour l'écœurer. »

Quand Belkacem lui fit la courte échelle pour le hisser sur Cady, il bondit si haut qu'il manqua passer de l'autre côté. Il aurait tant aimé que quelque chose arrivât malgré lui pour l'empêcher de prendre ce départ. Et puis là-haut, l'air lui fit du bien, et le balancement régulier du pas de Cady qu'il savait si bien amortir à hauteur de ses hanches tout en se composant ce masque impénétrable et presque solennel que les grands jockeys opposent à l'interrogation muette des parieurs. Il ne voyait pas les sourires des dames, entendait à peine les murmures amusés ou apitoyés qu'elles ne pouvaient retenir sur le passage de ce cavalier minuscule pris dans un sac de satin. Tressé comme un poney, miroitant de santé, Cady tournait sagement sous les arbres, ne réagissant qu'à une flèche de soleil qui le piquait dans l'œil chaque fois au même endroit. Surpris par le premier écart, Jean-Marie l'y ramena doucement avec une flatterie pour l'aider à surmonter cette petite frayeur. Il l'avait bien en main, il suffirait de le laisser aller.

L'inévitable masse de Portalis dont les jumelles clignotaient sur le ventre et saillaient comme des phares d'auto le rappela à l'ordre. Pourvu que son père n'ait pas déjà joué! Il le chercha en vain des yeux parmi la foule. Un commissaire criait déjà : « En piste! ». L'immense éventail rouge de la ligne droite s'ouvrit devant lui. Au lieu de donner à Cady le canter qu'il réclamait, il le mit au trot enlevé en lui faisant longer la grille du pesage dans l'espoir que son père l'y guetterait au passage. Les battues rageuses du poulain, qu'il devait tenir à pleines mains, le soulevaient tous les deux temps comme pour l'arracher de sa selle. Il aperçut son père de loin qui revenait sans doute du guichet et qui lui fit un signe joyeux. Trop de regards le fixaient pour qu'il puisse s'arrêter juste sous les tribunes. Comme il abordait le tournant, il laissa Cady se mettre au galop.

Le départ se donnait en bas, contre la ligne d'eucalyptus. La brise de mer s'infiltrait sous sa tunique et lui rafraîchissait des coins de peau. Il s'était maintenu le plus longtemps à l'écart pour éviter de parler aux autres jockeys mais devait maintenant entrer dans la ronde avant de se ranger à sa place. Contrarié, Cady encensait et faisait des pointes de danseuse. Au moment de se rabattre sur la ligne de départ, il démarra brusquement en sens opposé. Jean-Marie se pencha de toutes ses forces en arrière — de loin la casaque bleue semblait toucher la croupe brune — tandis que le starter criait dans son dos avec une hargne de pion.

Isolé du reste du champ dans le rond des jumelles, Étienne le vit enfin ramener Cady qu'il avait dû cravacher sur le col et qui secouait la tête. Le starter s'agitait, coupé en deux par les barrières blanches. Étienne était presque vexé que les jumelles ne grossissent pas le son. Il aurait bien voulu savoir ce que cet imbécile, qu'un buggy ridicule allait bientôt ramener au pesage, avait bien pu dire à son fils. « Le disque rouge est mis », propagea la rumeur, « le rouge est mis », lui répéta Colombani comme s'il n'avait pas entendu. Juste à ce moment-là il perdit sa visée dans le vert des eucalyptus, entendit Colombani jurer, s'affola, baissa les jumelles, vit la tache bleue en queue d'une traînée de poussière. « Il a bien perdu cinq longueurs, il ne les rattrapera jamais », dit Colombani.

Quand Étienne retrouva son fils, il était debout sur son cheval à la corde du tournant. A déplacer lentement les jumelles le long de la barrière blanche, il ne vit en avant de lui qu'une longue écharpe de poussière bistre avant la première casaque verte qui fermait le peloton : il n'avait rien remonté, ne cherchait pas à le faire. « Qu'est-ce qu'il fout, dit Colombani, qu'est-ce qu'il fout, bon Dieu de bonsoir ! — Tu ne vois donc pas qu'il fait une course d'attente, dit Étienne pour se tranquilliser. — Il va se faire enfermer, ce petit crétin ! ». Étienne essaya de se fâcher : « Dis donc, c'est mon fils ! — C'est mon argent qu'il a sur le dos », répliqua Colombani. Et quand ils passèrent devant les tribunes, Jean-Marie toujours en queue, toujours debout sur Cady dont il rabattait l'encolure, le Corse cria d'une voix de stentor, le cou gonflé de colère : « Lâche-le donc ! » Aux réactions mitigées de la foule, mi-rires, mi-grondements, Étienne devint écarlate. Il croyait que tout le monde savait qu'il était le père de l'interpellé, que tout le monde partageait sa propre appréhension d'une obscure combine de la dernière heure. A la descente du tournant, le bleu sembla se rapprocher. Mais il fallait se défier de l'illusion d'optique. « Il va attaquer dans la ligne du bas, dit encore Étienne pour se rassurer. — S'il trouve une ouverture, dit Colombani. Il risque de nous coûter cher à vouloir faire le grand jockey. » Les eucalyptus réapparurent. Une seconde — chaque seconde devenait une éternité dans une course de deux minutes — Étienne s'attarda sur l'arrière-plan de la mer, sur ce scintillement où le temps ne courait pas. Quand il revint au bleu de la casaque, il lui sembla que Jean-Marie s'inclinait légèrement. Les foulées de Cady s'allongèrent, il saisit le bras de Colombani et le serra convulsive-

ment. Cady grignotait des longueurs. Mais devant, une casaque orange à toque noire montée sur un alezan dont la robe se confondait presque avec la piste se détachait en même temps du peloton et progressait exactement au même train que la boule brune de Cady s'allongeait dans son effort. « Trop tard! » grommela Colombani. Une rumeur monta de la foule comme chaque fois qu'un gagnant certain ruine de nombreux espoirs. Au dernier tournant de la montée toutes les couleurs se ramassaient pour se perdre en une tache aveugle, le suspens de la tragédie ou du roman policier pendant lequel le destin, sollicité de toutes parts, se contente de promesses vagues sans pour autant infléchir ses arrêts. En des circonstances moins pressantes, Étienne s'était fait la remarque. Cette fois, il se jugea plutôt et se condamna tout ensemble d'avoir toléré que son fils prît part à cette ronde de fous sur laquelle il avait lui-même risqué une semaine de traitement. Il eut encore le temps d'une rétrospective de reproches : Claire n'avait pas tous les torts, détachée de lui par amour déçu, plus terrestre qu'intellectuelle, un homme fort et décidé en eût fait une esclave heureuse, un ménage uni, un enfant poussant comme une plante au lieu d'avaler cette poussière de sable et ces billets de mille sous la queue d'un cheval au lieu de lui offrir ce chapeau...

Du tourbillon frénétique déversé sur la ligne droite, l'orange en tête moulinait de la cravache, les autres en paquet, en nuage de feu, le bleu, le bleu à la corde. « Colombani, jour de Dieu, regarde-le qui fonce à la corde! — Trop tard », dit Colombani en commençant à trembler comme les galops percutants soulevaient vraiment la piste en même temps que les grondements de la foule, Jean-Marie couché sur le col, les mains lâchées presque sur les naseaux, le jockey orange tout à coup prenant conscience du danger mais continuant de bâtonner alors que l'alezan renâclait, le soulevant littéralement au lieu de l'allonger, vas-y Jean-Marie, vas-y Jean-Marie en chœur avec Colombani, Jean-Marie plongeant en avant, se couchant encore un peu plus et Cady tendu comme un brave vers ce poteau blanc comme pour l'avaler, quel cœur, quel cheval, encore trois foulées, un nez, un museau, il le mange, il les a mangés...

Aphones et congestionnés, Étienne et Colombani se donnèrent de grandes bourrades. Un élève d'Étienne, traîné là par son père et qui s'était ennuyé jusqu'alors, pensa qu'il n'aurait malgré tout pas perdu son après-midi. Dans la tribune réservée, Ténéro se rongeait les ongles. M. Portalis dévala les grands escaliers sans lui avoir dit un mot, mais sa nuque rouge s'était curieusement pommelée de blanc. A l'entrée de la piste, Belkacem attendait la rentrée du gagnant, le licol à la main, le visage plissé d'une broussaille de petits sourires. Au bas du tournant de la descente où son élan avait mené Cady, Jean-Marie l'immobilisa et sortant son mouchoir de sa poche essuya sur son encolure une traînée un peu plus jaune que les filets d'écume qui la baignaient. Épuisé, il rentra au pas, et dans le vide de sa fatigue l'ovation de la foule fit un grand bruit de mer.

Retrouvant quelque dignité sous le regard critique de son élève, Étienne après avoir dûment applaudi au passage les reflets bleu et blanc de sa propre fierté, ne se précipita pas moins vers l'enceinte du paddock, bousculant sans ménagement le préposé qui voulait lui en interdire l'accès. Il faillit se faire renverser à son tour par un puissant trotteur qui tournait déjà pour la course suivante et finit par découvrir, derrière la croupe ruisselante de Cady, son fils, les larmes aux yeux, en train de se faire morigéner comme un vulgaire commis de boucherie. Portalis représentait le genre de rustres qu'il haïssait par-dessus tout : à peu près illettrés mais sachant compter par centaines de mille, sentant encore le poisson, le lait de chèvre ou les cacahuètes à quoi remontait leur fortune. En envahissant le pesage aussi bien que les fauteuils d'orchestre, ils tendaient à donner à la vie publique algérienne un ton de bêtise agressive comme pour proclamer la revanche de grands-pères que l'émigration avait arrachés en savates à la traditionnelle misère maltaise ou mahonnaise. « La Méditerranée, hélas ! disait parfois Étienne à une voisine d'un instant, à la fin d'une garden (ou d'une couscouss)-party et alors qu'elle attendait d'autres genres de révélations, la Méditerranée, ma chère, ce n'était pas seulement l'Acropole et l'Iliade, c'était aussi la filouterie des îles ! »

Si bien qu'il intervint avec beaucoup de hauteur. Quoi, on reprochait à son fils d'avoir gagné une course en fine cravache, on le traitait comme un palefrenier alors même qu'il venait de faire la preuve de ses capacités ? Portalis lui conseilla de se mêler de ses propres affaires et comme Étienne insistait, il devint franchement grossier, traitant Jean-Marie de « petit crevard, incapable de se tenir en selle et pas digne de faire son apprentissage dans une boucherie chevaline ». Ténéro garda le silence. Depuis le premier jour il se reprochait d'avoir engagé le fils d'un monsieur trop instruit. Il savait par expérience, lui qui vivait dans le crottin depuis l'âge de dix ans, qu'un jockey n'est jamais son maître et ne monte qu'aux ordres de l'argent.

Ainsi Jean-Marie se trouva congédié sans avoir pu se faire entendre. Son père l'entraîna avec beaucoup de dignité. Il avait déjà décidé de le remettre au lycée, de l'orienter de nouveau vers une carrière honorable. On venait d'afficher les rapports : Cady lui faisait tripler sa mise. Il demanda soudain à Jean-Marie : « C'est parce que j'avais joué sur toi que tu as gagné ? » Le petit reniflait encore. Il revoyait l'entrée de la ligne droite, l'ouverture inespérée, il ressentait le vent frais sur ses joues après tant de paquets de sable reçus en pleine figure et la tentation délicieuse de foncer à pleins bras et de rattraper la casaque orange. Il s'essuya les yeux et dit seulement : « Non, c'est parce que... parce que j'en ai eu envie. »

MARCEL MOUSSY

LE JOUR ET LA NUIT

par Henri Bosco

Je ne voyais pas les tourterelles, mais je les entendais qui s'ébattaient, empressées, roucoulantes, autour du bassin. Car mes yeux étaient pris par ce visage dont je doutais qu'il fût un vrai visage, tant il paraissait improbable que sur moi, avec une telle douceur et ce calme, quelqu'un se fût penché. Pour ne pas dissiper cette illusion, je tenais avec soin mes paupières mi-closes, et feignais de dormir. A l'abri de ce faux sommeil, je pouvais à loisir regarder cette créature étonnante qui semblait surveiller avec une extraordinaire attention, sur le masque encore fermé que j'opposais à son émouvant et grave visage, les signes indiquant le passage du songe à la vie raisonnable. Ses yeux étaient très jeunes, je veux dire encore insensibles aux images que l'âge, même tendre, et ses premières peines impriment au regard. Cependant on pouvait y lire une intense curiosité et cet ironique attendrissement que souvent les dormeurs font naître, quand on les regarde dormir, à leur insu. Ils sont sans défense. Ce sourire était de malice — il est vrai, à peu près imperceptible — mais tempéré par un air de contentement qui m'étonna. Il s'accordait à la fraîcheur de ce matin si jeune

Résumé de la première partie. — *Le narrateur, Jean Baroudiel, revient, à vingt-cinq ans, passer quelques jours dans sa ville natale, D... Une nuit, après avoir assisté à un concert en plein air, il gagne la campagne et se promène au milieu des jardins. S'étant arrêté dans un chemin creux, entre des parcs en terrasse, il entend les confidences de deux jeunes filles, Lucile et Sabine. Troublé par l'atmosphère poétique de cette rencontre il retourne la nuit suivante en cette même place, pénètre dans un des jardins, rêve longuement en regardant les « figures sidérales », puis s'étend sur un banc et s'endort... A l'aube en ouvrant les yeux il voit, penché sur lui, « le plus beau visage du monde ».*

encore. On voyait aussi, au-dessus de cette figure attentive et peut-être tentée par un mouvement de tendresse, s'élancer et pendre une branche de vigne. Une grappe d'or déjà mûrissante y appelait les premières abeilles. Elles frémissaient. Puis, au-delà, très loin, dans une éclaircie du feuillage, on apercevait un nuage qui s'effilochait. Quelque brise y avait porté son souffle. Cette vapeur était si haute qu'à peine se colorait-elle dans le ciel. Et le ciel restait simple. L'aurore y laissait encore des traces, sa fraîcheur, un air volatil, et cette juvénile grâce de lumière qui précède l'élan radieux du soleil.

Le visage que je voyais entre le ciel et mon visage portait sur lui cette même lumière ; et, comme on entendait la grive draine au cri hardi à travers les genévriers de la montagne, tout ce qui paraissait appartenir au songe dans cette vision insolite devenait réel et croyable, par ce cri net.

A cette rencontre, il ne manquait plus que la parole.

Elle vint.

J'entendis que l'on me disait :

— Quand vous dormez, vous dormez bien... Qui êtes-vous ?

... Et je dus répondre, je pense, mais ma réponse, je l'ai oubliée...

La voix était plus grave que ne l'annonçait le visage. Cependant le timbre en restait limpide et matinal.

Il me plut. Je le dis. Je dus même prier que l'on parlât encore. Mais on me répondit :

— Vous devez avoir faim... Et puis, ce banc est dur...

— J'y ai dormi, sans en souffrir beaucoup.

Je me soulevai sur le coude, et je m'appuyai.

Le visage se retira vivement en arrière, et je vis le corps long et svelte, au buste étroit, qui, encore à demi penché, me parut frêle.

— Il faut manger, voici des pêches...

Elle en prit deux dans une corbeille, et me les tendit.

— C'est peu, dit-elle, mais ainsi vous pourrez attendre...

Elle s'assit au bout du banc, et me regarda.

Elle avait pris un air tout à fait sérieux. Il m'inspira une si vive confiance que je ne pus m'empêcher de sourire, en la regardant, à mon tour.

Mais l'air devint encore plus sérieux et d'une voix qui se voulait autoritaire, on me dit :

— Vous ne m'avez pas répondu. Que faites-vous là ? Oui, là, où vous n'avez que faire ?...

Elle profita de mon embarras à répondre, pour continuer :

— Vous avez de la chance... Si mes parents vous avaient vu !... Ils sont au verger depuis un moment... Vous les entendez qui se parlent ?...

Je fis un mouvement comme pour me dresser.

Elle m'arrêta.

— Non ! Vous avez le temps... Ils vont d'abord rendre visite aux serres... Et c'est long !... Mes parents sont méticuleux... Peut-être, un peu maniaques...

Puis sévèrement :

— Mais, vous, répondez!

... Je répondis. Je ne sais pourquoi, je dis tout : la musique offensante, la nuit, ma mélancolie et ma solitude, plus tard, le chemin creux, la niche, le banc, les jeunes filles...

Elle écoutait.

— Et vous avez tout entendu?

— Tout.

— Sans remords?

— Oui, sans remords.

— Avec plaisir, peut-être?...

— Peut-être. Pourquoi pas?...

— Et après?

— Après, j'ai attendu...

Je vis qu'elle allait me poser une question qui devait lui tenir à cœur, mais c'est à peine si ses lèvres remuèrent. Elle se ravisa. Et je revins sur ma pensée :

— J'ai attendu pour voir si celle qu'on nommait Sabine allait rester en haut, ou descendrait dans le chemin... Mais le pouvait-elle?... Je ne le crois pas, après le mot cruel de son amie...

Toujours assise au bout du banc, les paupières baissées, le masque grave, la jeune fille m'écoutait parler et s'obstinait à garder le silence.

— Les connaissez-vous? demandai-je.

De la tête, mais imperceptiblement, elle me fit signe que non.

— Mais pourquoi cette cruauté?

Sans lever les yeux, elle répondit :

— Vous ne connaissez pas les jeunes filles. Elles sont très rusées... Quant à cette Sabine...

Elle s'arrêta, puis, tout doucement :

— ... C'est bien cela, Sabine?

— Oui.

— ... Il fallait l'empêcher de descendre, probablement...

Cette réponse me troubla.

Je dis :

— Pourquoi l'empêcher de descendre?

— Parce que celle que légèrement vous qualifiez de cruelle...

La phrase resta en suspens. Mais je dis :

— Allez jusqu'au bout. Vous ne l'osez pas?...

Elle rit.

— ... Et si elle vous avait vu?...

Elle rit de nouveau. Rire bref et forcé. Il me fit mal.

— Mangez vos pêches, et allez-vous-en. C'est fini.

D'un mouvement brusque elle se leva.

Sa robe longue et vaporeuse était de mousseline. Ondulée à grands

plis, quand elle se dressa, l'onde s'en gonfla, frémissante, puis nerveusement sur les hanches se balança.

On entendit des voix dans le verger.

Je m'approchai d'elle et lui dis :

— Vous savez qui je suis, mais vous?...

Ses yeux s'enfuirent. Sur l'eau limpide et lisse du bassin le regard glissa. Son visage était pâle.

— Moi?... Que vous dire?...

Elle me regarda.

— Vous me croiriez?...

Un mouvement d'âme subit passionna son visage. Elle détourna la tête et, d'un bond, elle disparut derrière les buis.

Je l'entendis courir. On l'appelait. Les voix se rapprochaient de mon refuge. Mais je ne pouvais plus m'arracher de là.

— Il faut que j'entende son nom...

Je l'entendis.

— Des myrtilles noires, Lucile! disait une voix d'homme... Toi, qui les aimes!... Il y en a!... Viens par ici...

A mon tour, je m'enfuis.

Cette nuit-là ne fut pas meilleure que la précédente. Je l'occupai à trouver quelque bon prétexte pour ne pas quitter D... le lendemain. J'en trouvai plus d'un naturellement et, en fait, un seul existait. Mais ce fut celui-là que je ne nommai pas. Je me contentai de lui obéir. N'étais-je pas très sûr de moi et ne voulais-je pas (pour le seul plaisir de connaître) savoir qui était cette étrange Lucile? Simple curiorité.

Je résolus donc de retourner, avant mon départ, au quartier des jardins.

Naturellement je jugeai, de haut, ce dessein puéril. Il m'apparut banalement sentimental. Cela sentait son collégien novice. Pour l'excuser, je lui trouvai un but utile : c'était un passe-temps.

J'employai la journée suivante à y penser sans indulgence. Et, vers le soir, je me mis en route, sans conviction. Mais il m'apparut vite que je me mentais.

Et d'abord j'hésitai au moment où je reconnus le chemin creux. Je fus pris d'une sorte de vergogne. Mais je passai outre. Pourtant mon cœur battait quand j'arrivai en vue de la niche. Je ralentis le pas, le fis léger. En passant je jetai un coup d'œil rapide sur le banc. On y était venu certainement après mon départ. Il y avait là un petit mouchoir, oublié sans doute, que je pris. Pas d'initiales. A regret, mais furtivement, je continuai ma route, qui montait. Comme il faisait très chaud, je peinais un peu. La pente avait de la rudesse, le chemin était très étroit, les murs très hauts. A mesure que le jour tombait, l'air s'épaississait, le temps semblait tourner à l'orage. Un nuage sombre et cuivré levait, à l'Est, par-dessus un gros mamelon de la montagne, sa tête menaçante.

Il était six heures. Une fumée issue, plus haut, d'une pinède, planait, immobile. L'air du pin brûlé descendait dans le chemin creux, et il en naissait le soupçon d'un incendie encore couvert sous les ramilles desséchées des bois, et qui couvait. Je l'imaginais s'échauffant en secret, au-dessous de ce tapis chaud et résineux, et s'étendant, sournois, entre les racines des arbres, jusqu'à la nuit.

Il m'en venait un malaise qui m'alourdissait, et cette angoisse de l'attente vague, la plus suffocante, car on n'attend rien, et le désir pourtant aspire à quelque étrange événement, qu'on espère redoutable.

Longtemps j'explorai le quartier. Dans aucun chemin on ne rencontrait âme qui vive. Les jardins gardaient le silence. Pas un oiseau, pas même un frêle lézard d'été, sur les murs.

J'arrivai cependant, à la nuit tombante, devant le portail que je cherchais.

Il était entrouvert, mais pas assez pour me laisser passage. Je le poussai avec précaution.

Il grinça à peine. Par l'entrebâillement, et, sans entrer dans le jardin, je regardai.

L'allée des marronniers s'enfonçait assez loin. Odorante, lourde, déjà y flottait l'ombre. Par la trouée, qui au bout de l'allée s'ouvrait sur un espace encore clair, on voyait la maison : une façade chaude aux pierres rousses, dont portes et volets étaient fermés. Pas un bruit n'en venait jusqu'au portail. Pas une voix. Un silence précis, une exacte immobilité semblaient en assurer à la perfection, le repos et la solitude. Elle était intacte et inhabitée.

Cette impression devint si forte que, poussant le portail, je me risquai dans le jardin et, sans le vouloir, presque à mon insu, j'avançai sous les arbres.

L'épaisseur et le poids de leurs feuillages, le parfum dense et presque irrespirable qui en descendait, l'opacité d'une vague lumière errant encore sous leurs voûtes basses, tout rendait solennelle cette allée, aussi sombre et aussi mystérieuse qu'un sanctuaire, au moment où tombe la nuit. Aussi, en oubliai-je la prudence et la discrétion, qui m'eussent ailleurs arrêté, et je continuai à m'enfoncer au milieu de ces ombres, comme dans un antique temple. J'étais ému comme jamais je n'avais été ému dans ma vie. Et cette émotion anxieuse, qui m'étreignait, qui gênait ma pensée, j'en subissais avec terreur la puissance inconnue, qui réveillait, tout au fond de moi-même, comme une réminiscence lointaine des forêts et des sanctuaires sauvages, dédiés à des cultes oubliés, dont je portais, à mon insu, le souvenir, dans la substance de mon sang, plus fidèle, en dépit de l'usure des âges, que ma faible mémoire.

Quand je débouchai de cette pénombre, je vis s'étendre devant moi une vaste et lumineuse terrasse, absolument nue. La maison y dressait avec une familière grandeur sa façade dorée et silencieuse. Tout y était

clos, en effet, et on avait le sentiment, en affrontant ce visage muet et impénétrable, que sa pensée (une pensée simplement humaine) l'avait quitté.

Du côté où s'ouvrait la vallée déjà sombre, une balustrade courait le long de la terrasse. Des statues de divinités champêtres, debout et portant des corbeilles, se tenaient aux extrémités de la balustrade, et la pierre en était, comme la maison, de vieil or.

A l'opposé, s'appuyant contre un mur aux blocs massifs, une grande fontaine offrait un masque vigoureusement taillé de dieu faune soufflant de l'eau. Mais, l'eau ayant été coupée, l'effort du faune restait vain, et le bassin était à sec. Cependant on voyait, par l'humidité de la pierre, que l'eau venait à peine de s'en retirer. Le faune ne soufflant plus rien, l'impétuosité de sa bouche lippue inutilement tendue sur le vide avait pris une expression de colère impuissante et d'obstination qui me désolait.

J'en détournai les yeux et, sûr d'être seul, je marchai jusqu'à la balustrade.

Elle dominait de haut les jardins qui descendaient, de terrasse en terrasse en traînant leurs arbres, jusqu'à un bois de lauriers et de chênes touffus et sombres. Il empêchait de voir la ville et la vallée. Personne en vue, mais, à gauche, plus bas et assez loin, un toit dans les feuillages. Probablement celui du jardinier.

La terrasse était ratissée soigneusement d'un bout à l'autre ; la maison, quoique ancienne, paraissait fort solide encore. Le linteau de la porte soutenait des armes dont je ne pus déchiffrer le détail ni la devise.

Le jour d'ailleurs cédait à l'ombre et, de l'orage grandissant qui avait progressé le long des crêtes, l'assombrissement commençait à descendre sur la terre. Il ne tonnait pas. Mais de volumineuses masses de nuages ne cessaient d'apparaître, au-dessus de la ligne encore visible des cimes, où quelques feux de charbonniers de distance en distance, élevaient leurs fumées. De ces fumées, calmes et bleuâtres, les pointes touchaient à l'orage, et cependant elles continuaient à monter droit.

Pour mieux voir l'arrivée du mauvais temps (et ainsi décider s'il fallait ou non partir tout de suite) j'étais revenu jusqu'à la fontaine. De là, je pouvais observer l'édifice naissant de la tempête qui déjà avait pris de la hauteur en se déroulant. Cette concentration de vapeurs et de feux latents s'accomplissait avec une si puissante majesté qu'elle fascinait le regard, et, en dépit de la menace, j'en avais oublié l'heure et le lieu.

Je ne sais pourquoi ni comment (une gêne, un malaise) mon attention fut ramenée du ciel orageux sur la terre. Je me tournai et ce que je vis me fit peur.

A l'autre extrémité de la terrasse, il y avait un homme. Il avait surgi de quelque escalier venant des jardins, et se tenait près de la balustrade. On ne le voyait qu'à mi-corps. D'une main il se cramponnait

à l'une des statues rustiques, de l'autre, il s'appuyait à un balustre.

Il me regardait.

A en juger par la tenue, c'était un gardien, ou le jardinier.

La terrasse était, je l'ai dit, très vaste. Il se trouvait ainsi à une cinquantaine de mètres de moi. Je distinguais mal son visage. La nuit tombait. Mais il me parut plutôt vieux.

Il ne bougeait pas.

Étant donné sa position et la mienne, il allait me couper certainement la route, si j'essayais de fuir par où j'étais venu, en courant jusqu'aux marronniers.

J'étais indécis ; mais, l'indécision peut me rendre capable d'un vrai coup de tête. La peur qui me glace m'inspire des actions désespérées. Je me connais bien.

Par bonheur, l'homme s'en alla. Il le fit lentement, comme à regret, et je le vis qui s'enfonçait tout en me regardant encore. Il s'enfonçait à reculons, par cet escalier d'où il avait surgi. Mais à peine eut-il disparu, que j'entendis une voix appeler.

Aussitôt je jugeai qu'il fallait disparaître. Je pensai qu'en passant derrière la maison, je pourrais gagner le haut des jardins. Ensuite je m'en tirerais facilement. Un mur à sauter, tout au plus. J'en étais bien capable.

Le vieux appela de nouveau. Deux voix lui répondirent : une de femme, et une d'homme, jeune. Il cria plus fort. Peut-être avait-il peur, lui aussi. Il cria de nouveau, pour presser ses gens. Il n'était que temps de fuir.

Mais je m'aperçus tout à coup que la maison, de ce côté, touchait au roc. On ne pouvait pas passer par derrière. Il fallait revenir sur la terrasse. J'étais pris... Me cacher?... Où?... J'avisai une porte. Elle était très basse et semblait depuis longtemps condamnée. Sans doute donnait-elle accès aux sous-sols. Je la poussai, elle s'ouvrit. J'entrai, refermai et ne bougeai plus.

L'obscurité...

Mais j'avais par hasard, sur moi, ma lampe de poche. D'un rapide éclair, j'explorai les lieux... Des voûtes. Contre les murs d'énormes vases d'Anduze. Quelques instruments de jardin. Un débarras d'hiver probablement... J'éteignis. On marchait. Des voix. « On va l'attraper sûrement. Par où veux-tu qu'il soit passé? — Méfie-toi, Jérôme... — J'ai le fusil... — ... Il n'a pas pu escalader le rocher. C'est à pic... — ... Et la cave?... » (Cela, c'était la femme qui l'avait trouvé.) « ... La cave?... Comment veux-tu? Plus personne n'y va par là. Elle est fermée... Et puis, s'il y est, qu'il y reste! On va le barricader, là-dedans!... » Je les entendis qui poussaient quelque chose de lourd contre la porte, peut-être une poutre... Je respirai... Ils s'éloignèrent... Cependant ils parlaient encore. C'était, cette fois, l'homme jeune qui parlait. De tous il semblait le plus acharné... « Je reste à l'affût, disait-il aux vieux, toi, va lâcher les chiens... Ils sauront le trouver, les chiens... — Pour ça, bien sûr, repondit la vieille, il vaut mieux... On sera plus tranquille... Il n'y a pas plus

sauvage... » Et elle s'éloigna, en compagnie du vieux, qui lui dit : « N'aie pas peur, va, je t'accompagne... N'aie pas peur, Thérèse... »

Je ne perdis pas de temps. A tout risque, je rallumai ma lampe... Pas d'issue visible... Mais on entendait comme un vague murmure, une sorte de sourde vibration dont il était difficile de trouver la source, de reconnaître la nature. Pourtant je finis par comprendre que ce bruissement continu provenait du fond de la cave. J'y allai. On avait entassé contre le mur des fauteuils et des chaises de jardin. Je les retirai vivement. Cet entassement cachait une petite vasque en coquille et son griffon de cuivre. Tous deux secs depuis longtemps... A ce moment, j'entendis dehors aboyer les chiens. Ils étaient en fureur et des voix excitaient leur colère... A droite de la vasque, je vis un vantail de fer, tout rouillé... Je le secouai, mais il résista. D'un coup de pied je le fis sauter de ses gonds. Il en vint aussitôt une odeur de moisi désagréable et une coulée extraordinaire de fraîcheur. Mais ce n'était qu'une espèce de trou. Pour y entrer, il fallait ramper à plat ventre, ce que je fis. Et je passai la tête...

Alors j'entendis l'eau... Ce bourdonnement, c'était l'eau... Elle passait invisible, non loin de là. Un peu partout dans ce trou noir je promenai le faisceau de lumière de ma lampe. Je vis, devant moi, s'amorcer une voûte basse, taillée dans le roc, mais qui se relevait rapidement. On pouvait à peu près s'y tenir debout. Je tirai difficilement tout mon corps dans ce trou. Puis je repoussai le vantail, et le réajustai. Il me parut encore solide. Je le renforçai d'une barre de fer qui se trouvait là.

Pour l'instant, j'était sauf et suffisamment protégé. C'est à peine si me parvenaient les aboiements répétés et rageurs des chiens. Même s'ils entraient dans la cave, s'ils me flairaient, leur colère se briserait contre cet obstacle. Mais j'étais prisonnier, et comme enseveli, sous le roc.

Je ne me donnai pas le loisir d'y penser. J'allai de l'avant en exploration. Tout à coup le rayon de ma lampe jeta au ras du sol un reflet qui trembla, et qui s'étendit aussitôt très loin... Juste à mes pieds l'eau sortit des ténèbres.

L'eau!... Un bassin immense!... Et quelle eau!... Une eau noire, dormante, si parfaitement plane que nulle ride, nulle bulle d'air n'en troublait la surface. Pas de source, pas d'origine. Elle était là depuis des millénaires, et y restait. Surprise par le roc, elle s'étendait d'une seule nappe insensible, et était devenue, dans sa gangue de pierre, elle-même, une pierre noire, immobile captive du monde minéral. De ce monde oppressif elle avait subi la masse écrasante, l'entassement énorme. Sous ce poids on eût dit qu'elle avait changé de nature, en s'infiltrant à travers l'épaisseur des dalles de calcaire qui en retenaient le secret. Elle était devenue ainsi l'élément fluide le plus dense de la montagne souterraine. Son opacité et sa consistance insolites en faisaient comme une matière inconnue et chargée de phosphorescences dont n'affleuraient à la surface que de fugitives fulgurations. Signes des puissances obscures au repos dans les profondeurs, ces colorations électriques manifestaient la vie

latente et la redoutable puissance de cet élément encore assoupi. J'en frissonnais.

Contre la paroi du roc on avait taillé, au pic, un passage étroit qui allait jusqu'à l'autre bord du bassin, où d'une sorte de tunnel s'ouvrait la fente. A peine de quoi poser le pied avec précaution, mais le seul chemin... Il fallait s'y risquer... Je tremblais de peur... Glisser dans cette eau, c'était, je l'appréhendais, être, sans recours possible, saisi, aspiré en bas, englué et, en d'étranges gouffres ignorés de tous, insensiblement s'enfoncer et disparaître...

Je m'y engageai cependant, le poil hérissé, la chair froide. Le dos à la paroi, fasciné par l'eau, pas à pas, j'avançais, et de mes mains les paumes, derrière moi, râclaient le roc, sans y trouver de saillie saisissable...

J'atteignis enfin, et plus mort que vif, l'autre bord. Je dus m'appuyer contre la paroi, car je fus pris d'un étourdissement. Mais ma défaillance fut brève. La nécessité me pressait et je pénétrai dans le tunnel.

Il bifurquait.

A gauche, il s'enfonçait dans la montagne, et c'était de là que venait le murmure de l'eau. Il devait y couler quelque canal descendant de sa source souterraine. Pas de communication, semblait-il, avec l'eau immobile du bassin. Le murmure en était comme d'un fluide glissant sur une pierre lisse, et hâtif, léger à suivre sa pente.

A droite, un escalier se creusait dans le roc et, en montant, tournait. Il était très étroit et raide. Je le pris.

Il s'éleva vite et entra (je le reconnus à la pierre) dans l'épaisseur d'une énorme muraille. Je le suivis et, bien qu'il n'y eût aucun jour pour l'éclairer, je devinai que j'étais parvenu hors du sol. Je continuai à gagner de la hauteur et allai, une fois de plus, buter contre une porte, en fer elle aussi, et fermée à clef ; mais la clef se trouvait de l'autre côté de la plaque.

Là encore, j'étais pris.

Je suis têtu. Tirant mon couteau de poche, en forçant, j'essayai d'enlever ses vis à la serrure. C'était folie. Mais la serrure tenait mal et elle sauta. Je découvris alors un panneau de bois que, d'un coup d'épaule, je fis céder. Il plia sans peine et, sans bruit, tourna, comme sur des gonds qu'on aurait huilés avec soin.

Je le remis, derrière moi, en place, et, la lampe à la main, j'examinai curieusement le lieu où j'étais arrivé.

Je me trouvais dans une tour. Elle était parfaitement ronde. La voûte qui la recouvrait se développait en coupole. Une fenêtre étroite et fermée hermétiquement d'un volet de bois, devait donner, de jour, une brève lumière. Les murs étaient lambrissés jusqu'à la voûte et délicatement moulurés d'or. Un gris tendre et bleuté colorait ces lambris à peine fanés par le temps. On y avait peint des touffes de fleurs et sculpté, dans le bois, des animaux imaginaires.

Des hippogriphes, des licornes, cabrés orgueilleusement sur les fleurs, et aussi des sphinx aux visages aimables qui regardaient, en souriant,

de calmes chimères. Pas une créature humaine, mais des demi-dieux, faunes et pans, hamadryades, sirènes et tritons jouant sur les flots. Toute une mythologie affable et galante, dont heureusement un trait vif détachait la grâce nerveuse qui ravissait l'œil. Deux rideaux de soie grise, ramagée d'or fin, se croisaient devant cette alcôve. La paroi, lambrissée aussi, en était peinte. On y voyait des massifs colorés de feuillages, un parc orné de statues blanches, un étang où flottaient des peuplades de cygnes nonchalants, et deux cavaliers qui, au pas, arrivaient côte à côte du fond déjà embrumé d'une allée, à l'orée d'une forêt sombre.

Au chevet, une lampe en porcelaine bleue et un petit missel, d'où sortait un ruban fané. La reliure en cuir était marquée, au fer, d'une branche de myrte. J'ouvris le missel. Sur la page de garde, quelqu'un avait écrit, il y avait longtemps, un nom, et probablement sa devise. :

De Lirande
La fleur est toujours dans l'amande.

L'écriture était très penchée et extrêmement fine. L'encre avait pâli.

Je remis le missel en place. Il me sembla que dehors, mais encore loin, il tonnait. Quant aux chiens, plus un aboiement.

Je poursuivis mon exploration de la pièce.

Peu de meubles : une commode, un secrétaire. Sur la commode, se dressait, à l'abri d'un globe de verre, un crucifix de cristal très étrange. Au moindre rayon, ses quatre branches transparentes s'irradiaient de feux et leur flamboiement miroitait, tel l'éclat d'une étoile.

Le secrétaire était en bois de rose, et d'un travail exquis.

Il tonna, et plus près, cette fois ; mais l'épaisseur des murs était telle, et si bien calfeutrée la petite fenêtre, que le grondement ne parvenait qu'assourdi et comme souterrainement dans cette tour. Néanmoins il m'émut, car la voix, qui en était sombre, manifestait une humeur grave et semblait présager une menace dont tout autour de moi l'imminence m'était sensible. Elle éveilla une suite d'échos qui se répondirent tout le long de la montagne et firent résonner plus profondément les ravins et les combes. Dans la maison il en roula une onde dont la vibration fit légèrement frémir l'édifice.

Cet appel discret de l'orage me ramena aux événements du dehors. Le silence des chiens me frappa. Avaient-ils perdu ma trace?... L'orage les effrayait-il, dont parfois les chiens flairent douloureusement l'approche redoutable? J'écoutais en vain. Du côté des eaux souterraines, rien à craindre... Mais la maison?...

J'allai jusqu'à la porte qui probablement y donnait.

Un escalier encore. Dans cet escalier, pas un bruit...

Je refermai et, tranquillisé, au chevet du lit, j'allumai la lampe.

La voûte en fut aussitôt si doucement illuminée que je levai la tête.

On avait peint cette coupole en vieil argent, et il en descendait une

lumière irréellement épandue, comme il s'en forme d'un miroir concave. Le tain en était mat et l'égal reflet de la lampe y créait un rayonnement laiteux tel qu'il en flotte sous la lune au temps de ses plus lentes phosphorescences d'été...

Je m'aperçus alors qu'une douceur indéfinissable émanait de cette pièce. Toutes les formes infléchies en courbes y ramenaient les yeux et l'esprit, sans secoussse, sur les foyers insituables où s'équilibraient, dans l'espace, la voûte et leurs murs en parfait accord. Leur révolution délicate et sûre soutenait cette demi-sphère argentée par la lampe, sous laquelle tous les objets se mettaient à vivre presque surnaturellement. Ils imposaient comme la pensée d'une absence, dont le parfum et la chaleur tout à coup devenaient si sensibles que le cœur m'en battait d'émotion.

La pièce était si bien tenue, les objets si nets, les couleurs si fraîches, qu'on la devinait habitée, et que l'habitante y vivait encore, la veille. Son corps y avait laissé ce parfum de menthe sauvage et d'héliotrope qu'il me semblait bien reconnaître. Pour l'âme (dont l'étrangeté sollicitait mon âme) ne pouvait-on pas en trouver des signes dans cette chambre haute, et si bien défendue, dont elle avait fait sa demeure, et probablement son refuge?

J'étais troublé et par le parfum et par le désir de savoir qui était Lucile, car je ne pouvais plus douter que cette chambre fût la sienne. Je me trouvais dans son secret. J'y étais parvenu dramatiquement, sans le savoir. Je m'y étais réfugié comme dans un asile où le hasard m'avait mis en présence de sa vie cachée. J'y étais bloqué, et en grand danger de ne pouvoir m'échapper sans scandale. Mais elle était là. C'était elle. Certes, je ne la voyais pas. Hé! que m'importait de la voir?... Ce que je voulais, c'était la connaître... Dès lors pourquoi me lier à des scrupules? Connaître une âme!... N'avait-elle pas agi cruellement, dans une rencontre dont j'avais été l'enjeu?... Et son apparition dans le jardin?... Ses paroles à double sens?... Sa fuite?... Mon intrusion, je ne jugeais pas qu'elle fût blâmable, car la passion, qui m'envahissait peu à peu, la légitimait. Le risque lui donnait une valeur morale, et mon illicite présence me paraissait justifiée par ce qu'elle offrait d'inconnu, d'inexplicable au vulgaire bon sens. Seul un obscur désir, tout aussi puissant que le mien, avait pu m'attirer dans ces lieux où résidait cette puissance. On m'avait tendu une diabolique embûche. J'avais été très subtilement attiré dans cette chambre par la conjuration des sortilèges propres à cette demeure déconcertante et à cette âme perfide et tendre. Car sa perfidie me hantait, mais n'arrivait pas à me faire horreur. Elle se parait d'un charme équivoque, d'où la tendresse n'était pas absente. Et que la perfide fût tendre comment en eussé-je douté, puisqu'elle m'avait laissé croire que c'était, peut-être, pour moi, qu'elle avait dû être cruelle?...

Si j'ai senti la puissance magique de l'amour, c'est bien cette nuit-là, dans cette chambre. Contre un esprit aussi clair et aussi positif que le mien, ne fallait-il pas, en effet, quelque irrésistible magie pour altérer

l'ordre, le sens, la rectitude de ses facultés ? Eût-on pu jamais concevoir que je me fusse mis dans cette situation inavouable ? De quels soupçons ne pouvait-on charger mon absurde conduite ?... Et cependant, tout en redoutant d'être pris (et j'en tremblais au moindre indice) il me semblait presque naturel d'être là. J'en éprouvais comme une ivresse délirante, et l'extrême ludicité de ma conscience en exaltation me donnait une aisance étrange à tout concevoir, et ainsi me facilitait les actes les plus insolites.

Mais je ne cherche pas à les couvrir avec de petites excuses. Nous sommes au-delà des démarches dont on puisse se dire responsable. Ici, les pensées et les gestes sont des rêves ; et s'il en vient à l'âme une jouissance incompréhensible à l'esprit, n'est-ce pas le signe que l'ordre des âmes est différent du sens commun, se situe au-delà de sa sagesse, et ouvre l'étendue de l'impossible aux actes insensés qu'exige l'amour ?

« Si tu m'as attiré ici, disais-je à l'absente évoquée — et j'étais conscient de mon délire — il va falloir que tu me livres quelque chose de toi, qui, sur toi, me donne un pouvoir dont la possession me préserve de tes maléfices... Car je t'aime, et ainsi j'aime tes maléfices... Je ne veux point dire par là que, sans eux, je t'aimerais moins et même serais insensible... Mais, peut-être ai-je l'âme assez troublée pour désirer qu'en toi hantent des pouvoirs redoutables, dont l'amour te ferait oublier la puissance, et que pourtant, quand j'approcherais du tien mon visage, je devinerais présents dans tes yeux, où le moindre assombrissement en ferait tout à coup frémir le mystère... »

... Oui, cette nuit-là, j'ai aimé, et je sais, depuis lors de quelle nature terrible est l'amour — l'amour dévorant qui vous hallucine. Alors, on fait n'importe quel geste avec l'âme, et non pas seulement devant le miroir séparé d'une conscience attentive au seul sens de ce geste. Mais quand l'âme est en jeu, qui juge ? Qui peut connaître ? Qui peut diriger ?... L'émotion de l'être, tout entier palpitant, nous emporte.

... Il tonnait de plus en plus fort, et je désirais l'orage. Si les murailles en atténuaient la voix, qui se rapprochait, pourtant, à chaque appel du tonnerre, la tour répondait par un mouvement magnétique de l'air, et la coupole en devenait fugitivement phosphorescente. De mes poursuivants, aucun signe... Ils semblaient avoir disparu. Comment croire pourtant qu'ils eussent renoncé ? Bien plus, le désirais-je ? — Non. J'avais besoin de craindre leur menace. Entre eux et l'orage, incertain de moi, j'attendais. Ma position désespérée exigeait une exceptionnelle épouvante, et que mon cœur fût sans cesse anxieux, pour que s'y marquât à jamais le souvenir de cette tragique rencontre avec la terrifiante folie de l'amour en proie à l'invisible amante...

Je me rappelle parfaitement bien que je me mis à la chercher, comme si, cachée quelque part dans la chambre, elle m'eût vraiment épié pour voir si mon instinct me guiderait vers elle... Et sans doute m'y guida-t-il, car m'étant approché du lit, je vis le missel posé sous la lampe.

Je le repris et l'ouvris à nouveau. C'était bien un missel. Mais on y avait joint quelques feuillets destinés, très probablement, à des oraisons, ou à des cantiques manuscrits.

Il y en avait quelques-uns recopiés de la même main qui avait inscrit le nom de « Lirande » et sa devise, sur la page de garde. Des dates anciennes révélaient assez que cette main (sans doute possible, une main de femme) n'existait plus. Les hymnes copiées n'en étaient que plus émouvantes. Quoique l'expression en fût sans recherche, sans art, leur choix indiquait une disposition à désirer naïvement les joies de l'extase :

Illumine-toi, ô mon âme,
Et que le flambeau de ma nuit
S'embrase à cette sainte flamme
Dont la lumière nous conduit
Hors de l'abîme où nous tombâmes,
Quand le Malin nous eut séduit.
Volez en cendres, ô mensonges,
Et que l'esprit de mon sommeil
Puisse aux ténèbres où il plonge
Entendre parler dans ses songes
L'Ange calme du Grand Conseil !...

Plus loin, quelques versets des Écritures Saintes et, en particulier, des Psaumes.

Une citation me frappa. Elle était assez longue, et prise à l'Évangile de saint Jean :

« *... Marie se retourna et vit Jésus debout ; mais elle ne savait pas que ce fût là Jésus. Jésus lui dit : « Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ? » Croyant que c'était le jardinier, elle lui dit : « Seigneur, si c'est toi qui l'as » enlevé, dis-moi où tu l'as mis, et je l'emporterai. » Jésus lui dit : « Marie ! » Elle se retourna, et lui dit : « Rabboni », c'est-à-dire : Maître...* »

Au-dessous de la citation, cette main (cette Ombre) avait écrit, comme en hésitant, un prénom, que je supposai être le sien, et un mot — un seul mot d'aveu, qui me bouleversa :

AGARITHE

... Il tonna très fort. J'avais oublié l'orage et ce violent coup de tonnerre me surprit. La maison trembla. Je sursautai. Le roulement se prolongea dans ses profondeurs. La porte sous le choc s'était entrebâillée, et je crus entendre des craquements, à l'étage au-dessous, des pas. J'eus peur. J'allai à la porte, et la refermai. Mais pas de clef à la serrure, pas de verrou... Si les gardiens arrivaient jusque-là, nul moyen de les arrêter... Heureusement, la pluie accourait en rafales rapides et drues, qui avaient dû chasser ces gens... J'écoutai... Sauf le bruit des ondées dégringolant en trombes sur les toits, rien...

Je revins, sur la pointe des pieds à la table... Mais le vent, la grêle, la foudre, qui venaient de se déchaîner brusquement, tous à la fois, avec une extraordinaire violence, à tous moments, me détournaient de ma lecture, où cependant commençait à gronder aussi une tempête... Inquiet, anxieux, j'écoutais l'orage, je lisais, j'écoutais encore, et, en moi, s'affrontaient et se confondaient les deux tourmentes...

... Agarithe la Pêcheresse s'en était allée. Mais quel adieu, jeté sur le seuil, avant de passer à l'effacement, à l'oubli!

« *A qui n'a pas désespéré, et désespéré de toute son âme, l'espérance ne pourra jamais inspirer la folie d'espérer, au-delà du désespoir, ce qui dépasse l'espérance...* »

... Après Agarithe, on trouvait encore d'autres noms, et d'autres prières. Noms posés, eux aussi sur des Ombres, dont il ne restait là que les murmures, où l'esprit, tout ému qu'il fût, ne pouvait attacher trop longtemps une pensée...

Mais soudain une autre écriture m'arrêta. Plus fraîche, et même, à la fin, toute fraîche, — d'hier, peut-être...

Et ce que je lus, m'atteignit tout de suite le cœur.

Pensées éparses, effusions, confidences chiffrées, tout un monde caché et brûlant des passions les plus redoutables...

Etait-ce le secret?...

Il se présentait au lever de l'orage. J'en pris une connaissance fiévreuse, coupée, incomplète. A tous moments m'interrompait l'éclat et le retentissement prolongé de la foudre. Je sursautais en entendant dans la maison, soulevée tout entière et gémissante, au milieu de ses plaintes, des bruits suspects. Les rafales secouaient la pluie si furieusement contre les murs que mes nerfs en étaient exaspérés. Tous les mots provoquaient en moi des éclairs qui doublaient l'orage du ciel d'un orage de l'âme...

Je lisais :

« *Mon Dieu, donnez-moi l'amour de l'amour... Car peut-on aimer sans aimer l'amour? et je ne sais pas si je l'aimerai, le jour où mon cœur aimera... Suis-je pas innocente?...*

... Innocente, mais tout à coup me saisit une ivresse qui m'exalte, me ravit, m'emporte, et je cherche un visage, un visage adorable, le plus dur...

Il fait nuit. Me voilà bien seule... Personne ne viendra. Mais qui pourrait venir?... Qui pourrait tout à coup apparaître à la porte, dans cette tour où je monte en cachette, presque chaque nuit, surtout quand arrive l'orage?... Il faudrait, pour qu'il vînt, une nuit de tempête, de double tempête : le ciel et mon cœur...

... Qui?... Mais qui?...

D'où me viennent tant de pensées si aiguës qu'elles me déchirent, si noires que seule la nuit peut m'en inspirer la noirceur?

Ah! il est des moments où je sens une intacte innocence, quelque part en

moi, mais je ne sais où ; et il me manque une lumière, un guide pur, pour aller au-delà de ces enfers, pour atteindre à cette blancheur que je tiens prisonnière en mes ténèbres...

Voici l'orage, encore l'orage... »

Un guide pur!...

Non pas! mais cet orage! l'orage en quête de l'orage, moi!... Moi, désir de tempête!... Et elle, désir aussi violent, tempête aussi impétueuse!...

Nos appels se croisaient dans l'air sulfureux... Et en vain!...

Quel souvenir!

La grêle et le vent soudain s'apaisèrent. Il y eut trêve de la foudre, brièvement, et il me sembla (mais je crus rêver) entendre, au dehors, le bruit des roues d'une voiture crissant sur le gravier de la terrasse... Ne parlait-on pas?...

Oui, on parlait, mais je n'étais plus attentif aux paroles de ce monde.

Mes yeux revinrent à la page, fascinés, et je lus encore :

« *C'est, ce matin, de l'amandier cette branche qui penche, étoilée de fleurs, que je prends et que je dépose, en cachette, au chevet de ce lit où, dit-on, mourut Agarithe, qui fut la plus belle et la plus repentante pêcheresse de notre sang, qui de pêcheresses ne manque pas... Agarithe, ma sœur, Agarithe, à qui si souvent remonte ma pensée, et qu'Amour fit souffrir, et qui fut, si j'en crois les signes, saisie par l'autre Amour et illuminée... Illuminée comme une étoile, comme la même étoile qui, le soir, poursuit le soleil et qui, le matin, le précède...* »

Le vent reprenait lentement. La tour gémit. La pluie hésita, puis revint et, par une ondée brusque, attaqua la tour. Il tonna au-delà des premières crêtes...

Je me remis à lire :

« *Visite annuelle — et hélas ! prévue — des deux demi-frères de ma mère. Somme toute, mes oncles... Horribles ... Mais intelligents, certes. Un peu gras pourtant... Ce qui n'atténue pas, bien au contraire, leur étrangeté. Car le regard, le sourire subtil et comme lointain, la voix sourde, n'annoncent rien de naturel, derrière ces masques couverts de signes immobiles. Et cet air sournois, cet air d'infatigable, d'irrésistible investigation... — Très savants, — trop. Mais cela plaît assez à mon père, sur qui règne la paix, une paix haute et comme flottante qui plane, telle une brume impondérable, au-dessus des vents et même des brises. Dès lors...*

Cependant, lorsque je regarde ma mère passer avec aisance devant ces hommes, je ne puis croire qu'il existe un sang — et même un demi-sang — qui leur soit commun.

C'est la créature la plus fidèle et la plus séparée. Je devine qu'elle a toujours inquiété ces insolites demi-frères, qui ont l'air étrangers à ses souvenirs. Il est vrai qu'ils n'ont pas été élevés ensemble et, en fait, ne se sont connus qu'assez tard. Je me demande donc pourquoi ils viennent séjourner

chez nous, ponctuellement, chaque année, pendant une semaine. On les reçoit bien. Et même mieux que ceux qui nous sont familiers et chers. Car on force légèrement les sentiments en l'honneur de ces singulières figures. Ils s'en rendent bien compte, mais ils restent, et ils reviennent. Sans doute ont-ils quelque arrière-pensée, quelque dessein.

Je les surveille. »

Vaine surveillance, sans doute, car ces parents antipathiques ne faisaient que passer. Mais, même absents, elle en subissait la hantise et une inquiétude indéfinissable l'habitait. Leur souvenir lui donnait un sens émouvant des mauvais présages : « *Rien que d'y penser,* notait-elle, *l'avenir se couvre de longs vols sinistres, et la terre émet des vapeurs brûlantes, la nuit, si j'en rêve, et il arrive que j'en rêve...* »

Mais d'autres soucis cependant l'occupaient aussi dans sa solitude.

« *Maintenant il y a Sabine. La voici revenue. Maladivement et incorrigiblement romanesque... Les nuages !... Encore et toujours les nuages !... Et les fleurs, et le charme ineffable de la lune, et les oiseaux !... Tout l'idéal !... Cependant toute prête à mordre, Sabine ! Que dis-je ? à dévorer... Une puérilité féroce, sous des airs d'innocence... Comme toujours. Moi, du moins, je sais ce que cachent des yeux très purs et un tendre visage. Car mes yeux sont purs, et tendre peut souvent devenir mon visage, si je le veux. Quelquefois, peut-être, sans que je le veuille...* »

Ce visage je le revoyais. Non pas tendre, mais énigmatique, où quelque ironie contenue voilait une curiosité avide et méfiante et, peut-être même un désir, mais de cruauté et de bref abandon. Un visage d'offrande réticente et d'incalculable exigence...

Cependant la pauvre Sabine l'occupait encore.

« *Comment l'aimer ?... Pourtant, depuis qu'elle est revenue, chaque jour, nos familles, qui se plaisent entre elles, nous ramènent l'une vers l'autre. Elle a des agréments, elle est jolie, et toujours inclinée aux confidences... D'amitié, il ne peut être question, ni pour moi, ni pour elle. Mais deux âges qui se conviennent et à défaut de ces amours, dont elle se plaît à imaginer la douceur, des rendez-vous nocturnes, et des conversations prolongées fort tard dans la nuit, à l'insu de tous, où ces amours sont évoquées...*

Je n'y crois pas. Mais, la nuit aidant, leur évocation, par moments, me fait oublier, malgré tout, que de tels rêves sont inévitablement chimériques... Je me surprends à écouter sans méfiance cette voix qui chantonne, qui a l'air de ne plus prononcer des paroles, mais de chercher par des murmures à attendrir la nuit. Car la voix de Sabine, quelquefois rauque et désespérée par l'amour, prend tout à coup une douceur qui m'émeut, au point que j'écoute et attends la réponse qu'un tel appel va fatalement attirer. Du sein de cette nuit dont le mystère nous entoure, comment ne s'élèverait pas l'écho le plus troublant, la réponse la plus voluptueuse et la plus redoutable, la seule qu'on désire obtenir de son ombre où sommeillent les bêtes amoureuses ?... »

Nerveux, je feuilletais en hâte. L'orage avait repris possession du ciel et flambait. Je ne sais pourquoi, peu à peu, le sentiment m'était venu que le temps pressait, que l'événement redoutable et confusément attendu allait se produire...

Je pus lire encore pourtant ces quelques lignes :

« *Par quelle aberration, les miens, pour la première fois, ont-ils accepté un séjour chez nos parents, mes oncles ?... Echange de bons procédés ?... J'en doute... Curiosité ?... Envoûtement ?... Le mot est fort... Mais, sur ma mère, il n'est pas impossible que la chose — ou du moins quelque subtile suggestion — ait pu agir.*

Et je pars avec eux.

Mon père, lui, est comme toujours, hors d'atteinte. Il plane. Il se complaît à d'imperturbables hauteurs, d'où il voit tout, et où rien ne le touche...

Dire que j'aurais pu l'aimer, qu'il est le seul être en ce monde pour qui j'éprouve, sinon de l'amour, du moins le désir de l'amour ! Et combien je l'admire !...

Car il est calme. Il est calme comme le feu de Jupiter qui, en cette saison brûlante, est le plus bel astre du ciel, à l'horizon. »

J'approchais du drame. Lucile écrivait :

« *On part. J'avais vu juste. Je n'en augure rien de bon, surtout pour moi. Quelque chose de grave, et sans doute de triste, se prépare, et j'essaye en vain, l'ayant pressenti, de le définir. Attendons.*

Sabine et moi, nous allons nous revoir, une ou deux fois encore, pas davantage. Je la regretterai. Elle est tout de même de mon âge, et désormais je vais vivre uniquement avec des figures sérieuses.

Je laisse la folle Sabine inapaisée, et qui brûle d'amour, sans savoir qui brûler avec elle. Telle je suis probablement, moi-même... Ces confidences, ces aveux, ces espoirs, n'expriment-ils pas mon propre malheur ?

Mais si quelqu'un — quelque victime — tout à coup survenait, qu'en ferions-nous ? Ne serait-ce pas pire ?

Et Dieu veuille qu'il n'apparaisse pas entre nous deux !

Mais je divague. Dans cette solitude où, elle et moi, on nous a confinées, qui pourrait apparaître ?... »

J'allais tourner la page, mais un bizarre sentiment de crainte m'arrêta.

Depuis un moment, mon attention n'était plus aussi vive. Quoique pris et bouleversé par les appels passionnés de Lucile, du dehors m'atteignaient des signes. Encore confus mais déjà troublants, ils présageaient une menace. Brusquement la menace se précisa. On venait certainement d'entrer dans la maison. J'entendais des voix.

... Elles montaient de l'escalier. En bas, parlaient deux ou trois hommes. Leurs voix étaient fortes. On discutait avec véhémence. La discussion s'enfla, les voix se rapprochèrent. Elles gravirent l'escalier. On marcha lourdement au-dessous de moi. Je crus d'abord que ces gens allaient s'éloigner à travers les appartements de ce grand étage, sans se diriger

vers la tour. Mais ils revinrent. Je compris qu'ils allaient visiter ce coin perdu de la maison, où j'avais trouvé si étrangement un asile. Je me vis enveloppé et réduit sans recours... Cependant ils ne s'avançaient que lentement, sans doute par prudence, en prenant leurs précautions. Mais ils parlaient quand même, peut-être avaient-ils peur...

L'un d'eux (le jardinier, sans doute) dit : « Il aurait fallu amener les chiens ; mais Monsieur ne veut pas, Monsieur a tort. »

On fouillait partout. Ces combles où donnait la tour devaient être vastes, car la fouille dura un long moment. Je ne vivais plus. Immobilisé d'effroi, au chevet du lit, je ne pouvais rien, pas un geste... La peur me pétrifiait, mais j'entendais tout...

Ils revinrent, en grommelant, du fond des combles, et ils s'arrêtèrent enfin devant la porte.

— Il ne reste plus que la tour, dit le jardinier.

— On y va? demanda le jeune, hargneux.

Ils hésitaient.

Je me réfugiai derrière le rideau de l'alcôve.

On poussa la porte.

— On peut tout de même jeter un coup d'œil sans entrer, dit le jeune.

Je les voyais bien.

Le vieux portait une grosse lanterne et une fourche, le jeune, son fusil.

Derrière eux dans l'ombre, on entrevoyait une silhouette massive. La femme, très probablement. Elle se taisait.

— Moi, j'entre, déclara brusquement le jeune. Ce n'est pas sacré tout de même! J'en aurai le cœur net.

Il entra.

A ce moment, un pas vif et impérieux claqua sur les dalles du couloir.

Lucile parut.

En manteau de voyage, ruisselante.

En la voyant, le jeune, qui déjà portait la main au rideau, s'arrêta, figé.

— Veuillez sortir, lui dit très doucement Lucile.

Il hésitait, maussade, et presque agressif.

Lucile lui tourna le dos, alla vers la lampe, en monta la mèche, rejeta son manteau sur une chaise, et dit :

— Ai-je parlé?

A regret, tête basse, le jeune s'éloigna du rideau et sortit de la tour.

Sur le seuil, cependant il osa élever légèrement la voix. Mais il ne put dire qu'un mot :

— Mademoiselle...

Mais elle, sans daigner se retourner, s'approcha du rideau, et dit :

— Mademoiselle s'étonne. Est-ce clair?

Je les entendis qui se retiraient.

Elle restait tout contre le rideau, les écoutant s'en aller à pas lourds, et muets maintenant, à travers l'immense maison.

Il tonnait toujours, il pleuvait, le vent redoublait de violence. La tour gémissait.

— Quel temps! murmura-t-elle.

D'elle je ne voyais, contre le tissu du rideau, que l'ombre immobile.

Elle écoutait encore et, imperceptiblement anxieuse, de la main, caressait les plis longs et sensibles de la soie. Au contact de ces doigts nerveux, ils frémissaient.

Le bruit des pas s'étant éteint, elle remua. Elle paraissait agitée, et par moments elle pensait tout haut. Elle parlait alors si distinctement que les mots qu'elle s'adressait semblaient aussi s'adresser à un autre...

Je n'ai rien oublié de ces paroles...

— Cet orage, une chance, dit-elle, on a dû rebrousser chemin. Voilà renvoyé ce voyage...

Elle s'approcha de la table, regarda le missel, que j'avais laissé ouvert, et s'assit.

— ... Faut-il écrire encore quelque chose? Et pour qui? Pour moi?... A quoi bon?...

Elle se tut. Sans doute quelque rêve la prit-il qui l'éloigna de la parole; mais elle dut l'abandonner et revenir à des soucis plus proches, à des préoccupations plus urgentes. Elle se remit à parler, et d'un ton si net que j'en fus saisi :

— Car, même à supposer que quelqu'un puisse découvrir cette chambre, trouver sur cette table ces pensées, s'émouvoir à ces confidences au point de les emporter clandestinement, qu'en résulterait-il?

Elle soupira.

— ... Du reste, hors d'ici, ces paroles n'ont plus sens. Elles vivent uniquement de solitude. Moi-même, si parfois j'y reviens et j'y pense, je ne les entends bien que lorsque je suis sûre d'être seule, tout à fait seule...

Elle répéta plusieurs fois : « Tout à fait seule... ».

Puis, reprise par un souci qui semblait la hanter, elle dit, assez haut en faisant tourner son regard d'un air méfiant dans toute la chambre :

— ... Mais suis-je bien sûre de l'être?... L'est-on jamais?

— Jamais, dit une voix très grave et très douce, qui ressemblait à celle de Lucile

Dans l'encadrement de la porte, un homme venait d'apparaître.

Haut et mince, les cheveux gris. Un air de grand calme.

Lucile se leva.

— ... Mon père...

Il entra, tendrement prit la main de sa fille, la fit se rasseoir. Lui-même, alla s'asseoir dans un fauteuil dont le dossier touchait au rideau de l'alcôve.

— Et me voilà, dit-il rêveusement, dans ton secret royaume. C'est bien la première fois que j'y viens...

Il tendit la main vers la table, et prit le missel.

Lucile, pâle, les yeux clos, ne bougeait pas.

— Il est certain, continua-t-il, qu'ils ont vu. Ils ne rêvent pas. Ce n'est pas dans leur caractère. Ils ont vu, et bien vu, un homme.

Il regarda le missel, le tourna et le retourna dans sa main, sans l'ouvrir, puis reprit :

— Cet homme a disparu. Ils l'ont cherché partout. En aucune façon il n'a pu fuir par la terrasse et les jardins... Il s'est donc introduit dans la maison. Eux, l'ont fouillée de fond en comble, sans le découvrir. Ainsi il aurait pu s'en échapper, ce qui me paraît impossible, ou presque, surtout par ce temps. Il y est donc encore, mais bien caché. Il a dû trouver un refuge que nos chercheurs n'ont pas su déceler, je suppose...

Il s'arrêta, et réfléchit :

— ... Ou n'ont pas pu...

— Ici, par exemple, mon père, dit Lucile.

— Ici, peut-être. Pourquoi pas ?

Lucile regarda son père. Mais lui, calme et l'air bienveillant, caressait le dos du missel et de l'œil suivait toujours sa pensée.

— Oui, ici. Car, ici, on peut pénétrer et, d'ici, s'évader discrètement, par un chemin que je connais et que, peut-être, tu ignores...

Il se leva, fit jouer le panneau et découvrit l'entrée secrète par où j'étais arrivé dans la tour.

— Tu vois, Lucile ?

Lucile voyait, certes, mais restait impassible.

— C'est probablement par là, dit le père.

Il revint à la table, y posa le missel, et dit à sa fille :

— Maintenant je crois qu'il est sage de sortir d'ici, en laissant cette issue ouverte. Viens.

Il lui prit la main et tout doucement l'entraîna hors de la pièce dont, derrière lui, il tira la porte.

Dehors, je l'entendis parler à haute voix, et il faisait sonner ses talons sur les dalles. Ainsi je pus me rendre compte qu'il s'éloignait.

Bientôt le silence régna dans toute la maison. Je sortis de l'alcôve.

Sur la table, le vieux missel reposait, chargé de secrets, à la clarté tranquille de la lampe.

Une pensée qu'y avait inscrite Lucile, me revint tout à coup à la mémoire :

« *... Dire que j'aurais pu l'aimer, qu'il est le seul être en ce monde pour qui j'éprouve, sinon de l'amour, du moins le désir de l'amour ! Et combien je l'admire !... Car il est calme !... Il est calme comme le feu de Jupiter qui, en cette saison brûlante, est le plus bel astre du ciel, a l'horizon...* »

***

La facilité avec laquelle j'ai pu m'échapper de la tour, atteindre les jardins et en franchir, par escalade, vers le haut, le mur à demi éboulé, m'étonne encore. Rien ni personne ne vint m'inquiéter. Plus de gardiens. Un chemin libre.

L'orage avait cessé. Le ciel s'était débarrassé de ses nuages. Il tonnait encore, mais loin, vers le Nord. Le sol rocailleux, détrempé par la pluie, était maintenant d'une extraordinaire fraîcheur. Les plantes, gonflées d'eau, rajeunies, embaumaient l'air.

Il pouvait être une heure. Ma montre s'était arrêtée. Mais la position des étoiles, que je connais bien, indiquait que le ciel penchait déjà vers l'Orient, où je reconnus Altaïr, qui étincelait dans toute sa force, au milieu d'un immense flamboiement d'astres.

J'avais pris un sentier qui, à travers des boqueteaux serrés de kermès et de buis, montait vers une crête.

Je ne voulais pas revenir en ville.

J'étais assez calme. En partant j'avais pris le missel, et je le sentais qui gonflait la poche droite de ma veste.

Sans remords.

J'éprouvais un sentiment anormalement vif de liberté et d'innocence. Ce qui s'était passé venait instantanément de s'abolir. Lavé du haut en bas de l'âme, j'étais pur. Sans préjuger du lendemain, sans même savoir où j'allais à travers ces halliers sauvages, je jouissais de marcher à l'air libre. De cet air je goûtais la fraîcheur sans arrière-pensée. L'émanation des feuilles mouillées m'emplissait l'esprit. Je me disais « : Voilà du thym, voici de la lavande ». C'était là toute ma pensée... Plût au ciel que jamais je n'en eusse conçu, depuis lors, de plus forte! Car je jouis alors de quelques heures pures, jusqu'au lever du jour.

Je ne sais combien de temps je marchai, en allant vers la crête, puis, par des mamelons, du côté de l'Est, où des bois, surtout dans le creux des vallons, se serraient, drus. Ils sentaient la résine humide... J'arrivai ainsi en vue de quelques maisons et d'une petite église. Quatre ou cinq très vieilles bâtisses. Leurs contreforts les étayaient solidement encore, au-dessus d'un ravin à pic. L'église, ou plutôt la chapelle rustique, était précédée d'une grande croix plantée au milieu d'une aire pavée. Ce groupement de toits et de vieux murs exhalait une odeur puissante de foin sec et de bergerie.

Non loin de là, le long d'un plateau, quatre ou cinq clarines tintaient, annonçant un petit troupeau en déplacement sur l'ermas solitaire. Il s'éloignait. Je l'entendis longtemps. Puis les clarines s'éteignirent, probablement derrière un col, sur ces hauteurs désertes.

Je fus aussitôt l'homme le plus seul du monde. Car, devant moi, je n'avais plus que l'extrême splendeur de l'univers.

Le ciel tournait. Il tournait insensiblement. Toutes ses figures pour-

tant paraissaient immobiles. Mais l'apparition d'une étoile, son aube au sommet d'une crête, trahissaient ce lent mouvement de translation qui soulevait à l'horizon des forêts entières d'étoiles dont les branches chargées de feux, montaient, à travers les nébuleuses de la Voie Lactée, vers le Zénith. Ces splendeurs hors d'atteinte et leur exacte indifférence, par moments, m'angoissaient... Pourtant, me disais-je, elles brûlent et, entre elles, l'âme du monde étend à l'infini la force qui les tient, depuis des millions d'années, en équilibre sur l'abîme.

Mais nous?...

Ce fut alors que, pour la première fois, saisi de peur devant l'espace et cet immense amour impersonnel qui y soutenait l'univers, je cherchai à donner un nom plus précis à l'espérance.

Je n'en trouvai qu'un, qui hélas! me ramena a mes tourments. Il n'avait pris en moi qu'un sens terrestre et, à le prononcer au milieu de la nuit, j'en comprenais l'insuffisance et l'amertume.

C'est ainsi, qu'après un répit, le jour se leva de nouveau sur l'aridité de mes peines. Je regagnai D., sans lever les yeux.

Rentré en ville, je dus les lever — et y voir.

On y voit terriblement bien au sortir de l'invraisemblable. Car on a un besoin impérieux de vrai. Rien n'est plus digne de créance, et on touche tout ce qu'on voit, même et surtout le plus banal, qui paraît le moins sûr. Toucher rassure. Le soulagement qu'on éprouve tient lieu de bonheur. La vie paraît bonne, c'est-à-dire raisonnable. On la raisonne pendant quelque temps. Elle s'explique. Tout y devient à la lettre réel, jusqu'à ce que tant de fidélité aux connaissances établies lasse l'esprit et laisse en lui un espace vacant où monte la figure étrange de l'âme, dont l'apparition trouble le miroir...

Mais le premier regard qu'on porte, en quittant la nuit et ses fantômes, ne rencontre pas l'âme. Il ne voit que des actes, ceux qu'on a accomplis et qui sont nettement absurdes, ceux qu'on doit accomplir, pour en réparer les effets néfastes, et qui s'inspirent du bon sens. Le bon sens, dans ces moments-là, se dresse partout. Il obsède. Et il a du poids. Car il n'est rien qui plus facilement prenne figure humaine, et il s'incarne avec aisance dans des corps puissants dont l'ascendant s'impose.

Ce fut dans le corps de Léon qu'il s'incarna.

Je le vis sur le pas de la porte. Cette simple présence m'éclaira. Je frémis de peur. Mon escapade tout à coup m'apparut sous son jour véritable. Il fallait fuir... Sûrement on allait me rechercher. Que pourrais-je objecter pour ma défense?...

Je montai dans ma chambre, indécis, effrayé. Ma nervosité était à son comble... Aussi, n'y tenant plus, je sonnai, demandai Léon.

Il apparut immédiatement.

— Je pars, Léon. A quelle heure y a-t-il un train?

Il m'examinait d'un œil morne et se taisait.

— Vous m'avez entendu?... Ma note... Voici mes bagages?...

Il leva le doigt.

— Minute, monsieur. Vous êtes tout pâle. Un bon sommeil...

Je protestai. Il répliqua :

— Un bon sommeil, je le maintiens. Il vous faut dormir jusqu'au soir. Si on vous voyait dans la rue avec cette figure, vous éveilleriez des soupçons. Et à tort, j'en suis sûr.

Toujours le doigt levé pour me tenir dans le silence, il réfléchit, un bon moment, puis il parla :

— Voici ce qu'il faut faire. Foi de Léon, il vous est arrivé quelque chose de grave. On lit dans vos yeux. Je ne vous demande pas quoi ; je le saurai. Inutile de protester. Je connais mon affaire... Vous allez vous claquemurer dans cette chambre, et, cette nuit, vous partirez sans tambour ni trompette. Léon, sachez-le, n'a qu'une parole. Et maintenant dormez sur vos deux oreilles. J'ai dit.

Il s'en alla. J'étais stupéfait. Mais je suivis, malgré tout, le conseil, qui était bon, et ce d'autant plus aisément que je tombais de fatigue.

Je ne fis qu'un somme, et très lourd, jusqu'à dix heures. A dix heures, on me réveilla.

Léon surgit. Il était suivi d'une sorte de farfadet, maigre comme un clou. Le farfadet pliait et était obséquieux avec un grand zèle. Léon l'écrasait. Il me dit :

— Vous pourrez l'appeler Oscar.

Il vit mon étonnement...

— Vous allez comprendre tout à l'heure...

Le Cours était désert d'un bout à l'autre. Devant la terrasse de l'hôtel, une vieille calèche stationnait, attelée de deux grands chevaux maigres et blancs, qui mâchaient de l'avoine dans un sac.

— La montée est rude, dit Léon. Il faut leur donner de la force. Un picotin.

Il veillait à tout.

— C'est Oscar qui vous conduira. Il a ses défauts, mais ça n'est pas un mauvais compagnon de voyage, la nuit, surtout en montagne.

— En montagne? fis-je, étonné.

— Oui, vous prenez par la montagne. C'est plus sûr. Je préfère vous mettre au train, de l'autre côté, sur une autre ligne. Il y a là quelques bonnes gares...

Il devina mon inquiétude.

— Rassurez-vous. Je prends tout sur moi. Ni vu ni connu... Et puis, la route est belle et, après la pluie, elle embaume... Tout lavande, par là... Vous n'aurez qu'à humer, l'odeur arrive toute seule... Laissez-vous conduire, sans penser à rien, et en respirant l'air à pleins poumons... C'est un air qui touche le cœur et le rafraîchit. Il vous cicatrise...

J'embarquai dans l'antique calèche. Oscar se hissa lestement sur le

siège. Son agilité m'étonna. Léon prit les rênes et les lui passa. Il s'assura que tous les traits étaient en place. Tout en faisant soigneusement ces gestes, il continuait à parler, mais à mi-voix...

— Dans une heure au plus, la lune se lève. Pleine! vous verrez ça! Une véritable illumination!... Alors vous serez assez haut dans la montagne pour profiter de la lumière qu'elle donne sur les crêtes, une belle lumière bleue qui vous accompagnera tout le long du voyage... Et vous m'en direz des nouvelles, foi de Léon!...

Il s'éloigna un peu de la calèche.

— A Dieu sias! Monsieur Alexandre!... Nous nous reverrons, peut-être...

Il fit un signe à Oscar, qui mit en marche l'équipage vénérable. Je me retournai, ému, vers Léon.

— Serre bien les freins dans la combe, Oscar, dit-il encore. La descente est mauvaise.

Puis, je ne le vis plus. Il s'était volatilisé.

Le départ se fit sans déchirement. Les chevaux allaient au pas. M'éloigner, après tant de folies et de craintes, loin de m'étreindre le cœur, l'apaisait. Déjà l'anxiété relâchait sa prise. La peur latente, où toute ma pensée avait ses attaches secrètes, semblait me délier de ses obsessions et céder la place à la grande paix de la nuit.

La ville dormait. Pas une maison n'avait de lumière.

Je vis que l'on prenait, du côté de l'Hospice, le chemin de Bars. Il est raide, tracé en lacets rapides et secs, mais, de tous les chemins de la montagne où peut passer une voiture, le plus dépeuplé.

Nous laissâmes l'Hospice à notre droite, et la calèche s'engagea sur une pente, qui aussitôt fit gémir ses ressorts vétustes, et souffler les chevaux. Oscar, vieux corps chétif penché en avant, se taisait. De lui je ne voyais qu'un dos patient, qu'une tête pointue.

On montait entre des jardins silencieux, obscurs et encore frais, où, parfois, on entendait le fil léger d'une faible fontaine. Les arbres, surtout les tilleuls, vivaient avec force. Ils couvraient le chemin de leurs émanations lourdes, pénétrantes, tenaces, qui portaient à la tête. J'avais hâte de les dépasser et de prendre, plus haut, un air plus simple, plus vivifiant.

Mais on allait au pas, et ces pas étaient courts, posés avec lenteur, comme à regret. Les chevaux étaient vieux, pleins de sommeil. Ils tiraient. A chaque effort de leur poitrail, on avait l'impression d'une fatigue immense... Rien qu'à voir remuer leurs croupes indolentes et maigres, on les devinait hostiles à ce chemin dur, creusé de trous, et qui montait. Oscar, loin de les exciter à quelque ardeur, avait accroché les rênes au frein, et laissait à son équipage les soucis et les peines de la route. Les bêtes, qui le sentaient bien, réduisaient leur effort au nécessaire,

mais tant bien que mal s'acquittaient de leur tâche. Il ne fallait pas en exiger plus, et c'était beaucoup...

... Peu à peu cependant nous nous élevions et, parfois, je reconnaissais au passage une bastide. Mais je les revoyais sans émotion. Ce passé-là n'existait plus... On ne m'exilait pas. J'étais simplement, et mélancoliquement, en voyage, comme n'importe quel voyageur eût pu l'être, cette nuit-là, dans la montagne... Sans plus aucune attache sur la terre, cette montagne, je la traversais pour aller ailleurs. Je ne savais où, ni pour quelle raison, mais, au voyageur solitaire qui voyage pour voyager, qu'importe le pays où sa nostalgie le dirige? J'étais parti. Il ne fallait pas m'en demander plus. J'avais perdu la destinée et le sens du désir, si humble fût-il, qui oriente le plus court voyage...

Nous avancions toujours si lentement qu'il nous fallut au moins une heure pour arriver au hameau des Agnels et attaquer le lacet abrupt qui, aussitôt après, plie la route. On avait peiné. Mais l'air maintenant était assez vif et, sur les plateaux, au ras des crêtes, étincelaient des lignes obliques d'étoiles.

On traversa quelque temps après, le village presque désert de Bars. Lui aussi, dormait. Il était si tard!... Quelques maisons. Plus loin, un cimetière et une chapelle à demi ruinée. L'espace et la nuit paraissaient avoir dévasté ces solitudes.

On les dépassa. Au choc des fondrières, sous la calèche délabrée, grinçaient les roues. Le paysage encore dans l'ombre hérissait des taillis noirs, dressait des rocs. On avançait quand même, cahin-caha.

Enfin l'équipage, essouflé, s'arrêta soudain. Les chevaux frissonnèrent. Oscar soupira. Quelque part, au fond d'un ravin, on entendait courir une eau qui heurtait des galets et chantait un peu. Le torrent...

En face, tout le long des sommets sombres, naissait et se propageait rapidement une lueur. Ce n'était encore, au-dessus des énormes mamelonnements, qu'une onde magnétique, dont la pâle effusion colorait l'air sec. Mais le fil délicat et calcaire des crêtes déjà s'électrisait.

Dans le ravin, gorgé d'ombre et profond, où le torrent, caché, serpentait sous les arbres, un oiseau nocturne, irrité, menaçait encore, d'un cri plaintif, cruel, une proie invisible.

Pas une feuille ne bougeait dans les boqueteaux de kermès et de buis amers. Seul, ce cri insistant et d'une sauvagerie si mélancolique traversait ce monde désert, chargé de toutes ses ténèbres, où circulaient tant de bêtes obscures, attentivement...

Mais déjà l'aube s'épanouissait sur la masse noire des monts, qui annonçait l'approche de la lune. Une flamme pâle parcourait le faîte des hauts lieux arides où affleure la pierre. Puis une croupe s'éclaira soudain et une immense nappe de blancheur s'étendit sur la ligne incolore des cimes, qu'elle illumina. Le disque pointa, précis et luisant, et l'on vit aussitôt monter, au-dessus de la terre, le globe doux et minéral de la planète...

Tout s'était tu, même le cri lugubre du rapace. Cette nuit-là, la plus belle peut-être de l'été, la lune imposait le silence. La terre était muette et, dans le ciel, la contemplait. Son flamboiement recréait le monde et tirait, du chaos de l'ombre, les êtres de la pierre et du végétal, pour les exposer, dans leur existence nocturne, à la vue du ciel. Les détachant de leur matière, elle les animait d'une vie irréelle, calme et si pure que toute la montagne n'était que silence. Les rocs, les arbres, immobiles, ne rendaient aucun son, n'appelaient le caprice d'aucun souffle. Les bêtes, arrêtées dans leurs quêtes mystérieuses, levaient vers la pâle lumière un œil fasciné.

Seuls, sur la hauteur, émus tout à coup, les chevaux tournés vers la lune doucement hennirent... Et mon compagnon me dit à voix basse, d'un ton apeuré :

— C'est l'heure des rassemblements... Vous voyez ce que je veux dire?.. Le mieux est d'attendre un moment encore, avant de nous remettre en route. Le fond de la vallée reste dans l'ombre. Il est dangereux...

Malgré l'heure, le site sauvage, et les monstres tellement étranges que créait la lune, je ne pus m'empêcher de me moquer du petit homme...

— Vraiment? Vous y croyez?... Et le bon sens, voyons?... Que penserait Léon, s'il vous entendait parler de la sorte?...

Je crus qu'il allait se signer...

— C'est le diable, monsieur, tout simplement...

— Léon?...

— Oui. Et même mieux que ça, l'Archidiable en chair et en os!... Ne l'évoquons pas!...

Il tira de sa poche un objet brillant, et il murmura :

— Conjurons-le, plutôt, mais le plus doucement possible. La musique a du charme...

Il essuya, avec son mouchoir, l'instrument...

— ... Quel temps, dit-il, quelle lumière! il faut que je m'enchante... Vous permettez?... J'ai si peu de plaisirs!...

Sur le siège élevé de la calèche, se découpait, maigre et noire, sa silhouette...

— Un roseau, un simple roseau... Je n'ai que ça!...

Ce roseau, il le fit miroiter sous la lune.

— ... Mais la nuit aime le roseau, qui chante et qui pleure, sans troubler beaucoup le silence qu'elle aime... C'est une voix modeste...

Il leva l'index, écouta.

— Je n'abuserai pas, monsieur. A peine le temps d'alléger mon cœur. L'occasion est si belle!... Pas un cri de bête et pas une brise... Jamais je ne trouverai un tel calme, un tel écho...

Et il souffla dans le roseau léger, fragile.

La voix qui y dormait s'éveilla et passa du silence à la vie sonore, avec précaution. Elle était grave et si prudente qu'elle inquiétait à peine l'air qui nous entourait sur la route, sans émouvoir les profondeurs de la

vallée. On eût dit qu'elle redoutait d'atteindre et d'agiter les régions inconnues où la clarté n'arrivait pas encore... Ou bien, avait-elle peur de l'espace qui, d'un son émis pour la confidence, peut faire dans l'immensité une onde aux échos imprévus dont le retentissement porte la puissance redoutable plus loin que l'horizon et ébranle parfois même les mers?... Non, le petit homme soufflait uniquement pour lui, et pour créer autour de nous comme un cercle de protection mélodique, à peine vibrant, mais où les ondes enfermées palpitaient sur une cadence monotone qui se transmettait de la flûte au cœur comme une invitation à l'assoupissement. Conjurant ses démons familiers par le chant, il ne les mettait pas au défi de mal faire, mais cherchait à les endormir avec une humble et mélancolique patience. Il n'avait sous ses doigts, dans ce bout de roseau, que quatre ou cinq notes, mais lentes, qui venaient de loin, qui duraient longtemps, qui ne mouraient pas sans qu'un autre son eût cueilli, à la pointe extrême du souffle expirant, la vie légère qui animait le mouvement de l'indéfinissable mélopée... De cette mélopée sans cesse renaissante, où l'une dans l'autre coulaient, faibles soupirs, les notes, naissait un sentiment douloureux et vague du monde, comme s'il eût été inachevé...

Je n'avais garde d'interrompre ce murmure toujours sur le point de s'éteindre et qui toujours recommençait. Une haleine discrète et persistante y poursuivait monotonement la mesure qui fond le regret et donne l'oubli, et j'admirais que les chevaux, arrêtés sur la route, fussent devenus si grands et si beaux. La mélopée, la lune, avaient enchanté le vieil équipage. Bêtes et gens n'y étaient plus des corps, mais le présage de leur vie future, celle de leur double possible, qu'un voyageur, plus tard, égaré dans ces solitudes, verrait peut-être se dresser devant lui, sur le col, à la pleine lune d'une nuit d'été...

***

L'aventure s'arrête là.

Ensuite je regagnai banalement ma résidence habituelle et, quelque temps après, je partis pour un long voyage.

J'ai toujours ignoré ce qu'étaient devenus Lucile, son père, Lirande... C'est volontairement que je n'ai pas cherché à le savoir.

Il fallait conserver intact le plus étrange de mes souvenirs.

Mais était-ce possible? — Quant aux événements, sans doute.

Je n'ai rien oublié, rien omis, j'en suis sûr. Toutefois n'est-ce pas la preuve que, pour se conserver si nettement en moi, il a bien fallu que ce souvenir devînt une hantise? Car son étrangeté m'a paru chaque jour plus singulière. J'en fus vite obsédé, et, même aujourd'hui, l'obsession n'a pas disparu.

C'est que mon intrusion dans ces événements, où j'ai joué mon rôle, et qui même sont nés de ma présence dès que j'y fus entré, me reste inexplicable. Mais la raison ne renonce pas à savoir ce que cachent de tels

mystères. Une cause, même fortuite, est nécessaire à sa folie de tout connaître. Cependant, ici, laquelle invoquer?

Le hasard? — Non. Je n'y crois pas, je l'ai dit. Et, si je l'admettais, il serait tellement miraculeux qu'il sortirait de sa nature pour s'identifier à une volonté. La préméditation et ses déroulements n'y sont-ils pas sensibles?

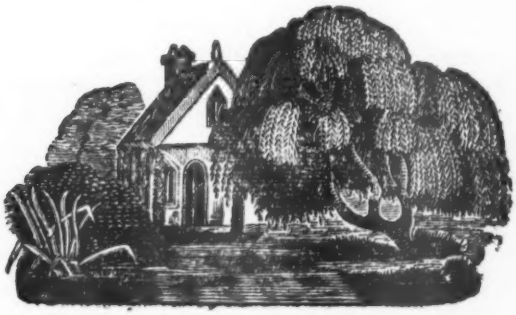
Je l'écarte donc, ce hasard commode! et, ainsi, je reste en présence d'une obscure et étrange puissance. Je la sens partout, mais sans la saisir. Qu'elle soit, qu'elle ait son dessein, tout en moi me le dit, et rien de clair ne me le prouve. Ce drame (car c'est bien un drame, mais dont le début et la fin m'échappent) ce drame a un sens, et j'y crois.

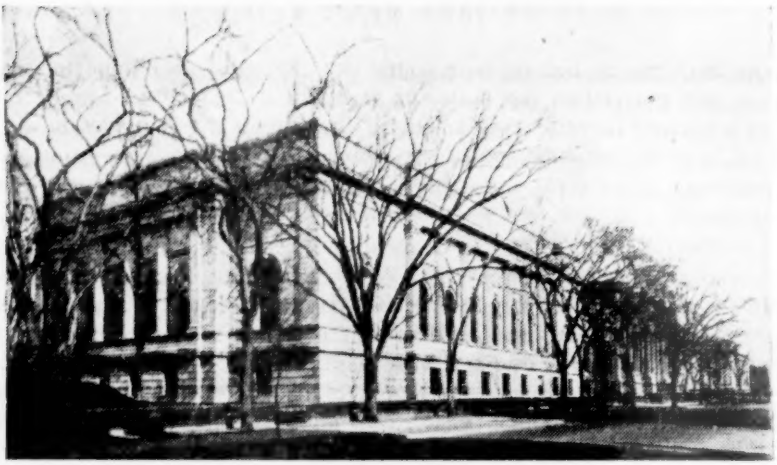
Aussi l'ai-je cherché. En vain. Renoncer m'a été cruel. Mais je me suis consolé de l'échec par une pensée, celle de Lucile.

N'a-t-elle pas poursuivi, comme moi, sans jamais l'atteindre, le sens de ces événements qui, peut-être, s'étaient inscrits dans le cours de ses songes, tant ils leur étaient accordés? Poursuite où fatalement, et à chaque pas, elle a dû constater ma présence. Toujours proche, toujours imminente, cette présence restait invisible. Aussi, sa passion de connaître lui en a-t-elle très probablement suggéré quelque image, inventée par cette âme romanesque selon la forme habituelle de ses songes...

Or, qu'y a-t-il de plus précieux en ce monde que d'être le sujet d'un songe, d'un pareil songe?...

HENRI BOSCO





LE METROPOLITAN MUSEUM DE NEW YORK

par Théodore Rousseau Jr

Le 4 juillet 1866, un groupe de personnalités américaines était réuni au Pré-Catelan pour fêter l'anniversaire de l'Indépendance des États-Unis.

Parmi eux se trouvaient John Bigelow, le ministre auprès de Napoléon III, Gustavus V. Fox, le sous-secrétaire au Ministère de la Guerre, le capitaine de vaisseau Beaumont, commandant d'un croiseur américain ancré en rade de Cherbourg, et le ministre à Berlin John Jay, petit-fils du célèbre président de la Cour suprême de Justice.

Après le dîner, John Jay émit le vœu qu'un Musée national d'Art fût créé à New York et proposa aux convives de se consacrer avec lui à la réalisation de ce projet.

Aux États-Unis l'union se créait lentement un an après la fin de la cruelle guerre civile. Les industries renaissaient, le système ferroviaire en pleine croissance reliait New York aux États éloignés et en faisait le centre commercial le plus important du pays. Le port était à l'aube d'une époque de grande prospérité. La richesse y était plus à l'ordre du jour que la culture.

Il n'y avait pas encore de musée, seulement quelques collections dans de petites « académies », qui étaient souvent des clubs de femmes, et aussi, bien entendu, des collections particulières. En 1864, un chroniqueur américain remarquait qu'à New York « les collections sont devenues aussi courantes que les écuries » ; et nous lisons dans le journal des Goncourt de 1866, qu'à Paris « les banquiers amateurs de ces temps-ci font courir

des enchères au lieu de faire courir des chevaux, sur n'importe quoi, sur une porcelaine, une toile, un morceau de papier. Ce qu'ils font en achetant ? Ils parient seulement qu'ils sont plus riches que les autres ».

L'idée de John Jay porta ses fruits. Revenus aux États-Unis, ces messieurs adressèrent une pétition au cercle de l'Union-League dont le comité artistique leur parut le plus qualifié pour mener cette tâche à bonne fin.

En 1869, une réunion générale eut lieu où de nombreux discours furent prononcés. L'un des orateurs, professeur à l'Université de Princeton, déclara qu'il espérait que l'année 1876, centenaire de la révolution et date fixée pour l'inauguration du nouveau musée, marquerait aussi la fin de la dépendance artistique du pays vis-à-vis de l'Europe.

On forma un comité provisoire, composé non seulement des cinquante noms les plus connus de New York, mais aussi de plusieurs membres de la Commission des Parcs, dont la coopération devait apporter au musée un terrain valant au moins un demi-million de dollars.

En 1870, l'année où comme en 1939 les tableaux du Louvre quittaient Paris menacé par l'avance allemande, la constitution du nouveau musée de New York fut décidée, et les membres de son Conseil furent nommés.

On commença aussi à réunir les fonds. Les membres du Conseil furent les premiers donateurs. L'on ne toucha pas le grand public mais un milieu restreint et élégant, et la liste des donateurs semble prise dans un annuaire mondain ou dans une liste des « deux cents familles » de l'époque. En tout 106 000 dollars furent récoltés parmi cent six personnes.

Tout était donc prêt pour le fonctionnement du musée mais il n'y avait encore ni local, ni collections.

Ce fut en 1871 que le premier lot de tableaux fut acheté grâce à la garantie financière personnelle du nouveau président : cent soixante-quatorze tableaux, pour la plupart flamands et hollandais, choisis par deux experts européens, dont l'un était le conseiller officiel des musées royaux de Belgique.

Le choix fut heureux, puisque malgré les fluctuations de la mode, lors de la célébration du cinquantenaire du musée, cinquante-cinq tableaux de ce groupe initial furent estimés dignes d'être présentés au public, entre autres *la Malle Babbe* de Franz Hals, un Greuze, deux Guardi et trois Tiepolo.

En 1872, le musée nommé *Metropolitan Museum of Art*, fut inauguré dans les locaux d'une ancienne école de danse : « *Dodsworth's Dancing Academy* », située Cinquième Avenue entre la Cinquante-Troisième et la Cinquante-Quatrième rue. On servit du champagne et des huîtres, et un journaliste s'émerveillait « du hasard heureux grâce auquel les tableaux étaient exposés dans l'endroit où tant de jeunes gens de New York avaient été initiés à la poésie du mouvement ». Il y eut six mille visiteurs pendant les trois premiers mois.

Depuis quelque temps l'on s'occupait à Albany, capitale politique de l'État de New York, d'obtenir des fonds pour le terrain et le bâtiment du musée. Les démarches aboutirent, et en 1874 les travaux commencèrent dans Central Park, à la hauteur de la Quatre-Vingt-Deuxième rue en face du Grand Réservoir. Ce quartier était à l'époque la banlieue de la ville.

Le bâtiment, construit en briques rouges, était d'aspect modeste. Il y eut quatre mille personnes à l'ouverture, en 1881, pour admirer les collections qui s'étaient enrichies de nombreux moulages et de deux cent cinquante tableaux prêtés, dont dix provenant de la collection du millionnaire W. H. Vanderbilt.

Le premier directeur du musée fut un homme extraordinaire, le général Louis Palma di Cesnola. Piémontais, soldat de profession, et ancien *Chemise rouge* de Garibaldi, il était venu en Amérique au moment de la guerre civile et avait fondé à New York une école d'officiers qui rendit de grands services à la cause nordiste, et fut l'origine de l'actuelle école de guerre de Washington.

Pour le récompenser de ses services, le président Lincoln le nomma consul des États-Unis à Chypre. Là, pendant neuf ans, il dirigea des fouilles archéologiques. Ses découvertes formèrent le deuxième lot d'objets d'art acquis par le Metropolitan. Pendant les négociations qui furent longues, le Général avait refusé des offres supérieures du British Museum, car il s'intéressait déjà au musée, dont il devint directeur deux ans plus tard.

Il se consacra avec passion à cette tâche. Aidé d'un seul assistant, il s'occupait de tout lui-même, allant jusqu'à emballer chaque objet de ses propres mains lors du déménagement de 1879.

Vers la fin de sa vie l'antiquaire français Gaston Feuardent ayant déclaré que les objets de la collection Cesnola étaient faux, il lui fit un procès, le gagna, mais ne se remit jamais du chagrin que lui causèrent ces accusations. La fin de sa vie en fut assombrie et il mourut en 1904.

Seize ans plus tard — justification posthume et éclatante — une vente publique du surplus de la collection Cesnola produisit une somme totale de 120 000 dollars et les musées furent les principaux acheteurs.

Pendant les six premiers mois après l'installation dans l'immeuble de Central Park, il y eut deux cent quatre-vingt-quinze mille huit cent soixante-douze visiteurs *comptés par un gendarme*. Cet enthousiasme du public suscita des dons nombreux dont certains sont parmi les chefs-d'œuvre actuels du Metropolitan.

La popularité croissante du musée incita la municipalité et quelques citoyens d'opinions avancées à demander l'ouverture du musée le dimanche, afin que les classes laborieuses puissent en bénéficier. Le Conseil du musée hésita à prendre cette décision, malgré la démission de plusieurs membres, car il craignait que l'adoption de cet usage européen ne décourageât par son « immoralité » les donateurs éventuels. Des sociétés telles que « *The American Sabbath Union* », « *The Presbytery of New York* »

et « *The Ladies Christian Union* » prirent vivement parti contre l'innovation proposée. Mais finalement l'influence d'un comité de trente mille citoyens, qui apportèrent un don de 4 000 dollars pour les dépenses supplémentaires, décida de la victoire, et le musée ouvrit ses portes le dimanche. D'après le journal du directeur il semble que la foule des visiteurs des premiers dimanches fut difficile à surveiller. Ils touchaient aux objets, crachaient par terre, s'installaient sur les marches pour faire des pique-niques. Mais peu à peu le public devint plus discipliné et l'administration du musée, d'abord inquiète, fut rassurée et complètement acquise à la nouvelle mesure.

Ce fut dans les dix dernières années du siècle que le Metropolitan devint une grande institution nationale. Deux nouvelles ailes furent construites. La façade sur la Cinquième Avenue et l'escalier furent transformés, et le bâtiment primitif prit l'aspect monumental qu'il a aujourd'hui laissant derrière lui les palais des Vanderbilt, Gould, Frick et Carnegie.

En 1905 une nouvelle ère commença avec l'élection de J. P. Morgan comme président. Il dirigea le musée avec la même autorité qui lui faisait dominer Wall Street. Réputé l'homme le plus riche du monde, il collectionnait avec l'énergie et la magnificence d'un Médicis. A cette époque, influencé par les marchands de Londres, il s'intéressait surtout à l'art anglais. Plus tard il devait préférer l'art du continent et suivre les conseils de Wilhelm von Bode, le fameux directeur du Kaiser Friedrich Museum de Berlin.

Il plaça à la tête du musée Sir Caspar Purdon Clarke du Victoria and Albert Museum de Londres, et nomma conservateur des peintures le critique d'art anglais Roger Fry. Celui-ci manifesta son goût très avancé sur l'époque, en achetant deux panneaux de Crivelli et une *Adoration des Bergers* du Greco. Ce dernier achat fut violemment critiqué et un journal d'art de l'époque, décrivant le tableau qui avait coûté 37 000 dollars, l'appella « un ramassis de figures mal dessinées ne valant pas 50 dollars ».

Quelques années plus tard, son successeur Bryson Burroughs fit preuve d'idées encore plus audacieuses et se distingua par l'achat en 1907 de *Madame Charpentier et ses enfants* de Renoir, tableau qu'il ne paya que 17,800 dollars, mais qui faillit lui coûter son poste. *L'Enterrement* de Manet, *le Don Quichotte* de Daumier et *la Colline des Pauvres* de Cézanne furent aussi des acquisitions très étrangères au goût de New York d'avant la guerre de 1914.

Ce fut l'époque où les grands collectionneurs américains, tels que Morgan, Frick, Widener dominaient le marché par leur puissance d'achat. Les acheteurs européens étaient très émus par cette nouvelle concurrence, à laquelle ils ne croyaient pas quelques années auparavant. Les voyages annuels de Morgan en Europe devinrent légendaires. Il était, dans ses déplacements, littéralement assiégé par tous ceux qui espéraient lui vendre un objet d'art.

Sans perdre de vue les intérêts du musée, il achetait surtout pour sa collection particulière dont le musée devait bénéficier plus tard. Morgan attira au Conseil du musée les plus éminents hommes d'affaires de la ville. Son nom et son prestige, puissants au point d'arrêter une panique à Wall Street en 1907, renforcèrent la confiance du public et firent affluer des dons considérables au Metropolitan.

En 1906, il négocia avec le Gouvernement égyptien l'envoi par le musée d'une expédition archéologique, qui fit des fouilles très fructueuses jusqu'en 1936.

Le meilleur témoignage du succès grandissant du musée est le télégramme envoyé en janvier 1913 par le directeur à Morgan, de passage à Monaco :

« *Avons reçu hier après-midi douze mille cinq cent quatre-vingt-quatre visiteurs dont le président des Etats-Unis et madame Taft.* » Morgan mourut à Rome cette même année.

Le musée jouait maintenant un rôle dans les manifestations officielles de la ville de New York. En 1909 il y eut une fête pour célébrer à la fois le tricentenaire de Henry Hudson, le grand navigateur, et la gloire de Robert Fulton, inventeur du bateau à vapeur. Pendant neuf jours, le public venu de toutes les parties de l'Amérique put admirer une réunion de vaisseaux représentant toutes les flottes du monde et voir Wright et Curtiss survoler le Hudson dans leur machine volante. Le musée, à cette occasion, avait organisé une exposition de deux cent cinquante tableaux, empruntés à des collections particulières, parmi lesquels on comptait trente-sept Rembrandt, vingt et un Hals, douze Jacob Ruysdaël et six Vermeer. Les critiques déclarèrent qu'une visite à cette exposition était « l'équivalent d'un voyage en Europe ».

En 1913 Benjamin Altman, propriétaire d'un grand magasin, laissa au musée sa collection, stipulant qu'elle devait être exposée dans son ensemble et porter son nom. Cette collection, faite par un homme qui connaissait à peine l'Europe et qui n'avait acheté des œuvres d'art importantes que les dix dernières années de sa vie, comprend entre autres merveilles, douze Rembrandt, un Dürer, quatre Memling, un Vermeer, deux Velasquez, une coupe de Cellini, *la Baigneuse* de Houdon, des émaux français et des porcelaines chinoises de premier ordre.

Souvent les legs faits au musée étaient accompagnés de clauses réglant de façon précise les détails de leur présentation. Ainsi la collection de jades de Mr. Bishop dut être exposée suivant le désir du donateur, dans une reproduction exacte de la salle de bal, style faux dix-huitième, de son hôtel particulier.

A partir de cette époque, la Direction du musée estima cette contrainte inacceptable et refusa plusieurs donations, dont celle du sénateur Clarke, qui contenait de beaux Corot mais aurait dû être exposée dans son ensemble de façon permanente.

En 1924 John D. Rockfeller Jr, satisfait du résultat d'une étude qu'il

avait fait faire sur le musée par un expert financier, donna au Metropolitan un million de dollars dont les revenus pourraient être employés librement par le Conseil. Ce don fut particulièrement apprécié, car, malgré les fonds considérables dont le musée disposait, il y en avait peu qui pouvaient être consacrés à l'entretien.

D'autres collections vinrent augmenter le patrimoine du Metropolitan : en 1929 celle de Henry et Louisine W. Havemeyer dont le remarquable ensemble de tableaux anciens et impressionnistes avait été formé en quelque sorte sous l'inspiration de Degas, puisque son élève Mary Cassatt fut la conseillère et l'amie de ce couple d'amateurs. Ce don magnifique était d'un éclectisme exceptionnel, groupant des tableaux anciens très importants, tels que *la Vue de Tolède* du Greco, et des modernes : Degas, Corot, Cézanne.

Pendant la dernière guerre, le Metropolitan resta ouvert, mais les œuvres les plus précieuses furent envoyées dans l'État de Pennsylvanie et ne rentrèrent au bercail qu'en 1944.

Elles ne peuvent jamais être présentées à la fois. Le Metropolitan possède trois mille toiles, et il n'y a de place que pour en exposer huit cents. Les visiteurs — deux millions cinq cent mille par an — sont également trop nombreux pour le cadre actuel. Aussi, peu à peu le projet d'agrandir le musée a-t-il pris corps. Dans ce but à l'occasion de son soixante-quinzième anniversaire, une soucription publique fut ouverte, des plans architecturaux furent étudiés puis adoptés et les premiers travaux commencèrent en 1949. Les nouvelles salles de Peinture et des Arts Décoratifs seront inaugurées en janvier 1954.

ADMINISTRATION

Tandis que les musées français dépendent de l'État, le Metropolitan est une institution indépendante et privée. Elle est régie par un Conseil qui n'a d'attaches officielles qu'avec la ville de New York, qui lui cède gratuitement le terrain et lui procure les gardiens.

L'entrée du musée est toujours gratuite. Ainsi que toutes les entreprises d'intérêt public, il est exempt d'impôts.

Son Conseil est composé de personnalités new yorkaises éminentes du monde des affaires, nommées par votes périodiques au sein du Comité.

L'administration est aux mains de techniciens spécialisés, un directeur, un conseiller juridique, un trésorier et les conservateurs des différents départements. Le personnel du musée est d'environ cinq cents personnes.

Les legs et les dons de particuliers constituent les seules recettes du musée. Certains de ces fonds ont été affectés, suivant la volonté des donateurs, à la constitution d'un capital dont le revenu annuel qui dépasse 500 000 dollars est destiné à des nouvelles acquisitions.

A ce revenu annuel viennent s'ajouter des dons exceptionnels d'un montant souvent considérable.

Ainsi les achats du musée ont-ils pu pendant telle année récente dépasser la somme de 1 800 000 dollars.

ROLE SOCIAL

Le caractère de la population de New York est unique au monde. Dans la ville et sa banlieue il y a quatorze millions d'habitants (plus de trois fois la population de la Suisse) de toutes les races et de toutes les provenances, dont beaucoup ont conservé les caractères particuliers de leurs pays d'origine, mais qui tous sont marqués par un mode de vie identique et par l'influence de la ville elle-même, cette ville où presque rien n'a plus de cent cinquante ans d'existence et où l'atmosphère générale a été créée dans les cinquante dernières années.

Il est difficile pour un Européen élevé à l'ombre de cathédrales et ayant toute sa vie côtoyé des souvenirs historiques qui, sans même qu'il s'en aperçoive, influencent le développement de sa personnalité, d'imaginer la vie de l'enfant et de l'adulte dans une ambiance entièrement dénuée de vestiges du passé.

En Amérique ce n'est qu'au musée que le public est mis en présence d'une œuvre ancienne et souvent il n'y est pas préparé. Aussi le Metropolitan a-t-il bien plus que les musées d'Europe le devoir de jouer un rôle éducatif. Il s'efforce pourtant de ne pas oublier que le but principal du musée est d'être un lieu de délassement et d'agrément où le public peut passer ses heures de loisir, qui sont de plus en plus nombreuses grâce aux nouvelles lois sociales.

C'est dans le but de stimuler l'intérêt des visiteurs et d'être à la fois une sorte d'université et de théâtre, que le Metropolitan a complété les salles d'expositions traditionnelles par une organisation comportant des éléments très divers.

Comme dans tous les grands musées il y a une association de « Membres du Musée » analogue aux « Amis du Louvre », où pour des cotisations variables l'on a droit à plusieurs privilèges : abonnements gratuits au *Bulletin du Musée*, revue d'art mensuelle, entrée libre aux expositions temporaires lorsqu'elles sont payantes, invitations aux concerts de musique de chambre, ancienne et moderne, organisés plusieurs fois par an par le département de la musique.

Pour faciliter au public la visite du musée, il y a un restaurant où l'on peut obtenir de bons repas à des prix modiques. Plus de deux cents mille déjeuners sont pris par an à ce « Cafeteria ».

ROLE ÉDUCATIF

Un « doyen » à la tête d'un groupe de jeunes conférenciers, assure un programme régulier de conférences journalières pour le grand public, pour les étudiants et pour des groupes tels que Clubs, associations,

écoles, etc. N'importe quel groupe de visiteurs peut obtenir les services d'un conférencier sur le sujet qu'il désire. Ces conférences sont données dans les salles du musée devant les œuvres d'art et aussi dans la salle de conférences qui peut contenir près de mille personnes.

En outre, il y a dans le musée même, une section spéciale pour les Petits, appelée le « Junior Museum ». On a essayé dans ce cadre de donner à une échelle réduite, un aperçu général de l'histoire de l'art avec des explications claires et simples sur les techniques employées, en attirant l'attention sur des rapprochements historiques, correspondant aux programmes scolaires. Un groupe de jeunes femmes dirige cette section, qui comprend aussi une salle de conférences, un cinéma et un restaurant où les tables et les chaises sont à la taille des enfants.

Le musée possède une bibliothèque d'art à la disposition du public qui peut y consulter les principaux livres de références, les dernières publications d'Amérique et de l'étranger et les catalogues de ventes. Elle est très fréquentée par les étudiants, les antiquaires et les écrivains. Elle est complétée par un centre de documentation photographique, qui contient plus de deux cent mille reproductions d'objets d'art.

Conférenciers, professeurs et maîtres d'écoles peuvent également emprunter des plaques photographiques pour illustrer leurs cours.

La clinique. — Chaque semaine, le jeudi, le public peut apporter, dans les divers départements du musée, des objets d'art et des tableaux, s'il désire avoir l'opinion des personnalités compétentes au sujet de leur authenticité. Ce service appelé familièrement « Clinique » est très apprécié des New Yorkais et a quelquefois donné lieu à des découvertes amusantes. Récemment, une assistante du département de la peinture a pu identifier un ravissant panneau de Giovanni di Paolo qui fait partie d'un ensemble dont les autres éléments appartiennent à différents musées d'Europe. Une autre fois un petit tableau volé en Europe pendant la guerre fut reconnu, ce qui a permis sa restitution.

Le Metropolitan et l'industrie. — Le musée, dans son désir d'intégrer le plus possible son activité à la vie même du pays attache une importance croissante à ses relations avec les grandes industries. Ainsi, l'Institut du Costume (un département du musée) met sa collection de documents à la disposition de la couture new-yorkaise et des fabricants de tissus. Dernièrement ceux-ci ont même collaboré à une exposition de costumes de pays musulmans (de Casablanca à Bagdad) en montrant des tissus récemment créés et inspirés par les costumes anciens exposés. Une grande société de verrerie a envoyé au musée un de ses collaborateurs pour un stage d'études.

Le Metropolitan est aussi fréquemment consulté par les grandes affaires de cinéma et c'est le spécialiste d'armures anciennes du musée qui a dessiné et dirigé la fabrication de l'armure portée par Ingrid Bergman dans le film *Jeanne d'Arc.*

EXPOSITIONS

Le musée possède plus d'un million d'objets d'art. Ne pouvant pas tous les exposer, il se fait un devoir d'en faire bénéficier le public new-yorkais et celui, moins favorisé à cet égard, de l'Ouest et du Middle West. Il organise dans ce but plusieurs sortes d'expositions. Non seulement il prête des tableaux et des objets d'art aux écoles new yorkaises et des environs, mais chaque année il choisit des thèmes « Vie en Égypte », « École Impressionniste de Peinture », « Estampes Japonaises », etc., autour desquels il groupe des tableaux et des objets de toutes sortes, qui sont expédiés en tournée à travers le pays.

Le Metropolitan accueille de plus en plus les grandes expositions de l'étranger. Il a pu depuis la guerre présenter au public les Tapisseries françaises, les collections des musées de Berlin et de Vienne, et des expositions Van Gogh et Cézanne.

LES COLLECTIONS

Le Metropolitan est composé de divers « Départements » créés au fur et à mesure de son développement. Nous allons tâcher de donner un rapide aperçu de leur composition.

Peintures. — Celui de la peinture a toujours été le plus important du musée, qui comme nous l'avons dit débuta par un achat de tableaux. Il comprend toutes les écoles, depuis les primitifs jusqu'à nos jours. Les écoles flamande et hollandaise y sont les mieux représentées parce que l'époque des premiers dons suivit de près une crise économique en Belgique, qui amena de beaux primitifs sur le marché mondial et parce que les paysages et les scènes de genre furent particulièrement appréciés par les amateurs du XIXe siècle.

Parmi les primitifs, le musée possède le fameux diptyque de la Crucifixion et du Jugement dernier , attribué à Hubert, l'aîné des deux frères Van Eyck, les inventeurs de la peinture à l'huile. Il fut acheté en Espagne par un ambassadeur de la Russie impériale, passa au musée de l'Ermitage et fut vendu au Metropolitan par le Gouvernement soviétique en 1933. *Les Moissonneurs* de Pierre Brueghel le Vieux est aussi une des gloires du Musée.

Les tableaux du XVIIe flamand sont moins nombreux : *Vénus et Adonis* de Rubens est un exemple particulièrement brillant de la maîtrise de ce peintre, qui fut sans doute le plus grand technicien de tous.

Le portait par Van Dyck de James Stuart, duc de Lennox, cousin du roi Charles Ier d'Angleterre, où grand seigneur et lévrier sont également racés et élégants, est un chef-d'œuvre d'exécution, dont la maîtrise égale celle d'un Vélasquez. Il a été jusqu'à nos jours une source d'inspiration pour les portraitistes mondains.

La collection des tableaux hollandais du XVIIe siècle est une des plus importantes du monde, elle compte vingt-huit Rembrandt.

Peu de musées possèdent autant de Vermeer. Le Metropolitan en a quatre, donc plus du dixième de l'œuvre connue de ce maître, que la critique moderne a placé au rang des plus grands. *La Servante endormie, la Jeune Femme à la Cruche, la Dame au Luth* et l'étrange *Allégorie du Nouveau Testament.*

Les salles de peintures italiennes comprennent un grand nombre d'exemplaires de cette école qui fut toujours la favorite des Anglo-Saxons.

Giotto, le Grand Précurseur, y est représenté par une petite *Adoration des Mages.*

La Madone Colonna de Raphaël, peinte pour le couvent de Saint-Antoine-de-Padoue à Pérouse, et qui fut donnée au musée par Morgan, provient de la collection de François II, roi de Naples et des Deux-Siciles.

Le Portrait d'un jeune Homme, sans doute Guidobaldo d'Urbin, un des chefs-d'œuvre de Bronzino, provient de la collection de Lucien Bonaparte.

Du Titien, *le Portrait d'Homme* sensible et rêveur de la jeunesse du maître, qui a été quelquefois attribué à Giorgione ; un portrait d'Alphonse d'Este provenant de la collection de Vogüé et ayant appartenu à Charles-Quint, et *la Vénus et le Joueur de luth* où se révèle la touche libre et fougueuse des dernières années du maître.

Mars et Vénus de Véronèse eut un étrange destin ; peint pour l'empepereur Rodolphe II de Habsbourg, emporté par les Suédois après la prise de Prague, donné à la reine Christine, ce tableau passa ensuite dans plusieurs collections princières romaines, fut acheté par le régent Philippe d'Orléans, passa par Bruxelles et par Londres avant d'arriver à New York.

L'école espagnole compte des œuvres moins nombreuses mais exceptionnelles, tels que ces deux sommets de l'œuvre du Greco : la dramatique *Vue de Tolède*, monument unique de la peinture de paysage, et le saisissant portrait de l'impitoyable Grand Inquisiteur, le cardinal Niño de Guevara ; *les Pèlerins d'Emmaüs* et *le Portrait de Philippe IV* par Vélasquez, et sept Goya dont *les Majas au Balcon* qui inspira Manet, et la pittoresque *Course de Taureaux* peinte probablement pendant l'exil volontaire du maître à Bordeaux.

L'école anglaise a été très appréciée aux États-Unis de façon ininterrompue depuis la période coloniale. Il y a au Metropolitan des œuvres de toutes les époques depuis le portrait d'apparat de la reine Elisabeth, le charmant tableau représentant une scène de chasse à courre du prince de Galles, fils de Jacques Ier et deux tableaux du XVIe siècle dont les auteurs sont inconnus.

A une série de portraits par le disciple direct de Van Dyck, Sir Peter

Lely, s'ajoutent de beaux portraits de Reynolds, Gainsborough, Raeburn, Romney et Lawrence. Le paysage est représenté par l'école de Norfolk, un beau Constable, des Turner et des Bonington.

La collection de l'école américaine est très riche. Cette école se développa en partie parallèlement à l'art anglais avec des maîtres tels que Stuart, le portraitiste de Washington, Copley et Sully, tandis qu'un certain nombre de peintres contemporains nommés « primitifs américains » avaient un caractère national très marqué. Pendant le XIXe siècle, tout en subissant les influences venues d'Europe, cette originalité se développa et réserve aux visiteurs européens qui ne connaissent pas cette peinture, des surprises agréables, telles que le nostalgique paysage des *Trappeurs descendant le Mississippi* de Caleb Bingham, les scènes de genre de Winslow Homer, les tableaux d'un réalisme clair et tranchant de Thomas Eakins et les rêveries romantiques d'Albert Pinkham Ryder, qui évoquent les poésies d'Edgar Poe.

Grâce à des fonds donnés dans ce but, chaque année le musée peut acheter un nombre important de toiles de peintres américains vivants.

La peinture française est largement représentée : la fin du moyen âge par un tableau d'autel d'un anonyme picard, daté de 1451, et par le beau rétable du Cellier, peint par Jean Bellegambe pour l'abbaye de Cîteaux ; la Renaissance, par l'étonnant portrait de Guillaume Budé par Jean Clouet, qui put après nettoyage être identifié grâce à un dessin du musée de Chantilly, par plusieurs portraits de Corneille de Lyon et un charmant panneau allégorique de l'école de Fontainebleau.

Du XVIIe siècle citons *Angélique et Médor* de Blanchard, ce maître dont les œuvres sont si rares ; cinq Poussin, dont le monumental *Enlèvement des Sabines* commandé sans doute par le cardinal de Richelieu et provenant de la collection Cook de Richmond ; et deux paysages de Claude Lorrain dont l'un a appartenu à Richelieu.

De Largillière on peut signaler le portrait de la baronne de Prangins, remarquée par Pierre le Grand lors de sa visite à Paris, d'où le quatrain à la mode :

Le Tsar aime les femmes fortes
Si Prangins ne lui déplaît pas
C'est que ses opulents appas
Ont grand-peine à passer les portes.

Du XVIIIe siècle il y a deux Watteau *les Comédiens Français* provenant de la collection de Guillaume II, et le charmant *Mezzetin*, portrait du comédien italien Luigi Riccoboni qui, acheté pour Catherine de Russie à la vente de Julienne en 1767, passa au musée de l'Ermitage et fut vendu par les Soviets en 1933, une grande noce paysanne de Pater, deux petits paysages, une scène d'intérieur et le célèbre *Billet doux* de Fragonard.

Une *Toilette de Vénus* de Boucher, peinte pour madame de Pompadour et qui orna son château de Bellevue voisine avec des tableaux de Nattier,

le portrait de mademoiselle Favart par Drouais, avec des Oudry, des Greuze, des Vigée Le Brun, parmi lesquels le portrait du duc d'Uzès, qui aurait été payé 100 louis, grâce auxquels cette artiste put fuir en Italie en octobre 1789.

L'esprit de la Révolution est présent, grâce à *la Mort de Socrate* de David, toile qui fut exposée au Salon de 1793 et que les Parisiens purent admirer récemment à l'Orangerie.

Les différents aspects du talent d'Ingres sont visibles dans les deux magnifiques portraits de Monsieur et Madame Leblanc provenant de la collection Degas, dans *l'Odalisque en grisaille* et dans un lot important de beaux dessins.

Le musée possède plusieurs paysages de la dernière époque de Corot et cinq figures de femmes, qui sont l'expression peut-être la plus parfaite de ce talent à la fois grand et modeste.

L'école impressionniste est magnifiquement représentée. Avant même que les œuvres de cette école ne soient entrées dans les musées et dans les collections européennes, les amateurs d'art et les musées américains se rendaient acquéreurs d'un grand nombre de toiles des principaux maîtres. Il y a au Metropolitan douze Manet, vingt-deux tableaux et une trentaine de dessins de Degas, des toiles de Renoir, Monet, Pissarro, Sisley... Cinq Cézanne de premier ordre complètent la collection du XIXe siècle : *Le Portrait de Gertrude Stein* par Picasso (récemment légué au musée) est l'exemple le plus important de l'école de Paris du début du XXe siècle, dont l'activité artistique est malheureusement encore mal représentée.

La place nous manque pour parler ici des importantes collections égyptiennes, grecques et romaines, et du secteur d'arts décoratifs. Nous en viendrons tout de suite aux collections du moyen âge qui sont exposées en partie dans le musée même, en partie aux « Cloisters ». Pour simplifier nous n'évoquerons ici que les Cloîtres.

John D. Rockfeller fit don au musée de pierres du moyen âge provenant en partie de sa collection particulière, en partie de l'ensemble rassemblé par le sculpteur George Grey Barnard, ainsi que d'un terrain situé aux confins de la ville, sur lequel le Metropolitan érigea une reconstitution de divers monastères : salle capitulaire de l'abbaye de Notre-Dame de Pontaut, cloître de l'abbaye de Cuxa et de Saint-Guilhem-du-Désert, chapelle reconstruite avec les fragments de Notre-Dame-du-Bourg de Landon.

Cette transplantation de vieilles pierres, loin de leurs lieux d'origine, peut sembler, à première vue, une hérésie artistique et pourtant, la réussite est parfaite. Le visiteur américain, si étranger à cette ambiance de recueillement, découvre un monde nouveau pour lui en se promenant dans les cloîtres chargés de passé, où règne un silence que la proximité de New York rend précieux. Le voyageur européen lui-même ne peut

qu'approuver la simplicité des reconstitutions, subtiles en leurs détails et d'un goût parfait.

Dans les salles on peut admirer des sculptures de provenances diverses, dont le grand Christ roman du couvent de Santa Clara de Léon en Espagne, une série de Vierges françaises du premier art gothique et les fresques romanes inspirées par le Bestiaire, qui proviennent de San Pedro d'Arlanza près de Burgos. L'on y voit aussi des tapisseries exceptionnelles : celle des Neuf Preux, de la collection Mackay (contemporaine de l'Apocalypse d'Angers), la somptueuse série dite de la chasse à la Licorne, tissée pour commémorer le mariage d'Anne de Bretagne et de Louis XII, et provenant de la collection des comtes de La Rochefoucauld, à Verteuil, des tableaux du xve siècle et des objets d'orfèvrerie et d'ameublement d'une qualité exceptionnelle.

Dans les jardins des cloîtres poussent des fleurs variées et des herbes aromatiques. Le large paysage que l'on aperçoit à travers les délicates arcades, et de la terrasse qui domine l'Hudson, est coupé par le pont George Washington, qui d'un seul jet métallique relie l'énorme ville à la campagne de New Jersey.

Ce spectacle est saisissant, réunissant en une synthèse heureuse deux réussites architecturales très différentes.

***

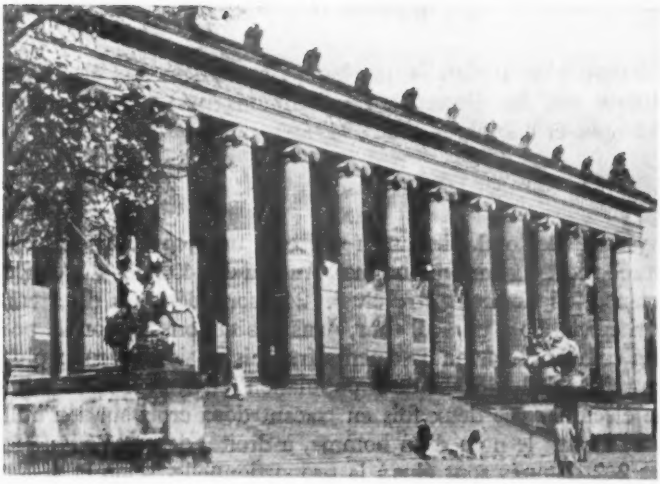
L'importance de l'ensemble artistique du Metropolitan [1] est inestimable non seulement au point de vue esthétique, mais aussi et surtout, parce qu'il représente pour l'Américain moyen le seul témoignage tangible de la grandeur et de l'éclat des civilisations dont la sienne est issue. C'est là qu'il peut puiser l'élément de compréhension spirituelle si essentielle à notre époque

Il serait d'ailleurs souhaitable, que les nations européennes si riches en œuvres d'art de toutes sortes, tout en conservant pieusement les trésors des grandes collections qui constituent leur patrimoine national, permettent à celles des œuvres, dont elles ont déjà des équivalents nombreux, de passer l'Atlantique, car chaque tableau, chaque statue fait ici office d'Ambassadeur et consolide les liens qui, de plus en plus doivent, pour l'avenir du monde, unir étroitement l'Europe et l'Amérique.

THÉODORE ROUSSEAU JR

Conservateur en Chef de la Peinture et des Dessins du Metropolitan Museum.

1. Aux départements que nous avons évoqués il faudrait ajouter l'Extrême-Orient, le Proche-Orient, l'Art musulman, les armures, le Cabinet des Estampes, les instruments de musique et l'*American Wing*, secteur séparé consacré à l'évolution de l'art américain.



LES ÉLECTIONS ALLEMANDES

par Jean Mistler

Le 6 septembre, l'Allemagne a voté pour renouveler le Bundestag qui remplace, à Bonn, l'ancien Reichstag de Berlin. Après l'échec électoral en Italie d'un homme, M. de Gasperi, qui, depuis sept ans aux affaires, avait rendu d'immenses services à son pays, on pouvait se demander si le Dr Adenauer, élu Chancelier en 1949, avec une seule voix de majorité (la sienne, et il ne s'en cachait pas) ne subirait pas, lui aussi, l'usure du pouvoir.

Il n'en a rien été : la preuve est faite qu'une démocratie peut se montrer reconnaissante. Le succès du Chancelier a pris l'allure d'un véritable plébiscite, non pas de ces plébiscites qui, sous les dictateurs, remplacaient les élections et où la pression administrative était renforcée par la terreur policière, mais une consultation libre où tous les partis couraient leur chance. Seulement, les circonstances et la personnalité du Dr Adenauer ont simplifié au maximum les données du problème qui s'est trouvé posé dans les termes suivants :

— *Êtes-vous satisfait des résultats obtenus à l'intérieur par le Gouvernement ?*

— *Approuvez-vous sa politique étrangère ?*

J'ai, avant les élections, parcouru pendant trois semaines la moitié de l'Allemagne. La plupart des citoyens paraissaient surtout sensibles à l'œuvre économique de la coalition gouvernementale. Jamais ses candi-

dats n'étaient plus applaudis que lorsqu'ils disaient aux électrices (plus nombreuses que les électeurs, ne l'oublions pas) : « Regardez votre garde-manger et comparez avec 1949! »

***

Le système électoral allemand représente un compromis entre la proportionnelle et le scrutin uninominal. Au lieu des 402 députés du Bundestag sortant, 484 devaient être élus[1]. 242 sont désignés directement, à la majorité relative à un seul tour, dans des circonscriptions à peu près étendues comme les arrondissements français, mais beaucoup plus peuplées en raison de la densité de la population (environ 220.000 habitants). Chaque électeur vote deux fois en traçant deux croix sur son bulletin : à gauche, devant le nom d'un homme, à droite, devant l'étiquette d'un parti, et 242 députés sont élus à la proportionnelle, selon le système de Hondt, d'après le nombre de suffages totalisés par les listes des partis dans chacun des pays de la République Fédérale. On tient compte pour cette répartition des sièges déjà obtenus par le suffrage direct, ce qui rétablit la proportionnelle sur l'ensemble des résultats.

Les pays (les *Laender*) sont au nombre de neuf, Ce sont, du nord au sud ; Schleswig-Holstein ; ville de Hambourg ; ville de Brême ; Basse-Saxe ; Rhénanie du Nord-Westphalie ; Hesse ; Rhénanie-Palatinat ; Bade-Wurtemberg ; Bavière. La ville de Berlin-Ouest ne votait pas, elle envoie simplement siéger au Bundestag 22 délégués qui sont de simples observateurs et qui sont choisis par son Sénat, c'est-à-dire par le Conseil municipal.

En fait, ce système électoral accorde une double prime à la majorité. Tout d'abord, si un parti obtient dans un *Land*, au suffrage uninominal, plus d'élus que la représentation proportionnelle ne lui en attribuerait, il les garde et on crée autant de sièges supplémentaires. C'est ainsi que le nouveau Bundestag comptera 487 députés, au lieu de 484. Mais surtout, la loi électorale a prévu, pour la première fois, que pour accéder à la répartition proportionnelle des suffrages, chaque parti devait avoir obtenu soit 5 p. 100 des voix, soit un élu au scrutin direct. Plusieurs partis, notamment les communistes, ont été éliminés, faute d'avoir satisfait à cette condition. Au contraire, les grands partis en ont bénéficié. C'est ainsi que l'Union chrétienne démocrate du Chancelier, avec 45,2 p. 100 des suffrages, emporte 50,2 p. 100 des sièges.

La coalition gouvernementale sortante était formée de l'Union chrétienne démocrate, des libéraux (démocrates libres) et du parti allemand (conservateurs). L'opposition de gauche comprenait les sociaux-démocrates, les communistes, l'opposition de droite, les néo-nazis. Le parti bavarois et le centre catholique avaient tantôt voté pour Adenauer

1. Pour tenir compte de l'accroissement de la population.

et tantôt contre. Enfin, deux partis nouveaux allaient aux urnes : les réfugiés et les neutralistes.

Le tableau ci-dessous permet de mesurer avec précision les gains et les pertes de chacun de ces partis.

Partis	Voix		Sièges		Pertes	Gains + 85
	1953	1949	1953 (487)	1949 (402)		
Chrétiens-démocrates	12 440 799 (45,2 %)	7 359 084 (31 %)	244	139		+ 105
Démocrates libres	2 628 146 (9,5 %)	2 839 920 (11,9 %)	48	52	— 4	
Parti allemand	897 952 (3,3 %)	939 934 (4 %)	15	17	— 2	
TOTAL pour la coalition gouvernementale	15 966 897 (58 %)	11 138 938 (46 9 %)	307	208	— 6	+ 105
Sociaux-démocrates	7 939 774 (28,8 %)	6 934 975 (29 2 %)	150	131		+ 19
Réfugiés (1)	1 614 474 (5,9 %)	(1)	27	0		+ 27
Communistes	607 413 (2,2 %)	1 361 706 (5,7 %)	0	15	— 15	
Parti Bavarois	465 552 (1,7 %)	986 478 (4,3 %)	0	17	— 17	
Neutralistes (parti de l'unité allemande) [1]	318 323 (1,2 %)	(1)	0			
Centre catholique	217 342 (0,8 %)	727 343 (3,1 %)	3	10	— 7	
Néo-nazis (parti du Reich) [2]	295 615 (1,1 %)	428 000 (1,9 %)	0	5	— 5	
Divers	115 665 (0,3 %)	1 882 000 (8,9 %)	0	16	— 16	

1. Pas de candidats en 1949.
2. S'étaient présentés sous d'autres étiquettes.

Comme on le voit, la majorité gouvernementale, précaire dans le précédent Bundestag, sera massive dans le nouveau, et, au sein même de cette majorité, la prédominance du parti chrétien-démocrate devient telle qu'il pourrait à la rigueur gouverner seul. C'est que le parti démocrate libre et le parti allemand ont perdu des voix à son profit.

Les deux formations extrêmes : communistes et néo-nazis sont totalement éliminées.

Le Bloc des Réfugiés qui constituait la principale inconnue du scrutin n'a pas fait le plein des voix sur lesquelles il pouvait compter. En effet, sur le territoire de la République Fédérale, on dénombre 11 millions de réfugiés, soit 6 millions au moins d'électeurs et d'électrices. Or, les candidats du Bloc n'ont eu que 1 600 000 suffrages. Bon nombre de ceux qui lui ont manqué sont allés au Chancelier.

Enfin, les neutralistes ont été écrasés. Ce qui est bien triste pour le grave et gris journal du soir qui, depuis quatre ans, faisait un sort à toutes leurs manifestations, aussi bien celles du Pasteur Niemœller, que celles de l'ex-Chancelier Wirth. Ce dernier, qui s'était signalé, en pleine

campagne électorale, par la visite qu'il avait faite à Berlin au délégué du Kremlin, l'ambassadeur Semionov, a récolté à Carlsruhe, 833 voix sur 112 000. Si Moscou a financé la campagne électorale des neutralistes, comme certains documents paraissent l'établir, c'est vraiment le type des placements à fonds perdus!

En fait, la campagne électorale s'est résumée à une lutte entre le Chancelier Adenauer et le parti social-démocrate. Les socialistes ont été battus : ils ont gagné des voix parce que le nombre des votants a augmenté, mais leur pourcentage a fléchi. Cet échec a surpris maints observateurs, car en 1952 les socialistes avaient progressé aux élections régionales. Est-il dû, comme on l'a soutenu, à l'insuffisante personnalité de leur chef, le Dr Ollenhauer, moins dynamique, moins populaire que n'était Schumacher? Nous ne le croyons guère : candidat dans la circonscription même où Schumacher avait été élu en 1949, son successeur n'a eu que 2 p. 100 de voix de moins, et nombreuses sont les régions où le recul du parti est plus marqué. En réalité, la défaite de la social-démocratie tient au fait que le Chancelier sortant tenait en main les atouts maîtres, aussi bien sur le plan intérieur que sur le plan extérieur. Examinons ces cartes.

***

Pour un voyageur qui se rend en Allemagne à intervalles réguliers, le redressement économique du pays est aussi évident que la croissance des feuilles en avril. Il suffit d'ouvrir les yeux pour voir les immeubles, les ponts, les ouvrages d'art reconstruits, et les magasins illuminés à la place des monceaux de gravats et de décombres. Le survol de Berlin est, à cet égard, un spectacle étonnant. En 1949, on n'apercevait que des tas de briques là où avaient été les maisons et, çà et là, dans les quartiers relativement épargnés, des carrés de murs sans toits. Aujourd'hui, dans les secteurs occidentaux de la ville, on a l'impression, en regardant par les hublots de l'avion, que la moitié à peu près des immeubles sont reconstruits.

A défaut de ces impressions directes, quelques chiffres permettront à nos lecteurs de se faire une idée moins frappante, mais précise du relèvement de l'Allemagne.

D'abord, l'index de la production industrielle.

Si l'on prend comme année de références, l'année 1936, qui fut, grâce au réarmement entrepris par Hitler, une année de grosse activité, et si on lui affecte l'indice 100, nous trouvons les chiffres ci-après :

	1936	1948	1949	1950	1951	1952
Indice	100	63	90	113	135	144

L'effectif total des salariés occupés atteignait 15,5 millions à la fin de 1952, soit 571 000 de plus que l'année précédente et 2 millions de plus qu'en 1950. Dans la même période, malgré l'afflux croissant des

réfugiés de la zone Est, le nombre des chômeurs descendait de 2 millions à 1 million. Ce chiffre reste considérable certes, mais une enquête plus précise faisait voir que 410 000 d'entre eux étaient inaptes à tout travail et que, sur les 590 000 utilisables, 200 000 seulement étaient disposés à aller travailler dans une autre région, ce qui ramène aux environs de 400 000 le total des chômeurs réels.

Le tableau du commerce extérieur n'est pas moins favorable. Les exportations ont atteint l'année dernière près de 17 milliards de marks, dépassant d'un milliard les importations. Aussi le solde positif du compte de l'Allemagne près de l'Union européenne des Paiements est-il passé, en deux ans, de 300 millions de dollars à plus d'un milliard. Il n'y a rien d'étonnant à ce que le mark, cinq ans après la réforme monétaire brutale de 1948, soit devenue la plus forte monnaie d'Europe avec le franc suisse.

Si nous considérons la consommation, les progrès ne sont pas moins évidents : de 1 468 grammes de viande par mois et par tête en 1949, on passe à 2 138 en 1952 et, pour le premier trimestre de cette année, à 2 247. Même proportion pour les œufs, le lait, le beurre. Pour les vêtements, la rue est loin d'offrir à Cologne le même spectacle d'élégance que certains quartiers de Paris, mais l'Allemand et sa femme sont déjà mieux habillés en moyenne que l'Anglais. Parmi les affiches électorales du parti chrétien-démocrate, une de celles qui a eu le plus de succès montrait deux jambes de femmes : celle de gauche avec des savates éculées, déjetées et des bas de fil mal tirés, celle de droite, avec d'élégants souliers à talon bottier et des bas nylon. Aucun texte, deux dates : 1948-1953.

Mais l'argument massue du Chancelier Adenauer était celui-ci : « L'Allemagne fédérale construit une habitation par minute. » A première vue le chiffre paraît impossible. Il est, à peu de chose près, exact et ici quelques détails sont nécessaires. Les bombardements aériens avaient endommagé environ la moitié des logements et en avait détruit ou rendu inhabitables 2 340 000, soit à peu près le quart. Ces bombardements, représailles contre ceux de la Luftwaffe en 1940, avaient d'ailleurs anéanti beaucoup plus de maisons que d'usines ou de gares. N'ont-ils pas démoli la cathédrale et l'Hôtel de Ville de Francfort et respecté l'immeuble gigantesque de l'I.G. Farben! Villages et petites villes ont peu souffert en général, mais, dans les grands centres la proportion des immeubles démolis dépassait généralement la moitié. Elle atteignait 75 p. 100 à Wurtzbourg, où les bombes qui ont soufflé les toits du plus beau château du monde ont épargné les plafonds de Tiepolo, 77 p. 100 à Cologne, plus de 85 p. 100 à Mayence.

La reconstruction a été entreprise avec une rapidité saisissante. Le ministre fédéral Wildermuth, qui en était chargé, est mort l'an passé à la tâche, foudroyé par une apoplexie, mais son œuvre, la loi du 24 avril 1950 organisant et finançant la reconstruction, porte pleinement ses effets.

Là encore les chiffres sont éloquents : en 1949, 215 000 logements ont été construits ; en 1950, 303 000 ; en 1951, 422 000 ; en 1952, 440 000. Si l'on y ajoute les logements qui, dès le lendemain de leur ruine, avaient été rebâtis par les sinistrés eux-mêmes, groupés, sans attendre l'aide des Pouvoirs publics, en véritables coopératives où chacun mettait la main à la truelle ou au rabot, on estime qu'au total à l'heure actuelle 2 millions d'habitations sur les 2 340 000 qui avaient été démolies ont été reconstruites. Cet effort, qui est le double de celui de l'Angleterre et dépasse dix fois le nôtre, n'a été, bien entendu, possible que grâce à l'aide américaine, mais, quand on pense que l'Allemagne a reçu, au titre du plan Marshall, environ 55 p. 100 de ce qui a été attribué à la France, on s'étonnera moins que les États-Unis fassent des comparaisons fâcheuses pour nous entre le rendement de leurs crédits dans les deux pays.

Ceci dit, le désir d'aller vite a sans doute fait commettre à nos voisins des erreurs. Dans beaucoup de villes, on a édifié des cités neuves à la périphérie, tandis que les secteurs du centre restaient en ruines. Cela a coûté plus cher que si l'on avait utilisé l'infrastructure des quartiers bombardés, car cette infrastructure représente une valeur qui n'est pas négligeable, comme me le faisait remarquer, chiffres à l'appui, un architecte devant les ruines de Berlin. On a dépensé des sommes énormes pour des travaux de viabilité, des extensions d'égoûts, des branchements eau-gaz-électricité. Sans doute, on a créé ainsi des cités-jardins bien préférables du point de vue de l'hygiène aux anciens quartiers, mais on a rendu plus difficile la vie économique d'organismes urbains dont le plan ancien résultait des courants commerciaux et on a grevé les budgets municipaux et particuliers de lourdes charges. Mais que pèsent ses critiques à côté de celles que l'on pourrait faire aux gouvernements qui se sont succédé en France et se sont contentés de conjuguer au futur le verbe *construire ?*

***

Comment s'explique cette montée en flèche d'un pays qui, il y a six ans, au moment des démontages d'usines, paraissait condamné à l'asphyxie, à la mort lente ?

Par le travail intense d'un peuple discipliné.

Par l'application d'une politique libérale, et là, le mérite des décisions ne revient pas seulement au Chancelier Adenauer mais à son ministre de l'économie, le Dr Ehrard. C'est lui qui a inspiré l'abandon du dirigisme et qui a eu le courage d'instituer en pleine pénurie ce qu'on appelle outre-Rhin *Marktwirtschaft* (Économie de marché), c'est-à-dire la suppression des contrôles parasitaires et le rétablissement de la libre concurrence. A ces réalisations de la majorité sortante, les socialistes avaient peu d'arguments à opposer. Il y a quatre ans, ils avaient prophétisé l'échec de la politique libérale avec autant d'assurance que Léon Blum prophétisait l'échec de Poincaré. Au fur et à mesure que les premiers

résultats favorables se manifestaient, leurs critiques ont pris un autre ton. Ne pouvant contester le succès de cette politique, ils l'ont taxée d'immoralité : « Vous faites chaque jour de nouveaux millionnaires, ont-ils dit à M. Ehrard, les casinos poussent en Allemagne comme des champignons après la pluie. Vous importez des produits parfaitement inutiles : bananes, pamplemousses, homards, caviar! » Le ministre de l'Économie nationale ripostait que si l'on voulait vendre des étoffes aux Hollandais et des bicyclettes aux Danois, il fallait bien leur acheter leurs crustacés et leurs huîtres. Il ajoutait en souriant que les enfants des ouvriers socialistes n'avaient pas été fâchés de faire connaissance avec les oranges...

Il est un point cependant où les critiques socialistes ne sont pas déplacées : c'est le jeu. La publicité pour les casinos : Baden, Hombourg, Wiesbaden est vraiment encombrante, et, d'une façon plus générale, le goût des Allemands pour la spéculation constitue un risque réel. Déjà les valeurs boursières ont été poussées en 1952 à un niveau tellement excessif qu'elles n'ont pu s'y maintenir. « Ce n'est pas ma faute », répond M. Ehrard, et son collègue M. Schaffer, ministre des Finances, fait observer que ses impôts devraient suffire à limiter la masse de manœuvre des spéculateurs. Il ne nous appartient pas de trancher le débat, mais il y a dans la conception allemande des affaires un côté aventureux qui n'est pas sans péril.

***

Si nous passons à la politique extérieure, le bilan que pouvait aligner le Dr Adenauer était bien fait pour exalter la fierté nationale de ses compatriotes. En 1951, la République de Bonn entrait au Conseil de l'Europe et recouvrait un des attributs les plus caractéristiques de la souveraineté, le droit d'avoir un Ministère des Affaires étrangères ; en même temps le statut d'occupation était allégé. En 1952, les Accords de Bonn définissaient le régime qui succéderait à l'occupation et le Traité de Paris créait la Communauté européenne où l'Allemagne entrait. Jamais pays vaincu n'avait été aussi rapidement admis à s'asseoir à la table des vainqueurs. Certes il avait fallu pour cela que les Soviets multiplient les sottises et les provocations, mais chacune de leurs fautes avait été admirablement exploitée par le Dr Adenauer. Et le Chancelier, après son voyage triomphal en Amérique, a donné à l'Allemagne conscience d'être un élément essentiel de la politique européenne, si bien que l'appel de M. Foster Dulles en sa faveur, cet appel, où la plupart des augures qui écrivent dans nos journaux sur les questions étrangères qu'ils ignorent ont vu une gaffe, un pavé de l'ours, a confirmé aux yeux de la majorité des Allemands une communauté de vues sur laquelle ils comptent s'appuyer à l'avenir.

La position du chef du Gouvernement de Bonn se résume en gros dans les termes suivants : intégrer fortement l'Allemagne au bloc occidental,

lui donner une armée, parvenir par là au rétablissement de son unité. Bien des points restent obscurs. Comment et quand le dernier article de ce programme sera-t-il réalisé ? Sera-ce au prix d'une guerre, d'une croisade occidentale pour libérer les peuples opprimés, ou à l'amiable, par un recul de la Russie ? Et qu'adviendra-t-il des provinces attribuées aux Polonais, au-delà de la ligne Oder-Neisse ? De nombreux Allemands parmi lequels le ministre fédéral Kaiser, les revendiquent déjà. Je crois que le Dr Adenauer et son parti ne font pas entrer la guerre dans leurs plans : ils pensent que la Russie fera machine en arrière et qu'elle finira par évacuer la zone Est, où le soulèvement berlinois du 17 juin a prouvé qu'elle est haïe et ses valets méprisés.

***

Que vaut cette interprétation des faits ? L'afflux des réfugiés à Berlin depuis le début de l'année, les soulèvements ouvriers du printemps, les incidents auxquels a récemment donné lieu la distribution des colis Eisenhower attestent bien qu'un profond malaise règne dans la zone orientale. En mars dernier, à Berlin, au moment où l'invasion des réfugiés atteignait son maximum avec trois ou quatre mille arrivants par jour, j'ai assisté au travail des commissions de triage et j'ai pu, en écoutant pendant deux journées entières l'interrogatoire des réfugiés, me rendre compte des conditions de vie dans la République « démocratique ». La serveuse du mess de Potsdam qui se plaignait des brutalités des officiers russes ivres chaque soir, le paysan poméranien qui expliquait l'impossibilité où il se trouvait de satisfaire aux réquisitions de produits agricoles, l'artisan de Dresde qu'un dirigisme imbécile privait tantôt de bois, tantôt de métal et tantôt de charbon, traçaient en petites touches un tableau édifiant : si demain des élections libres avaient lieu dans la zone Est de l'Allemagne, les communistes seraient écrasés.

Est-ce à dire que leurs protecteurs, les Russse qui le savent parfaitement, partiront de leur plein gré ? Évidemment non, et il peut y avoir un danger réel à voir se répandre en Allemagne et aux États-Unis l'idée qu'il suffira de parler ferme pour que l'armée rouge rentre chez elle.

Je crois cependant qu'une victoire des socialistes n'aurait pas été souhaitable. Les socialistes ont lutté, du temps de Schumacher, à fond contre le réarmement du pays et l'alliance atlantique. C'était l'époque où, dans une Allemagne qui commençait à peine à se relever de ses ruines, le slogan : *Ohne mich* (que l'Occident se défende sans moi) semblait populaire. Tardivement, ils ont compris leur erreur et ont essayé de se séparer des neutralistes, mais ils sont restés hostiles à la Communauté de Défense européenne et ils ont préconisé le rétablissement de l'unité du pays par des négociations avec les Russes, comme si l'on pouvait négocier avec Moscou sans être fort.

Par là, sans en avoir conscience, les socialistes ont fait le jeu du Kremlin

dont la diplomatie reste fondée sur la tactique du cheval de Troie et de la manœuvre par l'ingérence dans la politique intérieure des autres pays.

Cette hypothèque qui pèse si lourdement sur la France et l'Italie est désormais levée pour Bonn, et le Chancelier Adenauer a le chemin libre pour créer l'armée allemande à laquelle les États-Unis tiennent essentiellement. C'est à nous de choisir et de dire si cette armée se développera sans aucun contrôle ou si elle s'intégrera dans l'armée européenne. En tout cas, même si la Cour suprême de Carlsruhe jugeait que le réarmement est contraire à la constitution, le Gouvernement trouverait sans peine au Bundestag la majorité des deux tiers nécessaire pour modifier les textes constitutionnels, car les députés du Bloc des Réfugiés ne pourraient pas lui refuser leur appui dans un vote qui leur apparaîtrait comme le prélude au retour dans leurs provinces natales.

***

Il faut conclure. On nous excusera de le faire sur un ton moins péremptoire que certains de nos confrères. C'est que le problème n'est pas simple. L'Allemagne belliqueuse des Empereurs et de Hitler nous a fait trop de mal pour que nous ne soyons pas vigilants et l'Allemagne de 1953 n'est pas un voisin de tout repos non plus. Mais la conception qui a été celle de Paris au lendemain de la guerre, l'idée d'une Allemagne atomisée en une poussière d'États et privée de tout potentiel industriel, véritable *no man's land* au cœur de l'Europe, aurait rapidement installé les Soviets sur le Rhin, si Truman n'avait pas brutalement mis le point final aux rêveries rooseveltiennes. Laissons les professeurs d'histoire regretter cette utopie. Adenauer est très différent de Bismarck, c'est un légiste de l'Ouest et non un Junker du Nord et les forces qui se groupent derrière lui sont le catholicisme rhénan au lieu du protestantisme prussien, une industrie qui veut exporter au lieu d'une agriculture protectionniste de féodaux, une bourgoisie d'intellectuels et de commerçants au lieu des serviteurs monoclés de la dynastie brandebourgeoise. L'Allemagne est au travail et elle nous fera une rude concurrence économique, mais son Chancelier recherchera certainement une entente avec la France.

Pendant cette campagne électorale que j'ai observée en Hesse, en Wurtemberg, en Bavière, en Rhénanie, j'ai entendu plus d'une réflexion étonnée sur la paralysie à laquelle la France était réduite par la grève des fonctionnaires : le facteur bavarois, qui gagne moins que le nôtre et travaille huit heures de plus par semaine et jusqu'à soixante-cinq ans, n'y comprenait rien. Là-bas les serviteurs de l'État le respectent et le Gouvernement est obéi. Or voici qu'à Bonn un gouvernement fort va être investi de nouveau pour quatre ans. Qui peut à Paris garantir seulement quatre mois aux passagers de l'Hôtel Matignon ?

JEAN MISTLER

IMAGES DE PARIS

par Denise Bourdet

LE MUSÉE CARNAVALET

Plus qu'aucun autre le Musée Carnavalet devait figurer dans ces images de Paris, puisqu'il est intimement lié à la vie parisienne et qu'il en illustre l'histoire. Les vues de Paris, les scènes de mœurs du XVIe siècle à nos jours, les portraits de personnages illustres et leurs souvenirs personnels y sont disposés parmi le luxe des boiseries et des meubles comme dans la demeure d'un riche amateur. Et les salles du rez-de-chaussée exposent des enseignes, des métiers, des plans-reliefs et des maquettes de monuments, des costumes aussi, fantômes sans visages qui évoquent des gestes d'autrefois.

Le bel hôtel du Marais qui abrite la variété de ces collections fut construit en 1548 pour le président du Parlement, Jacques des Ligneris. Trente ans plus tard, la veuve du sire de Kernevenoy en devint propriétaire et y mena une vie si brillante, qu'à soixante-dix ans, ruinée, elle dut se retirer sur ses terres. Mais l'hôtel garda son nom, les rocailleuses syllabes bretonnes de Kernevenoy ayant été transformées par les commensaux de la dame en cet à peu près : Carnavalet.

La façade sur la rue ne comportait alors qu'un rez-de-chaussée avec comble mansardé. Deux galeries à arcades reliaient ce bâtiment d'entrée au corps de logis principal élevé au fond de la cour. En 1655, François Mansart remaniant l'hôtel pour un riche financier, ajouta un étage à la façade et aux galeries latérales, ce qui donna aux constructions l'aspect qu'elles ont encore aujourd'hui. Madame de Sévigné, qui vécut là les vingt dernières années de sa vie, reconnaîtrait encore la « Chère Carnavalette » où elle avait son appartement derrière les fenêtres à croisées de pierre,

séparées par les quatre saisons sculptées, œuvre de l'atelier de Jean Goujon.

Mais elle s'étonnerait peut être de voir que des agrandissements successifs ont doublé puis quadruplé la surface de l'hôtel, et découvrirait que trois morceaux d'architecture, l'arc de Nazareth, témoin de la Renaissance, la façade XVIIe siècle du Bureau des Drapiers et un pavillon début XVIIIe siècle provenant de l'hôtel Choiseul, furent remontés et sertis dans les constructions nouvelles, qui, avec les anciennes, s'ordonnent à présent autour de deux cours et de deux jardins séparés par une colonnade. Le tendre et modeste diminutif dont elle nommait son logis ne lui semblerait plus de mise.

C'est que la destinée de l'hôtel Carnavalet n'était pas de rester une habitation privée. Il fut acquis en 1866 par la Municipalité de Paris pour y installer sa bibliothèque historique, reconstituée après l'incendie qui la détruisit à l'Hôtel de Ville, pendant la Commune. Bientôt estampes, peintures, médailles, œuvres d'art de toutes sortes vinrent s'ajouter aux livres qui durent être transportés dans un hôtel voisin, et le Musée Carnavalet, consacré aux souvenirs de l'histoire de Paris, était ouvert au public en 1880. Il allait s'enrichir rapidement et devoir être agrandi.

Il ne l'est pas encore assez. Pour le conservateur actuel, M. Jacques Wilhelm, conserver c'est aussi entreprendre. Il déclare qu'il manque encore quarante à cinquante salles pour que toutes les collections soient présentées. Elles sont déjà exposées dans quatre-vingts salles, et celles-ci sont insuffisantes pour étaler aux yeux du public toutes les richesses sans cesse accrues, du musée. M. Wilhelm est jeune et actif, il s'occupe de Carnavalet depuis 1941, il en est le conservateur depuis 1948, il a pour lui de l'amour et de l'ambition. « Carnavalet deviendra beaucoup plus vaste », annonce-t-il. La Bibliothèque de la Ville de Paris, qui est installée dans l'hôtel Le Pelletier de Saint-Fargeau, va émigrer à l'hôtel Lamoignon. L'hôtel Saint-Fargeau va alors devenir une annexe de Carnavalet. Déjà, dans son orangerie sont entassées nos collections archéologiques qui vont de la préhistoire jusqu'au XVe siècle. Le manque de place empêchait qu'on les montrât au public. On va enfin pouvoir le faire, et cela est d'autant plus utile que Paris n'a aucun autre musée d'archéologie préhistorique. De plus, l'hôtel Saint-Fargeau n'est séparé de Carnavalet que par le lycée Victor-Hugo. Si l'on pouvait récupérer ce bâtiment, « et ce ne serait pas bien difficile », ajoute rêveusement M. Wilhelm, de loger ailleurs ces classes de jeunes filles, Carnavalet occuperait l'énorme bloc limité par la rue de Sévigné, la rue des Francs-Bourgeois, la rue Payenne et la rue du Parc-Royal.

Cependant, si M. Wilhelm réalise ce dernier agrandissement de Carnavalet, il n'y trouvera encore pas la place pour un musée du costume tel qu'il le rêve. Pour l'instant cinq ou six mille costumes sont rangés dans des cartons, sur trois étages de chambres, au fond de l'hôtel Lauzun, dans l'île Saint-Louis. « Ceux que l'on voit à Carnavalet ne sont donc

qu'une infime partie de la collection, et celle-ci ne commence qu'à la Régence. Nous n'avons pas un seul costume Louis XIV, explique M. Wilhelm. Et parmi ceux du XVIIIe siècle, nous possédons beaucoup plus de vêtements masculins que féminins : car de ceux-ci on s'est souvent servi pour recouvrir des sièges, tandis que les premiers ne fournissaient pas un métrage de soierie suffisant à cette utilisation. On possède au contraire plus de robes que de costumes masculins du XIXe siècle, ces derniers étaient en drap, et on ne conserve en général que les habits luxueux. C'est pourquoi il ne reste presque aucun costume populaire parisien et relativement peu de costumes en lainage, ce qui exclut d'ailleurs le danger des mites. »

A voir le succès que remportèrent l'an passé à la galerie Charpentier, et cette année encore aux magasins du Printemps, les expositions de costumes que l'on y fit, on est convaincu que le public aimerait qu'on lui présentât cette vaste collection des modes passées. Elles suggéreraient les mœurs d'une époque, laissant deviner ses usages et ses raffinements, ses audaces et ses pudeurs, et prouveraient la constance de l'imagination et du talent dépensé dans la couture française. Paris se doit d'avoir un musée du costume.

« Mais cela pose bien des problèmes, reprend M. Wilhelm. La Ville de Paris doit seule en faire les frais, et ce serait le Musée Municipal du Costume. Il devrait être situé rive droite, et à l'ouest dans le quartier de la mode. Il faudrait l'installer dans des chambres sans fenêtres, éclairées seulement par la lumière électrique, le soleil, et plus encore la lune, fanant les étoffes. Et y faire des expositions successives et à jet continu. »

Des expositions successives, c'est déjà le programme que s'est tracé à Carnavalet M. Wilhelm. On se souvient des dernières qu'il y organisa : celle du Bimillénaire de Paris, celles des chefs-d'œuvre des Collections parisiennes du XVIIe, du XVIIIe et du XIXe siècles. A la fin de cette année il montrera les collections qui vont depuis 1850 à nos jours, et qui étaient enfermées depuis la guerre. On y verra entre autres choses une importante iconographie du général Boulanger, des souvenirs de Sardou, d'Alphonse Daudet, des portraits d'actrices célèbres, enfin, tout ce qui ressuscite une époque et lui rend son parfum. Vues de Paris et scènes de mœurs compléteront cette évocation.

Carnavalet possède dans ses réserves de quoi renouveler souvent cette revue du passé, où l'œuvre d'art et l'objet racontent l'histoire. Et trois cent mille estampes et photographies, quatre-vingt mille médailles, un riche cabinet de dessins sont à la disposition des chercheurs. Ceux-ci sont le plus souvent des historiens, des cinéastes, des metteurs en scène, des journalistes, des illustrateurs de livres sur Paris, et la parfaite organisation d'un service de plusieurs dizaines de milliers de fiches aide à satisfaire promptement leur curiosité. La vie privée de Carnavalet est encore plus active que sa vie publique.

Être conservateur d'un musée n'est pas comme on a tendance à le

croire, une sinécure. Et quand il s'agit de celui-ci, c'est diriger une grosse entreprise, avoir la lourde charge d'une grande maison à tenir. « Je fais un travail qui ne se voit pas », soupire parfois M. Wilhelm. Mais ce disant, il a l'élégante coquetterie de l'hôte qui offre à ses invités les plus belles fêtes du monde, sans permettre qu'ils se doutent des peines qu'elles lui ont coûtées.

LE NOUVEL ORACLE

L'amateur de radio persécute le silence et triomphe du bruit. Car si le premier robinet qu'il ouvre à son réveil et le dernier qu'il ferme avant de s'endormir est celui de sa T.S.F., les voix et les musiques dont il emplit sa maison ne nuisent en rien à ses occupations : il n'y prête pas toujours attention ou les combat en parlant plus fort qu'elles. S'il quitte son logis pour une course ou une promenade, son automobile, dont il est fier pourtant qu'elle roule sans qu'on l'entende, est pourvue d'une antenne et d'un poste qui lui permet de capter toutes les longueurs d'onde. Et il a aussi un appareil portatif qu'il pose à côté de lui, où qu'il soit, afin de vaincre la quiétude des lieux même les plus isolés. Les amateurs de radio sont de tout âge et de toute espèce, mais on peut affirmer que les concierges parisiens sont parmi eux les plus dangereux adversaires du calme et de la paix de nos demeures. Il est rare que l'on pousse la porte de leur loge sans être assailli par une émission fortissimo sur la chaîne parisienne, qui oblige ceux qui sont mal habitués à dominer le vacarme, à reculer sans avoir pu recueillir le renseignement cherché.

Fléaux pour leurs voisins, de tels amateurs de radio la jettent par les fenêtres, comme les nouveaux riches leur argent. Leur joujou est encore trop neuf pour qu'ils en usent avec modestie, et ils ne sauraient se montrer économe de cette source magique qui leur verse inépuisablement de quoi contenter tous leurs appétits. Elle annonce l'heure, elle prédit le temps, donne les nouvelles du monde entier, commande des mouvements de culture physique, indique des recettes de cuisine, prodigue des conseils d'hygiène, de beauté et d'élégance, apprend l'anglais, l'histoire, la géographie et la littérature, renseigne sur les livres et les spectacles, l'agriculture et l'industrie, parle de science et de poésie, de sports et de travaux ménagers, répand les concerts et les chansons, les facéties et les bons mots, et permet de dîner en musique, de danser, et d'écouter la grand-messe sans sortir de chez soi. C'est la fée du logis, et une bonne fée qui exauce parfois les vœux. Il suffit de lui écrire, elle répond toujours, et si le souhait exprimé est de ceux qu'elle peut contenter, elle n'y manque jamais.

Les lettres qui s'échangent ainsi entre la radio et ses auditeurs dépassent en nombre ce qu'il est raisonnable d'imaginer. A Radio-Luxembourg, par exemple, M. Biette, chargé du contrôle des émissions, convient qu'on en reçoit environ un million par an, et cela depuis quinze ans. Ce volumi-

neux courrier est très rarement anonyme, et la signature est presque toujours précédée de la mention : « Votre auditeur fidèle. »

L'auditeur fidèle a évidemment quelque chose à demander, mais il le fait toujours en termes gentiments affectueux, envoyant par avance ses remerciements à une réponse, dont il n'accusera réception que pour s'en plaindre si elle ne le satisfait pas. « Chère Radio-Luxembourg, écrit-il, on me dit que vous êtes très aimable, aussi je viens vous demander de m'envoyer l'adresse de la Société protectrice des animaux... ou de la Sécurité Sociale, ou de l'Électricité de France, ou encore celle de l'hôtel X..., des magasins Z..., bref toutes choses que l'on trouve aisément dans le Bottin, mais l'auditeur fidèle n'a confiance qu'en sa radio pour le renseigner exactement. Il la prie aussi de lui trouver un emploi, un logement, ou encore un mari, une épouse, une âme sœur. Et il explique ce qu'il sait faire, donne des précisions sur le budget dont il dispose, confie ses anxiétés sentimentales. Au hasard de cette correspondance on peut lire : « J'ai trente ans, je suis encore célibataire et j'attribue ma solitude à un complexe d'infériorité qui n'a pas à vrai dire de raison d'être... » « Sans relations, le courage me manque et il faut toute la foi que j'ai en vous pour solliciter votre avis. J'ai cinquante ans, et j'épouserais volontiers un colon d'Algérie ou du Maroc... » « Parisienne de trente ans, je cherche des amis pour flâner dans Paris. J'aime la lecture, les timbres, la broderie et les chats... »

Parfois, l'auditeur fidèle expose à la radio des cas délicats : « Comment puis-je nettoyer moi-même ma chevalière en or ? Elle est très finement ciselée, et je n'ose la confier à personne... » « Il a vingt-deux ans et je l'aime. Mes parents ne veulent pas que nous sortions ensemble parce que sa mère s'enivre. Dois-je obéir ?... » « Nous avons quêté ensemble à un mariage. Il m'a fait des compliments et dit que nous nous reverrions. J'attends un mot de lui depuis trois mois. Que croire ?... » « Je viens d'avoir, d'un jeune homme mineur, un enfant qu'il ne veut pas reconnaître. Contre qui vais-je pouvoir intenter l'action en recherche de paternité ?... » « Mon frère vous demande quel ton il doit choisir pour harmoniser sa cravate avec un veston beige ? »... « Chère Radio-Luxembourg, vite un conseil. Je me marie dans quelques jours, je n'ai pas de poitrine et je portais des faux seins. Faut-il l'avouer à mon fiancé ?... » « Et M. Biette qui a de l'humour et du tact fait donner des réponses apaisantes à ces consciences troublées.

On envoie aussi à la radio des manuscrits d'œuvres inédites sur lesquels elle est priée de se prononcer. Pour simplifier sa tâche un poète lui suggéra de noter de 1 à 20 les alexandrins qu'il lui communiqua. Le crédit accordé à son obligeance et à son jugement est illimité.

On lui fait encore appel pour retrouver un chien, un portefeuille, un bijou, un chat, un parapluie, et même un ami « que je n'ai pas revu depuis qu'il fut témoin à mon mariage en 1920... ». Mais la radio ne diffuse que les demandes ayant trait à des cas graves et urgents.

Elle reçoit aussi des lettres de réclamations. Dans l'une un habitant de Dakar se plaint de recevoir mal les émissions, dans une autre un Belge se déclare froissé de ce que l'on ne sait pas imiter l'accent belge, et dans la plupart on lui demande sans vergogne des envois de disques et même des postes de radio, ainsi que des secours d'argent. Pourquoi se gêner avec cette toute-puissante ?

Naturellement, un grand nombre de lettres de fous font partie de son courrier quotidien. Il y en a d'incohérentes qui remplissent de nombreuses pages. Il y a celles des persécutés qui implorent : « Cessez vos émissions, elles me nuisent », et encore celles des mystiques qui expliquent naïvement : « J'entends des voix... » A toutes celles-là, évidemment, on ne répond jamais. Pas plus qu'à la profusion de lettres d'amour destinées aux speakers dont les accents troublent les cœurs. Et on ne leur communique pas ces déclarations. La Radio veut bien remplacer l'office du travail, la mairie, le confesseur, l'avocat, ou le critique littéraire, mais ses complaisances s'arrêtent là. Elle refuse d'être autre chose que le génie tutélaire, le dieu lare du foyer.

Objet de ce culte nouveau, la radio est la consolation des solitaires, le refuge des oisifs, elle apaise les soucis et permet aux taciturnes de vivre au sein du monde sans se départir de leur mutisme. Et l'on s'adresse à elle comme à un dieu omniscient, qui doit se pencher sur chaque cas particulier, élucider tous les problèmes. Mais n'est-ce pas un désir commun à beaucoup, qu'une puissance invisible réponde à leur inquiétude ?

UN VIEIL ARTISAN

Dans ce quartier où chaque boutique est celle d'un antiquaire, il en est une qui surprend par l'encombrement d'objets cassés qu'elle révèle à travers sa vitrine. Si petite que l'on craint en y bougeant d'achever de les briser, c'est celle de M. B..., réparateur de porcelaines. Sa modestie interdit que l'on écrive ici son nom, mais il est bien connu des grands collectionneurs parisiens qui lui apportent des puzzles en Saxe ou en Sèvres, en Chine ou en Delft, certains qu'il en réajustera invisiblement les morceaux, et remplacera ceux qui manquent sans que l'on voit la différence entre les anciens et les nouveaux.

M. B... est un aimable vieil homme qui apporte à son métier, outre un dévouement monastique, beaucoup de science et de goût. Il est à Paris l'un des derniers à le pratiquer avec talent, et l'un de ces rares artisans qui se tiennent encore pour honorés d'accomplir un ouvrage anonyme, mais d'une parfaite exécution.

M. B... travaille de cinq heures du matin à onze heures du soir. Il n'a pas d'apprenti, n'en trouvant plus pour ce travail délicat qui exige un minimum de quatre années d'apprentissage. « De mon temps, dit-il, au sortir de l'école, j'ai gagné comme apprenti 50 centimes par semaine. C'était peu, mais j'aimais ce que je faisais, et pour me perfectionner dans

mon art, je suivais des cours du soir de dessin, de peinture, d'anatomie, de modelage. C'est qu'il faut savoir tout cela pour réparer une assiette, un vase, une statuette. Les jeunes aujourd'hui n'ont plus la patience d'en apprendre autant, et leurs loisirs ils les passent au cinéma ou au dancing. Ils travaillent parce qu'il faut travailler, mais sans amour. Le beau métier est perdu. S'ils sont payés aux pièces, ils en font le plus possible dans leur journée, et c'est la mort de l'artisanat où il faut prendre son temps, consciencieusement, pour accomplir sa tâche. Mais les clients sont bien coupables aussi, ils n'aiment plus la qualité, ils sont toujours pressés. « Quand est-ce que ce sera fait ? » C'est toujours leur phrase. Et je ne peux pas leur répondre avec certitude. Alors, ils passent voir où ça en est, ils repassent encore, et si ça n'est pas prêt, ils ne reviennent même pas chercher leur bibelot. Ils l'ont oublié, c'est trop long, ça ne les amuse plus de l'avoir. J'ai là des choses qui attendent depuis longtemps, et on m'en apporte plus que je ne peux en faire. D'où ce bazar, ce bric-à-brac qui m'entoure, où il y a de tout, du rare et du beau, du plus ordinaire aussi. Quand je trouve trop laid ce qu'on m'apporte à réparer, je le refuse. Mais souvent on insiste, on cherche à m'attendrir, « c'est que j'y tiens » tellement, me dit-on, c'est la dernière tasse dont se soit servie ma pauvre » mère », ou bien : « C'est la soupière que mon grand-père rapporta de » Chine », que sais-je enfin. Alors je cède. Je serais moins dérangé si j'étais en appartement. Le vrai artisanat se fait en chambre. Mais ma boutique, on la connaît dans le quartier, alors les voisines ont toujours quelque chose de cassé à m'apporter. C'est difficile de dire non, mais j'ai du mal à contenter tout le monde. Et pourtant je reste là des quinze heures durant devant mon établi. »

En disant cela, M. B... désigne une planche étroite, sur laquelle une pendule en Sèvres est posée dans un équilibre instable, alarmant pour ce qui reste d'elle. Réflexion faite, on se rassure à penser que si elle se mutile davantage, c'est sans importance. M. B... est en train de remodeler l'un des petits génies ailés qui la surmonte, il referait les autres aussi bien, et la pendule n'en resterait pas moins ravissante, car il a le pouvoir de guérir les porcelaines les plus atteintes.

Comme les grands médecins spécialisés, il a étudié tous les cas qui l'intéressent, il en parle admirablement, et il est appelé parfois en consultation pour des malades privilégiés. Ainsi il est allé à Londres traiter des pièces hispano-mauresques à reflets métalliques, et il a travaillé sept mois en Egypte pour soigner une collection de Rhodes, et parvenir à refaire à froid des teintes autrefois coulées à la cuisson.

Mais il sait aussi que sont perdues certaines recettes de mélanges de terre, d'argile, de sable, des secrets d'émaillage, qui rendent pour les vrais connaisseurs quelques porcelaines impossibles à imiter. D'autant plus précieuses qu'on ne reverra jamais leurs pareilles, M. B... aura eu pour idéal de nous les conserver. Générosité d'une vie obscurément dévouée à prolonger des grâces périssables. DENISE BOURDET

par THIERRY MAULNIER

SPECTACLES DE RENTRÉE

Le premier spectacle important de la nouvelle saison théâtrale nous a été donné par ces « Danseurs, Chanteurs et Comédiens de Paris » qui avaient fait leurs débuts, non sans audace, avec *Psyché*, au début du mois de juin. Il s'agissait cette fois du *Prince Travesti* de Marivaux.

Les « Danseurs, Chanteurs et Comédiens de Paris » n'avaient pas été découragés par l'accueil assez froid fait par la presse à leur *Psyché*, ni par le grave déficit financier que leurs représentations de juin leur avait laissé. A vrai dire, ce déficit était prévisible. Bien que les décors de *Psyché*, agencés avec beaucoup de goût, eussent réussi à être somptueux avec économie, les frais d'une entreprise qui comportait une cinquantaine de musiciens, de comédiens et de danseurs, quatre-vingt-dix costumes — on n'établit guère un costume de théâtre à moins de cinquante mille francs — et l'exploitation d'une salle — le Grand Théâtre des Champs-Élysées — dont les frais généraux doivent dépasser cent mille francs par jour, devaient être considérables. Il eût fallu, pour les couvrir, la grande foule, pendant au moins un mois, sinon deux mois — et le mois de juin est déjà le début de cette morte-saison où les départs en vacances, les week-ends, les grandes réunions mondaines, le sport, le camping et même les flâneries aux Champs-Élysées par les belles soirées concurrencent durement le théâtre. Pour remplir le Théâtre des Champs-Élysées (deux mille places) tous les soirs, au mois de juin il eût fallu un spectacle parfait, éblouissant, jugé tel par la critique, et sans doute cela n'eût-il pas suffi. Il n'est même pas certain que le concours des très grandes vedettes populaires — et il n'y a plus de très grandes vedettes populaires que les vedettes de cinéma, un Pierre Fresnay, une Edwige Feuillère, un Jean Marais, un Gérard Philipe — eût permis de gagner la partie à coup sûr. Du moins l'eût-il rendu moins téméraire. N'oublions pas qu'en dépit de tous les mérites de metteur en scène et d'acteur de Jean Vilar, et de la place qu'il a prise dans notre théâtre, la présence de Gérard Philipe lui est nécessaire pour faire salle comble au Théâtre National Populaire.

Or, le grand spectacle des Comédiens de Paris ne comportait pas de véritables vedettes aimées du public, ni parmi les acteurs, ni parmi les danseurs. Françoise Spira est une jeune comédienne douée d'un beau tempérament dramatique, avec quelques défauts à corriger ; Michel Herbault est un beau jeune premier, à qui on peut reprocher parfois un peu de froideur. Jean Negroni est un jeune acteur très intelligent, et plein de talent, et on l'a vu avec plaisir débuter dans la mise en scène. Mais débuter dans la mise en scène avec *Psyché*, avec cette *Psyché* qui ne peut tenir la scène que sous la forme d'un divertissement vraiment royal, et cela dans la salle la plus dure de Paris, c'est sans doute tenter les dieux.

En fait, on pouvait accueillir la *Psyché* des Comédiens de Paris avec reconnaissance, parce qu'on leur devait l'occasion d'entendre, dans une présentation plus qu'honorable, quelques-unes des plus jolies scènes de notre théâtre classique (ah! ces deux dialogues de Psyché et de l'Amour!). Mais on ne pouvait pas ne pas faire état de certaines imperfections trop évidentes, dans le jeu de certains comédiens, dans la chorégraphie et l'exécution des danses. Le travail avait été immense — ne serait-ce que la reconstitution de la partition de Lulli — courageux, et méritoire. Le résultat de ce travail n'était pas sans reproche. Peut-être eût-il été accueilli avec moins de tiédeur dans une salle moins vaste, qui eût évoqué de moins grandes ambitions et où des comédiens un peu inexpérimentés, un metteur en scène encore neuf eussent été plus à l'aise. De toutes façons, les têtes d'affiche manquaient pour conquérir la grande foule.

D'autre part, les plus connus des « Comédiens de Paris », Françoise Spira, Jean Negroni, et leur animateur, M. Planson, étaient des dissidents du Théâtre National Populaire. Est-il besoin d'ajouter qu'ils avaient le droit évident de quitter le Théâtre National Populaire, de continuer à jouer la comédie en dehors du Théâtre National Populaire. Ils avaient même le droit de « concurrencer » le Théâtre National Populaire, car la concurrence, en matière économique, peut être discutée selon les doctrines ; en matière de théâtre, elle est certainement indispensable, et chaque fois que quelqu'un se présentera pour disputer à Jean Vilar sa clientèle, fera les grands efforts qu'il faut pour y réussir, obligera Jean Vilar à des efforts nouveaux pour se défendre, il faudra crier : « Bravo! ». Mais, de cette situation même, qui était celle des Comédiens de Paris à leur départ, certains amis de Jean Vilar — ils sont nombreux — ont pu tirer la conclusion que les Comédiens de Paris voulaient, par leur entreprise même, assouvir des rancunes de dissidents et appuyer une campagne ouverte ou souterraine destinée à nuire à Jean Vilar, à le discréditer — et certains des amis dont je parle, s'ils étaient journalistes, ont pu dès ce moment-là, se trouver, comme on dit, *mal disposés* à l'égard de la nouvelle troupe. Ce n'est là qu'une hypothèse. Mais c'est une hypothèse. Même si l'on ne va pas jusqu'à l'accepter, le seul fait que les noms de Jean Vilar et du Théâtre National Populaire fussent un peu trop souvent

prononcés à propos de *Psyché* amenait insidieusement à une comparaison, et cette comparaison, qui mettait en compétition un animateur célèbre, discuté certes, mais appuyé sur de nombreux triomphes, un homme qui a, qu'on le veuille ou non, imposé à la scène française, au cours de ces dernières années, la marque de sa personnalité, et un groupe de comédiens aux références encore fragiles, plus riches de jeunesse et d'audace que d'expérience et d'autorité, pouvait difficilement n'être pas défavorable aux nouveaux venus.

Bref, *Psyché*, au mois de juin, ne fut guère plus qu'un succès d'estime dans le domaine artistique, et ce fut un échec dans le domaine financier. Mais cet échec même n'avait pas épuisé la combativité des Comédiens de Paris qui ont tenté une seconde fois la fortune en septembre, non seulement avec une reprise de *Psyché*, mais avec la création du *Prince Travesti* de Marivaux.

Cette fois encore le choix de la pièce était bon, car *le Prince Travesti* est sans aucun doute un chef-d'œuvre. Cette fois encore l'effort matériel était considérable. Cette fois encore le décor, fait essentiellement de lustres et de candélabres avec la flamme vivante des bougies, était une réussite, et les costumes étaient originaux et somptueux. *Le Prince Travesti* marquait même un progrès sur le premier spectacle : Françoise Spira et Michel Herbault étaient toujours les principaux interprètes, mais le reste de la distribution avec Madame Marie Déa, Jean Leuvrais, Jean Négroni, Jean Ozenne, était d'une qualité d'ensemble supérieure. Les divertissements dansés étaient meilleurs aussi, mieux conçus dans leur chorégraphie et soutenus par la présence d'une danseuse éprouvée, madame Irène Skorik, bien secondée par la charmante madame Barbieri.

Cependant, aucun des grands obstacles que les Comédiens de Paris avaient rencontrés sur leur chemin en juin n'avait été écarté. La troupe manquait toujours de véritables vedettes. Le metteur en scène était Jean Leuvrais, lui aussi bien inexpérimenté pour un tel spectacle dans des conditions aussi sévères. Sa « mise en place » était décorative, mais le « traitement » des scènes, le travail des comédiens n'avaient pas été assez poussés. Enfin, les représentations avaient toujours lieu au grand Théâtre des Champs-Élysées, dont j'ai dit les inconvénients, et le moment n'était guère plus favorable. Si le 12 juin la saison théâtrale à Paris se termine, le 10 septembre, elle n'est pas encore commencée. Beaucoup de ceux qui forment le public des théâtres ne sont pas encore rentrés de vacances. Ceux qui sont rentrés ont souvent leur portefeuille vide. Le 15 septembre est l'échéance fatidique des impôts, et le 1er octobre celle de la rentrée des classes. Enfin, les jours sont encore beaux — ils étaient particulièrement beaux cette année — et l'on goûte volontiers en plein air la douceur des soirées, à la campagne la tranquillité des samedis et des dimanches. Si d'autre part on admet, avec M. Planson que les Comédiens de Paris se sont heurtés à une certaine hostilité de principe, il n'y avait pas de raison pour que cette hostilité eût désarmé au cours de l'été.

Les résultats ont été ceux que l'on pouvait craindre. Les recettes ont été très faibles. Le déficit s'est creusé vertigineusement, en dépit du désintéressement des membres de la troupe qui avaient pratiquement renoncé à prélever quoi que ce fût sur les recettes pour leur propre rémunération. Le jour est venu très vite où il a été pratiquement impossible, pour ceux qui avaient pris la responsabilité de l'entreprise, de pousser plus loin une aventure sans espoir. M. Planson a dû faire part à la presse, non sans une amertume bien excusable, de la dissolution de sa compagnie. Il y a sans doute un lourd passif financier, qui pèse sur les épaules de jeunes gens sans fortune. Il y a bien des espoirs détruits. Il y a la brutale interruption d'un effort intéressant, dont les premiers résultats, s'ils n'étaient pas indiscutables, méritaient du moins l'estime et l'encouragement. Je ne sais ce que l'avenir réserve aux « Comédiens de Paris ». Il est certain qu'on reverra Françoise Spira, Jean Négroni, Michel Herbault ou Jean Leuvrais sur la scène. Mais il serait dommage qu'un groupe qui a fait la preuve d'un pareil esprit d'entreprise, d'une pareille audace en face de problèmes quasi insurmontables, et de dons non pas peut-être encore mûrs, mais évidents, fût définitivement dissocié. On rend plus volontiers hommage, en matière de théâtre, au courage malheureux qu'au commerce qui prospère.

THIERRY MAULNIER

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

L'ÉTUDE DE L'INSTINCT

par N. Tinbergen *(Payot)*

Voici le premier exposé méthodique de la science du comportement en éthologie comparée. Il s'agit là d'un ouvrage d'importance exceptionnelle qui se présente comme un programme international de recherche pour l'ensemble de la psychologie animale : instrument de travail de premier ordre par ses vues d'ensemble d'une solide structure logique et par sa très riche bibliographie. Telle est l'intention de l'auteur dans cette première tentative de synthèse dont il a la modestie d'écrire : « *Je ne puis imaginer un meilleur résultat de mon entreprise que de la voir conduire dans un proche avenir à des exposés de valeur supérieure à celle du présent ouvrage.* »

Mais ce n'est pas le moindre mérite d'un livre qui doit figurer dans la bibliothèque de tout spécialiste d'être une lecture passionnante pour tout homme curieux : ce travail de pionnier lui fera découvrir avec émerveillement la richesse, la complexité, la précision déconcertante de bien des chaînes de comportements animaux et... l'étonnante ingéniosité des expérimentateurs qui se penchent sur ces problèmes.

LOUIS AMAR

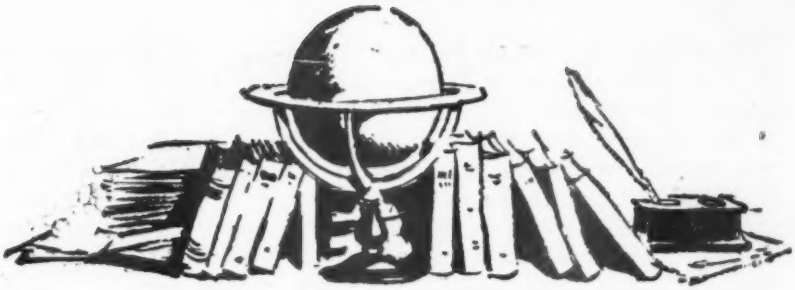
PRINCIPES DE PSYCHANALYSE

par F. Alexander *(Payot)*

En termes clairs et précis, cet ouvrage didactique fait le point des conceptions actuelles de la psychanalyse, qui, dans le domaine de la pathologie mentale, sont devenues parties intégrantes de la pensée médicale moderne. L'auteur, qui dirige l'Institut de Psychanalyse de Chicago, a composé son livre à partir des notes de ses conférences d'introduction à la psychanalyse. Il s'adresse donc principalement à des étudiants mais les esprits cultivés y trouveront sans grand effort un vif intérêt. La traduction est aisée et soignée.

LOUIS AMAR

(Suite de la chronique bibliographique page 168.)



LA CRITIQUE IMAGINAIRE

par Marcel Thiébaut

Sur la coïncidence qu'on peut réaliser entre l'Histoire et la Vérité on éprouve depuis longtemps des doutes. Les faits sont trop nombreux, trop complexes pour qu'on réussisse à dégager avec certitude les causes et les effets des événements. Sur leur signification même et leur importance relative l'accord ne se fait pas. Il n'en va pas autrement dans le domaine des études littéraires, où dans les deux compartiments, histoire et critique, le coefficient d'incertitude a toujours été élevé. Mais depuis quelques années — et c'est là un fait très frappant — il tend à le devenir bien davantage, l'idée qu'il est possible de prouver son originalité en *renouvelant* complètement un sujet s'étant, chez les écrivains intéressés, largement diffusée.

Il est vrai que les phénomènes les plus importants peuvent être vus de manières bien différentes. Qu'est-ce que le romantisme? Quand est-il né? Des questions de ce genre ont toujours reçu plusieurs réponses. Ce qui étonne c'est la rapidité avec laquelle le nombre de ces réponses s'est récemment multiplié. Le caractère des écrivains, la genèse ou le sens de leur œuvre ont fait proliférer aussi les interprétations. S'agit-il de Racine? Il y a le Racine littéraire de Giraudoux, le chrétien de Mauriac, il y a un Racine de rituel dramatique, il y a le tendre Racine des manuels, un Racine épris de Louis XIV, il y a le Racine-tigre de Masson-Forestier. On attend un Racine libre penseur, chasseur, mathématicien. Stendhal, poussé par des mains adroites, cesse d'être romancier pour devenir homme politique : libéral pour les uns, communisant pour les autres. Les siècles eux-mêmes s'agitent. Le XVIIe siècle tient maintenant à notre disposition plusieurs visages : il est ordre, il est mesure, il est harmonie, il est passion, il est destruction.

Le rythme du jeu s'accélère. Les essayistes sont chaque année plus nombreux qui cherchent moins à étudier un sujet en profondeur qu'à y trouver un tremplin pour hypothèses inattendues. Ce qui était objet de recherches et de mises au point devient prétexte à des exercices

d'imagination pure. Giraudoux n'est pas étranger au développement de cette mode. Critique il s'embarrassait peu du sujet car il en tirait toujours une occasion de parler (délicieusement) de lui-même. Après lui des éléments plus lourds sont entrés en jeu : la philosophie a mis en circulation ses machines de combat, son vocabulaire incertain et péremptoire. Aussi assiste-t-on à une scission de la critique : une fraction reste plus ou moins étroitement attachée aux méthodes anciennes (analyse, pesées minutieuses, efforts obstinés pour rendre une question intelligible), une autre prend la littérature comme point de départ d'une série de romans de la pensée et de constructions imaginaires présentés d'ailleurs non comme des « hypothèses de travail » mais comme des révélations indiscutables.

Roland Barthes, qui vient de faire paraître le *Degré Zéro de l'Écriture* (Éditions du Seuil), se révèle comme appartenant à cette seconde catégorie d'essayistes. Mais si son livre est écrit dans le ton impératif de la *littérature à l'estomac*, où aucune place n'est jamais réservée pour l'incertitude et la prudence, on croit y déceler parfois une nuance de gaminerie. Certes il a subi l'influence de Sartre, mais il y a dans sa logique et dans son style des courbes imprévues, des volutes savantes qui *(parfois)* allégent les démonstrations où elles ont place et font surgir dans l'esprit le souvenir fugitif de plaisantes décorations baroques.

On ne sent pas en lui d'intentions agressives et le soupçon vous effleure (vaguement) qu'il y a dans ses thèses, où s'affirme une intelligence subtile, une part de jeu. Le stupéfiant article sur le catch considéré comme le triomphe du salaud qu'il publia naguère dans *Esprit* porterait à le croire.

Ces réserves faites sur le climat réel dans lequel le livre a pu être écrit voici très brièvement résumée la thèse de Barthes. Entre la *langue* (vocabulaire) et le *style* considérés d'ordinaire comme les seules composantes de la forme littéraire se trouve enserré un troisième élément qui est l'*écriture*.

Cette écriture a son histoire et ses malheurs. Elle fut, paraît-il, *homogène* pendant des siècles. Elle tient de la liberté et du souvenir. Un jour elle a fait explosion, comme un météore. Actuellement elle est à l'état neutre (« *degré* zéro »). Cette sorte d'immobilité est semblable à celle qu'on observe avant les orages. Mais qu'on y prenne garde : elle anticipe sur un état nouveau de la société. Elle annonce une révolution.

Peut-être ces idées ne paraîtront-elles pas suffisamment claires. J'ai fait, cependant, un effort honnête pour traduire en langage courant des données un peu embrumées par l'emploi de l'idiome philosophique. « *La littérature*, écrit Barthes dans son introduction, *doit signaler quelque chose, différent de son contenu et de sa forme individuelle et qui est sa propre clôture, ce par quoi précisément elle s'impose comme littérature. D'où un ensemble de signes donnés sans rapport avec l'idée, la langue ni le style, et destinés à définir dans l'épaisseur de tous les modes d'expression la solitude*

d'un langage rituel. Cet ordre sacral des signes écrits pose la littérature comme une institution et tend évidemment à l'abstraire de l'Histoire car aucune clôture ne se fonde sans une idée de pérennité. »

On pense au mot de madame Straus : « *J'allais le dire* ». Mais quel est donc ce « langage rituel » défini par un « ensemble de signes sans rapport avec l'idée, la langue et le style »? Eh bien! précisément, c'est l'*écriture*. Et pour dissiper tous les doutes qu'on pourrait concevoir sur l'existence de cette entité Barthes insiste : il s'agit d'une « *réalité formelle indépendante de la langue et du style* ».

A ces deux éléments Barthes n'accorde pas d'importance, car d'après lui ils seraient *imposés* à l'écrivain. L'époque lui fournirait son vocabulaire — à quoi il ne peut rien changer. Quant au style ce serait un mouvement profond de l'être, un « *phénomène biologique, d'ordre germinatif* », quelque chose d'analogue au son de la voix. Peut-on changer le son de sa voix?

Ces assertions sont ingénieusement arbitraires. De même que le choix des couleurs fait la palette (toute personnelle) d'un peintre, le choix des mots permet à chaque écrivain de se composer une langue qui n'est pas celle d'autrui. Quant au style, s'il reflète incontestablement l'humeur de l'homme, cela ne signifie pas qu'il soit automatiquement donné. Il faut au contraire une longue étude pour réussir à être soi-même dans son style — succédant à une non moins longue pour se connaître.

Il n'y a donc aucune raison pour faire apparaître cette troisième force que Barthes place entre langue et style et qu'il nomme *écriture*. Remarquez que pour lui, du point de vue de la valeur, cette écriture n'est même pas un élément inséré entre les deux autres, c'est le *seul* qui mérite d'être étudié. En effet, raisonne-t-il, comme la *langue* est commune à tous elle est « *au-delà de la littérature* ». Quant au *style*, puisque c'est un mouvement sur lequel on ne peut avoir d'action il est « *presque en deçà* ». Si l'on étudie la forme on ne trouve donc plus qu'un seul facteur valable et il est *toute* la littérature : c'est *l'écriture*.

Cette écriture il ne nous reste plus qu'à savoir ce que c'est. Par malheur Barthes ne se montre pas très soucieux de la définir et l'on reste longtemps dans le doute. C'est tout à fait incidemment et comme de biais que l'on apprend, à la faveur d'une proposition incidente, que l'écriture est « *le ton, le débit, la fin, la morale, le naturel de la parole* ». C'est trop et nous ne pouvons croire que R. Barthes ait édifié sur cet assemblage sa théorie. Ton, débit, naturel, tout cela est du style et si on les en détachait, il ne lui resterait plus grand-chose. Quant à la fin et à la morale elles peuvent exercer leur action sur la langue et le style, mais elles ne méritent pas plus de se voir reconnaître une existence indépendante que la température, les dispositions amoureuses ou la santé. Faire descendre la morale au niveau de la forme c'est passer de l'étage des causes à celui des conséquences.

Mais qu'est-ce donc que l'écriture? Au point où nous en sommes de cette inquiète recherche on a quelques raisons de penser que la critique

imaginaire laisse beaucoup à faire à l'ingéniosité du lecteur. Et pourtant dans le temps même qu'elle dissimule, avec une sorte de coquetterie, les secrets essentiels de son vocabulaire, elle ne manque pas une occasion de présenter sous la forme la plus péremptoire les idées qu'elle entend utiliser pour étayer ses démonstrations.

Tant pis si ces idées nous apparaissent contestables et tant pis encore si nous regrettons de ne pas les voir étayées d'un minimum de preuves. Ce sont axiomes que nous devons accepter tout cuits, comme les articles de foi d'une religion. Au moment où le ronronnement syllogistique de la critique imaginaire est interrompu par des ratés, elle relance la machine en s'aidant de propositions inacceptables avec autant d'assurance que si elle pouvait dire à leur propos : « Étant donné que deux et deux font quatre ».

C'est ainsi que, à l'un des tournants de l'itinéraire Barthes, alors qu'il s'agit de prouver que la littérature étant devenue *objet* a été, à la fin du XIXe siècle, *assassinée (!)*, on peut lire comme s'il s'agissait d'un argument interdisant toute discussion que « *l'acte ultime de toutes les objectivations* [*est*] *le meurtre* ». Pourtant Pygmalion aurait dit non le meutre, mais *l'amour*, et tous les dramaturges répondraient le *théâtre*.

Mais nous en sommes toujours au même point. Qu'est-ce que l'écriture ? L' « introduction » de Barthes nous met sur la voie en indiquant que l' « *ordre sacral des signes* » tend à abstraire la Littérature de l'Histoire mais que « *c'est là où l'Histoire est refusée qu'elle agit le plus clairement* ». C'est un retournement qui surprend mais qu'on se voit bien obligé d'accepter, d'autant que nous lui devons cette précision : l'histoire de la « Littérature-Écriture » « *a une liaison avec l'Histoire Profonde* ».

Ainsi l'espoir surgit de définir la troisième force grâce à cette liaison. Il est confirmé plus loin : d'après Barthes, il a existé, une « *écriture proprement révolutionnaire* » liée au « *sang répandu* ». « *La Révolution fut par excellence l'une de ces grandes circonstances où la vérité par le sang qu'elle coûte devient si lourde qu'elle requiert pour s'exprimer les formes mêmes de l'amplification théâtrale* ».

Enfin ! Nous tenons enfin un trait de l'écriture. Ce peut être *l'amplification théâtrale*. Je l'aurais plus volontiers classée parmi les éléments du style. Mais admettons provisoirement le choix de Barthes. Il ajoute : « *L'écriture révolutionnaire fut ce geste emphatique qui pouvait seul continuer l'échafaud quotidien. Ce qui paraît aujourd'hui de l'enflure n'était alors que la taille de la réalité. Cette écriture qui a tous les signes de l'inflation fut une écriture exacte : jamais langage ne fut plus invraisemblable et moins imposteur.* »

Voici qui confirme la liaison indiquée plus haut. L'écriture révolutionnaire est liée *au sang répandu*, de plus elle est exacte, elle est loyale. On nous dit également qu'elle est chargée de pouvoirs. « *Sans ce drapé extravagant... la Révolution n'aurait pu être cet événement mythique qui a fécondé toute l'Histoire et toute idée future de la Révolution.* »

Il est d'autant plus désirable de s'en assurer que, restant engagé dans cette voie des liaisons historiques, Barthes, rejoignant Sartre, va nous montrer tout à l'heure comment la mauvaise conscience bourgeoise a conduit l'écriture au degré zéro qui annonce la révolution. La prophétie a assez de poids pour que nous désirions savoir ce que vaut la méthode qui a permis de l'établir.

Dans le cadre de l'écriture révolutionnaire les questions qu'on doit se poser sont celles-ci : est-il vrai que l'*écriture* révolutionnaire soit née de la Révolution et soit née avec elle ? est-il vrai qu'elle ait été une écriture exacte et loyale ? Cette écriture étant définie par Barthes lui-même comme caractérisée par l'amplification théâtrale, l'enflure et le drapé extravagant, on doit sans hésiter répondre *non*.

Sans doute peut-on se plaire à l'idée qu'elle a été le drapeau, le titre de gloire et l' « entéléchie » de la Révolution, mais il est difficile de nier qu'elle a paru quelque vingt ans avant la prise de la Bastille — c'est-à-dire au temps des bergeries, des églogues, des rubans, des pastorales et des perruques poudrées.

On la trouve déjà chez J.-J. Rousseau : « *Avant que ta main se fût avilie dans ce nœud funeste abhorré par l'amour et réprouvé par l'honneur, j'irais de la mienne te plonger un poignard dans le sein ; j'épuiserais ton chaste cœur d'un sang que n'aurait point souillé l'infidélité. A ce pur sang je mêlerais celui qui brûle dans mes veines.* » Ceci est extrait de la *Nouvelle Héloïse* (III, 16) publiée en 1761. Et l'on peut lire dans le *Discours sur les Sciences* (1750) : « *Le moment est venu où ce pinceau destiné à augmenter la majesté de nos temples par des images sublimes et saintes tombera de vos mains ou sera prostitué à orner de peintures lascives les panneaux d'un vis-à-vis.* »

C'est le ton qu'adopteront dans les assemblées un Saint-Just, un Isnard. Mais Rousseau était bien loin d'être le seul à proposer ces beautés. « *Les états monarchiques vont se perdre dans le despotisme comme les fleuves vont se perdre dans la mer... A certains états il est une époque qui devient nécessaire, époque terrible, sanglante, mais le signal de la liberté. C'est de la guerre civile dont je parle. C'est un remède affreux. Mais après la stupeur de l'État, après l'engourdissement des âmes, il devient nécessaire.* » Ainsi écrit L. S. Mercier en 1781. Et six ans plus tôt l'abbé Rémy : « *L'Inquisition ! à ce mot la plume tombe, le cœur se glace, l'imagination ne voit plus que des cachots et des bûchers, des délateurs et des victimes.* »

On ne dira pas mieux à la Constituante ou aux Jacobins et si « *l'écriture révolutionnaire pouvait seule continuer l'échafaud quotidien* », comme le pense Barthes, reconnaissons qu'elle pouvait aussi continuer la paix et la prospérité, car, à la fin d'une longue vie d'études, Lenôtre constatait que les vingt ans qui précédèrent la Révolution représentent dans notre histoire une époque entre toutes heureuse.

Peut-on soutenir d'autre part (avec Barthes) que le langage révolutionnaire fut exact et loyal ? Cela est douteux : il n'y a pas plus vaste répertoire d'impostures que les *Révolutions de Paris*, modèle *d'écriture* révolution-

naire ; et les historiens qui se sont penchés sur les rapports des représentants en mission ont constaté que les mesures féroces par quoi ces *missi dominici* déclaraient, en un style « romain », avoir marqué leur passage n'existaient en partie (et fort heureusement) que dans leur imagination. Mais craignant d'être jugés tièdes ils clamaient qu'ils avaient fait couler des ruisseaux de sang. Précaution oratoire destinée à protéger leur propre tête. En réalité l'usage de l'*enflure révolutionnaire* devint, dès que la Révolution se fut installée, une précaution menteuse analogue au port de certains insignes dans les pays de dictature. Je crois, somme toute, que rarement langage fut plus imposteur que celui-là.

***

D'après Barthes les temps « *classiques et romantiques* » comportaient une *écriture unique* car ils ne connaissaient qu'une seule idéologie, l'idéologie bourgeoise. Le jour où après 1848 l'écrivain, n'ayant pas choisi d'aller du côté du peuple (?) cessa d'être un *témoin de l'universel* (madame de La Fayette l'avait-elle été, au sens où l'entend Barthes ?) il s'est senti une « *conscience malheureuse* » et l'écriture a « *éclaté* ». Le langage s'étant « *séparé de l'écrivain* » est devenu le « *terme d'une fabrication* » — et la littérature une « *problématique* » du langage.

C'est à peu près la thèse de Sartre dans *Qu'est-ce que la Littérature ?* Pour Sartre l'écrivain (bourgeois) après 1848, n'ayant pas rallié le prolétariat, a cessé d'« *avoir une prise directe sur les choses* », s'est senti misérable et a cherché à « *intimider* ». Ne se livrant plus qu'à des « *jeux abstraits* » et comprenant qu'il n'y avait plus « *moyen de dissimuler la contradiction profonde qui oppose l'idéologie bourgeoise aux exigences de la littérature* » il a écrit « *par principe contre tous ses lecteurs* ».

D'après Barthes ce drame a profondément influencé l'écriture, aussi sensible aux phénomènes sociaux qu'aux politiques. Après l'écriture révolutionnaire on a donc vu paraître l'écriture de la « mauvaise conscience ». On ne saurait imaginer l'influence que peut exercer cette « mauvaise conscience ». Elle est plus puissante même que le Temps. Mérimée et Fénelon peuvent être séparés par un siècle, comme ils acceptent *un même ordre de conventions*, ils ont la même écriture. Ce n'est pas le cas pour Mérimée et Lautréamont, pourtant « *presque contemporains* », mais comme l'un d'eux est conformiste, l'autre anticonformiste, ils sont séparés par un précipice et leur *écriture* est radicalement différente.

Faut-il, après avoir appris toute cela, séparer définitivement dans sa bibliothèque ces auteurs que la nature de leurs intuitions sociales aurait rendus l'un à l'autre si profondément étrangers ? Après avoir lu Barthes je me le suis demandé un moment et, soucieux, j'ai pris une des œuvres des trois écrivains cités. Ce fut pour tomber sur ce texte : « *Là dans un bosquet entouré de fleurs dort l'hermaphrodite, profondément assoupi sur le gazon, mouillé de ses pleurs. La lune a dégagé son disque de la masse des*

nuages et caresse avec ses pâles rayons cette douce figure d'adolescent. Ses traits expriment l'énergie la plus virile, en même temps que la grâce d'une vierge céleste. » J'interromps la citation. Cela continuait longtemps ainsi sur ce rythme avec cette douceur. De qui pouvaient être ces lignes ? J'avoue que si je n'avais pas su moi-même à quoi m'en tenir j'aurais pensé que l'auteur était un écrivain de « mauvaise conscience », qui avait tenu la plume au moment où la littérature n'avait pas encore « *éclaté* ». Mais je ne pouvais me tromper moi-même et je savais bien que j'avais *Maldoror* entre les mains. Je jetai la sonde dans d'autres ouvrages. Le résultat fut le même. Du point de vue de la forme je ne percevais pas plus les effets de la bonne ou mauvaise conscience chez les uns que de l'anticonformisme chez les autres.

En ce qui concerne l'emploi du passé défini ou passé simple Barthes reprend la thèse de Sartre. Celui-ci dans *Qu'est-ce que la Littérature ?* a montré que l'usage de ce temps pour lequel les écrivains du XIXe siècle ont montré un goût suspect a les mêmes conséquences que l'apparition de la police. Il rassure le bourgeois. L'emploi du passé simple implique en effet qu'aux yeux de l'auteur comme à ceux du lecteur le désordre de l'univers est annulé. Le passé défini affirme que le désordre est impossible. Or, écrivait Sartre, « *l'évocation d'un brusque changement effrayerait la société bourgeoise.* » C'est donc à la fois pour rassurer leur clientèle riche et pour persuader à leurs éventuels lecteurs pauvres que tout était pour le mieux dans la meilleure société imaginable (et qu'il n'y fallait rien changer) que les romanciers de mauvaise conscience se sont jetés dans le passé simple comme dans un refuge.

La thèse qui a conduit Sartre à tracer un portait si singulier de Maupassant conçu comme le type parfait de ces écrivains élégants qui s'étaient liés par un pacte diabolique à l'écriture du passé, cette thèse est admise par Barthes à qui l'ignominie de cet infortuné passé simple paraît évidente. Non seulement c'est un « *mensonge manifesté* », mais c'est aussi le signe le plus évident du divorce qui s'est institué entre l'art et la vérité. L'écriture du passé, née de l'hypocrisie sociale, a rejeté les écrivains dans la convention. « *Pour saisir la signification du passé simple il suffit de comparer l'art romanesque occidental à telle tradition chinoise où l'art n'est rien d'autre que la perfection dans l'imitation du réel.* »

Les conséquences de la Révolution de 1848 ne sont pas, on le voit, sur le point d'être épuisées. En créant l'écriture littéraire, destinée à apaiser leurs scrupules sociaux, Flaubert et ses suiveurs ont privé l'artiste de ses moyens d'expression. L'écriture depuis 1848 s'adresse à un sixième sens, propriété des créateurs et consommateurs bourgeois, choix qui interdit toute communication valable avec le réel. Depuis quatre-vingts ans les auteurs français luttent avec obstination contre cette « *écriture sacrée* » qui est une « *valeur transcendante à l'Histoire* » (ce qui n'est pas une qualité, ne vous y trompez pas). Ils essaient de la miner, de la disloquer. Inutile travail, entreprise aussi vaine que celle de Sisyphe.

Étranglée dans un coin l'écriture littéraire renaît dans un autre, souriante et infernale. Pour sortir de ce cycle maudit, il a fallu que certains romanciers (Camus, Blanchot, Cayrol) aient enfin recours à l'écriture blanche, le non-style, le zéro de l'écriture où il faut voir l'annonce des subversions sociales qui assureront un « *état homogène de la société* ». Car seule une société sans classes serait digne de ce langage sans hypocrisie.

Que pouvons-nous retenir de tout cela ? Que les écrivains soient plus que jamais préoccupés par des problèmes de style — ou d'écriture — personne ne le met en doute. Mais est-ce au point de tourmenter si vivement certains d'entre eux que, pour se dégager des conventions du langage, ils préfèrent, comme le dit Maurice Blanchot dans une étude qu'il consacre à R. Barthes dans la N.N.R.F., « *amener la littérature à ce point où elle disparaît* » et choisir une *neutralité* qui *conduit quelques-uns au silence ?* J'ai du mal à le croire. Ces paroxysmes de neutralité demeurant ignorés on est contraint de se contenter des indices d'activité, c'est-à-dire de se reporter à la *Bibliographie de la France*. Or elle révèle non pas un tarissement mais une prodigieuse inflation de l'édition. Où en serions-nous si le problème de l'écriture n'avait pas fait jeter tant de plumes ?

Je ne crois d'ailleurs pas plus à l'assassinat de la littérature par la mauvaise conscience bourgeoise qu'à son étouffement par les problèmes techniques. Sartre, si soucieux de la valeur destructrice du passé défini, l'emploie avec autant d'innocence que Flaubert et j'ai découpé des passages de *Madame Bovary* et du *Sursis* qui m'ont frappé par leur ressemblance. Il n'y a pas de « *tradition chinoise* » qui permette d'atteindre à la « *perfection dans l'imitation du réel* ». Nos sens découpent des tranches de réalité, où notre mémoire et notre esprit vont picorer à leur tour. Toute *description* est imparfaite et le secret n'est pas près d'être trouvé qui permettrait de fixer littérairement tout le présent dans sa fraîcheur. Dès que je prends la plume j'entre dans le passé et tout écrit implique choix et artifice. Les découvertes formelles peuvent amuser les dégustateurs, elles ne touchent pas le fond du problème. C'est Larbaud qui après Dujardin a donné une existence officielle au monologue intérieur, mais comme il était sage et informé il ne dissimulait pas que ce genre de transcription existait déjà dans Tolstoï et dans Tacite. Seuls les esprits non créateurs peuvent s'imaginer que la littérature est acculée dans une impasse par la pérennité du « *cérémonial littéraire* ». Dès qu'un homme capable d'une vision nouvelle apparaît, le prétendu casse-tête des conventions cesse d'exister. L'erreur de ces thèses où l'on s'obnubile sur les virtualités destructives du langage est d'oublier que ce pouvoir mortel n'est même pas soupçonné par ceux qui ont un message nouveau à délivrer. Les professionnels qui les observent croient qu'ils avancent sur un terrain miné et prédisent leur mort prochaine, mais les grands écrivains passent sans qu'aucun détonateur ait joué. Ainsi tous les prétendus nœuds gordiens de la littérature où s'est, nous dit-on, concentrée la malice des instruments, se voient tranchés par des *personnes*.

Je sais bien que cela aussi est contesté et Maurice Blanchot pense que le jour où Proust est devenu vraiment Proust, c'est-à-dire un écrivain original il n'était plus lui-même mais *un autre*. On voit ce qu'il veut dire avec son « *exigence d'écrire qui se sert du nom de Proust* », mais l'hypothèse est indémontrable. Tant que la psychologie n'aura pas été renouvelée, résignons nous à l'accepter : Proust reste Proust même quand il est Proust.

Ce qui frappe lorsqu'on songe aux procédés employés par la critique imaginaire, c'est qu'à une époque existentialiste elle emploie une machinerie essentialiste et joue des entités et essences comme s'il s'agissait de personnages romanesques. Barthes n'aurait vraisemblablement pas soutenu que le style empêchait les auteurs de s'asseoir devant leur bureau. Mais l'ÉCRITURE, cette héroïne fantomatique qui n'est pas le style, ni la langue, qui joue avec l'Histoire et prépare les Révolutions, l'ÉCRITURE est capable de tours plus redoutables. En cela semblable à la MAUVAISE-CONSCIENCE-BOURGEOISE de *Qu'est-ce que la Littérature?*

La critique imaginaire se rapproche ici du roman historique. Elle pousse au milieu de faits vrais des personnages fictifs (ici l'Écriture) qui jouent à peu près le rôle de d'Artagnan se glissant dans le Louvre pour sauver la reine ou de Flambeau distillant le poison corse sous les lambris de Schœnbrunn, je veux dire qu'ils incarnent des mythes. La fascination jouant toujours son rôle, quelque chose de ces étranges inventions finira-t-il par se glisser dans les manuels littéraires — tables des vérités futures? C'est possible. Mais il serait équitable qu'on y enregistre aussi ce phénomène : « Vers le milieu du XXe siècle, au moment où de nombreux essayistes, feignant d'ignorer la vaste floraison de romans, au milieu de laquelle ils vivaient, déclaraient qu'il était *impossible* d'écrire des romans, une partie du pouvoir de création dont l'existence officielle était ainsi contestée, se répandait dans les plus austères domaines de la critique. Ainsi naquit la « critique imaginaire » que certains auteurs considèrent aujourd'hui comme un rameau, particulièrement chargé en cristallisations intellectuelles, de la littérature romanesque ».

PARMI LES LIVRES : J. PERRY, S.HEDAYAT, N. SARRAUTE

Le Mouton Noir[1] de Jacques Perry (l'auteur de *Amour de Rien)* est un jeune garçon chargé de mauvais instincts. Évoquant la prime jeunesse de Claude, J. Perry écrit : « *Pour Jeanne* (la mère) *il fut très vite certain que son fils était une sorte de monstre.* » Le père (qui est le narrateur) ne partage pas cette conviction. Pourtant lorsque Jeanne meurt prématurément quelque soupçon pourrait l'effleurer que ce jugement était fondé : Claude, qui a douze ans, ne verse pas une larme. Mais le

1. Julliard.

père n'est pas troublé par cette indifférence, trop attentif au brusque élan d'amour qui l'entraîne soudain vers l'orphelin. Dès lors celui-ci ne lui ménagera pas les surprises. Claude s'affirme vite, en effet, comme le plus mauvais sujet du collège où on l'a placé. Il ment, il vole, il écrit des cartes obscènes pour faire renvoyer un pion. Mais chaque fois qu'il apprend un de ces méfaits le père, en regardant le pur visage de son enfant, sent qu'il l'aime davantage.

Il décide alors de renoncer au monde, d'emmener Claude dans la solitude, de l'élever lui-même. Bien qu'il ait peu d'argent (il est, de son métier, dessinateur) il réussit à réaliser ce projet. Il s'installe seul avec Claude dans une propriété isolée plantée sur un vaste plateau au-dessus de la vallée du Rhône. Une vieille femme, le soleil et les vents composeront dès lors la seule compagnie du mouton noir. Ayant sur la nature et les hommes les mêmes vues que J.-J. Rousseau le père ne doute pas de la guérison de son fils. Et s'improvisant professeur il commence à enseigner son sauvageon. Sous la canicule ou au milieu des orages il lui parle imperturbablement de Diophante, de Ptolémée, de Pythagore, sans oublier Regiomontanus, Stevin, Neper, Viète et Fermat. Ce dessinateur n'est pas un ignorant. Quant à son fils « *il comprend tout* ».

Ce n'est pas exactement le cas du père — qui ne discerne pas dans le beau regard de son fils la persistance des inclinations terribles qui avaient effrayé la mère. Mais petit à petit il faut bien que la vérité se découvre. Claude vole à son père 16 000 francs, il fait disparaître les économies de la bonne, il met le feu à un pailler, il organise une bande de jeunes voyous rustiques qui sous sa direction entreprend de violer avec méthode toutes les filles du pays, il tente de faire dérailler un train et pour finir d'empoisonner son père. Ce dernier coup emporte la décision. Le narrateur renonce à la lutte et laisse Claude fuir à Paris. A la dernière page du livre il le reverra, un matin, dans une chambre d'hôtel, où le jeune homme « *plein de grâce et de force* » est couché tout nu auprès d'une fille très belle, également nue.

La question posée dans ce livre est-elle, comme on l'a dit : « *Peut-on par l'éducation effacer les suggestions de l'instinct ?* » Je ne le pense pas. D'ailleurs un roman n'est pas un laboratoire de psychologie. Ce qui m'a frappé le plus vivement dans ce livre ce n'est pas le comportement du fils qui est inflexiblement *donné*, mais celui du père. Si le mouton est noir, je ne suis pas du tout sûr que le berger soit blanc. Quand il apprend un méfait de son fils le narrateur ne le réprimande pas, mais cédant à l'élan de son amour il le presse longuement « *contre son corps* ». (Cette indication scénique est donnée à plusieurs reprises.) Comme Proust sa prétendue jeune maîtresse il ne se lasse pas, la nuit, de le *regarder dormir*. Quand il découvre que Claude est un incendiaire le père écrit : « *Je crois bien que je n'avais jamais aimé Claude davantage, non que je fusse de ces hommes qui ne prisent rien tant que les vices de leur maîtresse, mais Claude grandissait si bien ; toujours cet admirable visage aux traits fins et légèrement flous,*

à la peau si fraîche. » Ce père, en somme, ne cesse de contempler son fils comme une jeune épouse et je crois que l'histoire aurait plus de vraisemblance si elle rapprochait un homosexuel moralisateur et une gracieuse petite frappe. Il n'y aurait, vraisemblablement, dans ce récit, presque aucune expression à changer, ce qui ne surprendra qu'à moitié les lecteurs d'*Amour de Rien* où Corydon rôdait derrière plusieurs portes.

Que le père soit sexuellement un anormal (au fait le cas devient si fréquent que cet adjectif ne convient plus) et aussi un détraqué comme il apparaît en ce jour où sans aucune raison il lance sur le bourg que domine « son » plateau ce message « *Ville de X prends garde à toi* », cela n'a d'ailleurs rien à faire avec le jugement de valeur que l'on peut porter sur le *Mouton Noir*. C'est un livre de qualité, où s'affirme un réel talent de romancier. Le style est dépouillé, rapide et net, habile à réduire à l'essentiel les portants nécessaires d'une construction psychologique. Mais comme dans le *Mouton Noir* l'auteur porte la lumière sur les faits qui dans le cadre par lui fixé ne semblent pas les plus importants. La marche accélérée du jeune Claude vers le mal a une irréalité abstraite. On dirait que dès le début ce personnage, comme un automate, est *remonté*. Par contre le père qui, dans son instable et peut-être vicieuse étrangeté a l'*aura* d'un véritable vivant ne nous est connu que par de rapides indications — comme s'il s'agissait d'un personnage à négliger. Pour la seconde fois en lisant Perry j'ai l'impression que ce qui compte pour lui n'est pas ce qu'il fixe dans son champ d'observation.

— *La Chouette aveugle* de Sadegh Hedayat (José Corti) a déjà retenu l'attention de plusieurs critiques. L'auteur, né à Téhéran en 1903, a vécu en Iran, en France et aux Indes. Il s'est suicidé en 1950 rue Championnet. Son œuvre? Des nouvelles, des traductions de textes pahlevis et ce roman *Bouf-é-Kour* dont on ne tira à Bombay en 1936 que quelques exemplaires ronéotypés. Il vient d'être traduit en français avec une intelligence et une finesse rares par Roger Lescot, sous le titre la *Chouette aveugle*.

Le récit qu'il contient peut se découper en deux temps. Un artiste vit dans une maison solitaire en Perse au milieu d'une région désertique (de nos jours?). Son métier est de décorer de vieux écritoires, il dessine d'ailleurs toujours la même scène : au pied d'un cyprès un vieillard regarde avec étonnement une jeune fille vêtue de noir, très belle. Cette jeune fille qui l'obsède, l'artiste — disons Sadegh — la voit un jour réellement près de sa demeure. Sa beauté dépasse encore ce qu'il avait rêvé et la passion qu'elle lui inspirait devient aussitôt *parfaite*. Le vieillard fait entendre un rire sec, intolérable : la vision disparaît. Pendant des mois, fou de désespoir, Sadegh cherche en vain la jeune fille autour de sa maison. Elle réapparaît un soir devant sa porte, entre chez lui. Elle est silencieuse, son visage — dont les yeux sont clos — est maladif et immobile. Elle s'étend sur la couche de Sadegh. Il l'adore en silence, mais quand il la possède elle est déjà morte. Le cadavre de la jeune fille se décompose

aussitôt. Avec une implacable *piété* Sadegh le découpe et va l'ensevelir au milieu des rochers. Quand il jette de la terre sur ces débris horribles les yeux sont là, vivants, et le regardent encore. Un rire sec, intolérable, le rire du vieillard — devenu fossoyeur — se fait entendre. Revenu chez lui Sadegh commence à fumer l'opium. Jours après jours : et son esprit triste glisse au-dessus de l'univers et traverse le temps.

Ces scènes passionnées et macabres sont décrites sur un ton sourd comme par un homme qui serait depuis longtemps installé au fond du désespoir — un désespoir dépassant son propre malheur et traduisant l'infinie, l'éternelle tristesse du monde. Mais par l'effet d'une autre singularité, non moins déconcertante, alors que la foi dans la réalité des vies antérieures s'insinue partout, le récit n'a aucune épaisseur. Il évoque un simple dessin linéaire tracé sur une surface blanche. Alors que pour nous la grande tristesse est profonde, elle est ici plate. On est obligé de penser à cette remarque de Robert de Traz affirmant que l'esprit oriental travaille sur des surfaces planes et ne *descend* pas.

Le drame du décorateur d'écritoires n'est pas clos. Sans nous avertir avec netteté du changement de registre (la portée sur laquelle s'inscrit sa pensée n'étant pas celle de notre solfège occidental), Sadegh nous transporte quelques siècles plus tôt pour tracer un autre petit roman qui en fait est à l'origine des visions décrites d'abord.

Sadegh alors était mal marié, avec une jeune fille qui est la jeune fille de l'écritoire et des amours macabres. Elle le trompait. A moins qu'il le crût seulement. Car peut-être était-elle pure? Ou peut-être encore était-elle pure et impure au même moment? Le virtuel s'entrelace ici avec le réel et le possible. Est-ce là l'effet de l'opium? Ou bien faut-il penser que dans notre univers, comme dans celui des microphysiciens, le oui et le non peuvent coexister? Quoi qu'il en soit la jeune femme méprisait Sadegh et lui, souffrait. Souffrait tandis qu'une vieille nourrice lui faisait subir des caresses immondes. Une nuit enfin Sadegh réussit à pénétrer dans la chambre de cette épouse qui le fuyait toujours. Il l'étreignit et la tua, puis la découpa comme l'autre. Mais était-ce une autre? Sur le mur l'ombre de Sadegh ressemblait à l'ombre d'une chouette. Le rire sarcastique du fossoyeur était devenu celui de Sadegh.

Que ce récit soit en partie né de l'opium cela ne fait pas de doute. Pourtant les rêveries de Sadegh restent éloignées de tout ce que nous suggère ce chef-d'œuvre de la littérature dros et plateau qu'est le livre trop oublié de Jules Boissière, *Fumeurs d'Opium*. Les génies de la jungle et de la forêt occupaient l'esprit de Boissière. Ici l'influence désincarnatrice de la drogue s'exerce sur un homme déjà profondément pénétré de croyances philosophiques très anciennes sur l'éternel recommencement. Les convictions philosophiques de Hédayat ne s'inscrivent pas d'ailleurs vraiment sur le plan des idées. Il est de ces êtres chez qui l'idée existe surtout comme mode de sensibilité. La pensée devenue nostalgie anime ici sans bruit la ronde des quelques désirs, des quelques images

qui composent la « personnalité » d'un homme. Un regard, un éclat de rire, une douleur et quelques erreurs d'interprétation font tourner inlassablement la roue de l'être.

Je serais très embarrassé pour porter un jugement sur l'art de Sadegh. Son livre est obsédant. Il est aussi parfois, de notre point de vue, un peu puéril. Sommes-nous sensibles en lisant ce livre à la beauté d'un folklore de nous inconnu ou au témoignage d'un homme ? On n'entre pas dans une littérature étrangère d'un seul saut. Ce qui est sûr, c'est que la *Chouette aveugle* nous touche et c'est assez.

— Si le livre de Nathalie Sarraute, *Martereau* (Gallimard) est étrange il est d'une étrangeté claire, toute occidentale. Un jeune homme, un malade, vit auprès de son oncle et de sa tante une vie facile et même luxueuse. Le temps ne lui manque ni pour observer ni pour rêver. Il est cultivé et intelligent. L'immense monologue intérieur à quoi se réduit sa vie se déploie autour des scènes d'intimité dont il est le témoin fiévreusement attentif. Étant de nature hypersensible, il prête aux êtres des intentions qui ne traduisent le plus souvent que ses propres impressions, ses impressions de malade. Le dessein de Nathalie Sarraute est de nous faire connaître non quelques hommes tels qu'ils sont, mais tels qu'un autre peut les voir, cet autre étant ici prédisposé par une sensibilité exceptionnelle à les re-créer d'une façon particulièrement « personnelle ». L'épisode central du récit se construit autour de la personne d'un entrepreneur, Martereau, homme à la fois bien en chair et fantomatique dont nous ne saurons jamais s'il est une fripouille, comme le croit longtemps le monologueur, ou un honnête homme. La subtilité de ce roman est extrême, le style d'une qualité très fine. Mais le lecteur qui ne vit qu'au milieu d'êtres et de scènes très savamment, très consciemment déformés, malaxés, distillés, recomposés est souvent sur le point de perdre pied. Le talent de Nathalie Sarraute est évident, mais la chasse au fantôme qu'elle organise parfois un peu déconcertante.

J. PERRET, F. MARCEAU, R.-S. MAZAS, H. MARTINEAU

On peut rire parce qu'on est heureux. On peut rire parce qu'on ne l'est pas. Les enfants se réservent plus spécialement la première attitude. Certains écrivains la seconde. Mais l'auteur comique triste a des confrères d'une nature plus complexe encore. Ceux-là composent des sourires tantôt avec le rose tantôt avec le noir. Ainsi, je crois, Jacques Perret. Caporal épinglé il fait de la gaieté de défense, quand il rêve vistemboirs de la gaieté de prolongement. Certains de ses livres mêlent les deux sources. Tel *Histoires sous le Vent* qui vient de paraître chez Gallimard. Ces « histoires » ont pour cadre l'Amérique latine et la mer Caraïbe. La prière d'insérer nous dit que Perret jadis y voyagea. C'est ce qui doit expliquer la présence de poches de tragique logées sous la surface moirée

de ces récits divertissants, aériens, cocasses. Les réserves sombres ce sont les souvenirs.

Souvenirs laissés par un général illustre qui après des années triomphales mourut misérablement, par un amateur de papillons qui était un meurtrier, par un héros authentique dont tout le monde se moquait car il paraissait ridicule, par une maison qui semblait emplie de jeunes filles mais qui n'abritait que des fantômes. Voilà ce qu'avait proposé la vie mais un écrivain doué est venu, homme d'esprit ayant parié sur l'optimisme. Il habille le réel — et vous offre des contes diaprés, avec seulement ces taches d'ombres qui sont de la vérité moins étroitement parée. L'ambiguïté de l'inspiration ajoute encore au charme de ces captivantes nouvelles. Il faut lire les *Histoires sous le Vent*.

— Un autre recueil de nouvelles, séduisant aussi : *En de Secrètes Noces* par Félicien Marceau (Calmann-Lévy). Le talent de ce jeune écrivain s'affirme plus nettement chaque jour. C'est un observateur fin, un flâneur sensible : « *Je pense souvent à l'avant-guerre. C'est alors que j'aurais dû vivre dans ce monde léger, heureux, où l'on allait prendre les eaux, écouter l'opéra.* » C'est un personnage de Marceau qui parle. Mais c'est un peu lui aussi. Il regarde le présent, et travaille à l'adoucir. Dans ces nouvelles-ci tout au moins qui évoquent l'Italie de 1943 à 1945. Les sujets choisis sont étonnants ou charmants : riches de virtualités toujours. L'histoire du Vénitien qui assassine sa maîtresse le jour de l'armistice et noie le crime dans le tumulte populaire ; celle de l'orgueilleux qui devient espion pour être remarqué ; l'aventure des Italiens résistants cachés dans les Catacombes, autant de thèmes excellents. J'aime aussi les esquisses-trois minutes : la petite fille turbulente, les regards échangés qui valent une rencontre amoureuse. Tout cela est riche, intelligent. Peut-être reste-t-il un certain blanc, trop large, trop blanc entre les « histoires » si bien montées et le traitement, le style, les petites impressions fixées. C'est dans cet intervalle que devraient se tenir, compacts, les humains avec toute leur charge d'émotion. Peut-être sont-ils tracés à traits trop légers. Leur mise en place est juste, mais ils manquent un peu de corps.

— Rafaël Sanchez Mazas est considéré comme un des meilleurs écrivains vivants de littérature espagnole. Son roman *Pedrito de Andia* qui obtint dans sa patrie un vif succès vient d'être traduit par B. Lesfargues (Plon). Pedrito est à la fois le héros et le narrateur du livre. Il a quatorze ans. C'est l'auteur rajeuni. Reconstitution du film de ses pensées de quatorze ans. (Exercice conjectural : rien de plus insaisissable au fond de notre mémoire que le vrai visage de notre enfance.) Pedrito est intelligent, sensible, pieux, dévoreur de livres, courageux. Malade il fait pourtant un usage douillet des maladies. Sa famille est basque — et riche. Maisons de ville et de campagne. Salons de trente-cinq mètres de long. L'Océan servant de toile de fond — avec, au-delà, des réserves élégantes d'amis anglais. Parcs. Goûters. Serviteurs. Socialement et spirituellement paix

profonde. La France bourgeoise de 1880. Pourtant les quatorze ans de Pedrito sont fixés sur 1925. Ce que l'on goûte surtout dans ce roman : le petit pittoresque espagnol, les formes de piété, les traditions, l'hispanisme et son compagnon l' « Honneur », les souvenirs des guerres carlistes, incroyablement vivaces. Et aussi la grâce légère de l'amour idéaliste que la jeune Isabelle inspire à Pedrito. Theuriet, Hector Malot, romans rassurants de notre petite enfance. Une certaine forme d'honnêteté, de pureté survit là-bas. Qui n'est certes pas naïveté. Un joli livre frais pour lire dans maisons avec terrasses — ou simplement, si l'on a des malheurs, pour se consoler.

— Le second volume du *Cœur de Stendhal* de Henri Martineau est paru (Albin Michel). Il est passionnant. Avec le tome I et l'*Œuvre de Stendhal* on tient là une très complète et patiente exploration du monde stendhalien. Rien de pareil n'existe, pour l'étendue de l'information, la solidité. Et en même temps qu'un travail scientifique, un vrai roman. Le roman du premier personnage de l'univers Henri Beyle : le roman de Stendhal. Relisez le récit de ses amours 1822-1842 : la petite prostituée anglaise, la comtesse Curial, Giulia Rinieri, Alberthe de Rubempré, la comtesse Cini, et les derniers soubresauts de la « chasse au bonheur », les ombres pour nous si pâles qu'il espéra conduire à l'autel, quand la mort le guettait alors qu'il était encore — presque vieux — si jeune, si jeune, éternel Fabrice jusqu'au coup de foudre qui le terrasse sur un trottoir de Paris. Merveilleux Stendhal qui, de tant d'amours manquées, a tiré les plus beaux romans d'amour. Merveilleux Stendhal qui pouvait se détacher assez de lui-même pour appeler son esprit *le bouffon de son âme*, mais *cristallisait*, sur le grand opéra de sa république intérieure, avec une si tenace *volonté*, car il aimait tellement aimer et confondait, si lucidement, musique, amour, Mozart, Raphaël et la douceur de la ville préférée. Homme laid, homme pauvre que les femmes ont toujours abandonné, homme seul et sans maison, sans tendresse reçue, mais capable de dresser tous les portants de la scène invisible où les échecs deviennent des victoires. Écrivain inconnu, se moquant de l'être car il écrit pour soi, malheureux par autrui, n'attendant rien d'un quelconque au-delà, mais laissant derrière lui le plus jeune, le plus impétueux des messages de bonheur. Sur le plan de l'art de vivre, bien plus étonnante encore, somme toute, que le « Faites venir Bianchon » de Balzac mourant, cette constante possibilité qu'eut toujours Henri Beyle de fermer à double tour la porte de sa triste chambre d'hôtel et dans la solitude absolue, sans bouger les lèvres, d'appeler Clelia.

MARCEL THIÉBAUT

LE MOIS A PARIS

Émile Decœur et la céramique pure. — Émile Decœur qui, depuis un demi-siècle, s'était voué entièrement au feu et à la terre, vient d'être rendu à ce dernier élément. Nous entendons sans cesse parler aujourd'hui de *peinture pure*. Après la mort de Chaplet — dont on oublie trop qu'il fut le plus grand céramiste français du dix-neuvième siècle et le collaborateur de Gauguin — après celles d'Auguste Delaherche et de Lenoble, Decœur, à peu près seul, représentait vraiment la *céramique pure* : celle qui vaut, *d'abord*, par le galbe et le choix exquis des couvertes. Très vite il était arrivé à proscrire toute ornementation gravée, tout pittoresque d'oxydations, toute joliesse tributaire de la mode, et à rejoindre, à force de mesure, la noblesse des vieux potiers chinois.

Sa « vitrine », qu'il composait avec de grands soins comme une palette, faisant alterner les roses saumonés ou sang-de-bœuf, les jaunes éclatants ou tendres, les verts foncés ou céladon, avec les blancs lunaires ou les noirs, était souvent le « chef-d'œuvre » du Salon d'Automne ou des Tuileries. Chacun de ces contenants, longuement médité, affiné, en prévision des apports ou des trahisons du feu, dispensait aux yeux un enchantement associé à toutes sortes de plaisirs tactiles. N'est-ce pas une des délices de la céramique — dont on pourrait dire qu'elle est une sorte de sculpture abstraite — que de nous donner l'illusion de tourner nous-mêmes autour d'une forme et d'éprouver son grain comme celui d'une peau vivante qui appelle la caresse ?

Mais ces coupes, ces bouteillons, ces vases, ces plats étaient d'une telle perfection, d'un tel prix, qu'oubliant leur mission pratique, leurs possesseurs osaient à peine, dans la crainte d'un malheur, les laisser libres. Comme nous aurions souhaité que, parallèlement aux pièces de collection, Decœur consentît à ce qu'un certain nombre d'autres fussent éditées

en série. Tel avait été le rêve d'un Metthey, tant pour ses inventions personnelles — carreaux de revêtement, pots à fleurs — que pour les terres vernissées qu'il avait prié Bonnard, Roussel, Rouault, Laprade, Valtat, Puy, Derain, Friesz, Vlaminck de décorer et de confier à ses fours d'Asnières.

Nous assistons aujourd'hui, avec la collaboration de céramistes comme Artigas, Brice, Plisson, des ateliers de San Vicens, de Biot et de Vallauris, à cette renaissance qu'André Metthey avait si généreusement souhaitée. Cet été même, à Lausanne, le Palais Rumine a su rassembler le meilleur de ce que nous devons à l'imagination de Raoul Dufy, de Picasso, de Léger, de Savin (aux côtés desquels ont eût souhaité voir Chagall et Miro). Nombre de jeunes ont suivi le mouvement. Les arts du feu, si longtemps en veilleuse, sont ranimés, comme la tapisserie, par des génies originaux. Cela dit, qu'ils se gardent d'oublier qu'en céramique ce qui doit primer, même fruste, c'est la matière ; ce qui commande, c'est la forme. Trop de peintres se sont contentés d'illustrer un vase quelconque ; trop de sculpteurs en sont encore à ce pittoresque, issu du folklore qui nous vaut, depuis une vingtaine d'années, un flot de bibelots faussement naïfs qui s'étalent aux devantures de tous les bazars.

La pureté de l'œuvre de Decœur rappelle artistes et artisans à des impératifs éternels. Mais que, moins soucieux de pièces uniques que de fabrication courante d'objets mêlés à la vie quotidienne, et dont la logique même se tourne en beauté, ils multiplient *des modèles accessibles à tous*. Vase à fleurs ou tasse à café, une forme qui réponde à sa destination usuelle est, hélas, ce qu'il y a de plus rare à rencontrer.

CLAUDE ROGER-MARX

Le cinéma. — Le cinéma fait une petite rentrée timide. Ceux qui sont allés à Venise en sont revenus sans enthousiasme. A Paris, on ne se hâte guère de nous montrer des chefs-d'œuvre. J'ai tout de même pu voir un beau film, que le Vendôme avait présenté timidement pendant les chaleurs. Il méritait un meilleur sort.

L'action se passe en Afrique du Sud, sans doute le pays du monde où le racisme est le plus aigu. Un tel courant n'est pas sans causes dans une région où la minorité blanche est sans cesse menacée par la prolifération des noirs. Mais il est certain aussi que le dédain où les blancs tiennent « leurs frères inférieurs » et leur souci d'éviter tout mélange doit provoquer de grandes chaînes de misères et de drames.

C'est un de ces drames qu'Alan Paton a voulu évoquer dans son beau et courageux roman intitulé *Cry, beloved country (Pleure, ô pays bien aimé)*.

Il nous raconte l'histoire de deux hommes de bonne volonté, un blanc et un noir, qui vivent à peu de distance l'un de l'autre dans un bled perdu et sans cesse plus déserté par les populations attirées par le mirage des villes. Le blanc est colon. Le noir est pasteur. Chacun travaille de son mieux dans des conditions difficiles.

Cependant, à Johannesbourg, la grand-ville, le fils du pasteur, qui s'est dévoyé, assassine un beau jour le fils du colon, qui se consacrait précisément à la charité et au rapprochement des races. Le pasteur, qui n'aura pu sauver son fils de l'infamie, cherchera du moins à racheter ses fautes. Touché par la grâce apaisante, le blanc pardonne. Et les deux hommes poursuivront leurs tâches parallèles dans le village retrouvé.

Le cinéma anglais a traité cette digne histoire avec noblesse. Peut-être y trouvera-t-on le parfum d'un prêche protestant. Mais cela vaut mieux que la niaiserie et la plupart des personnages comportent une épaisseur morale qui les situe fort au-dessus des héros ordinaires du cinéma.

Au surplus, le film n'est pas ennuyeux parce qu'il nous montre un aspect certainement authentique d'un pays que nous ne connaissons guère. Le voyage du pasteur dans le train qui côtoie les mines d'or, son arrivée dans l'immense ville, ses vaines recherches dans les banlieues lépreuses réservées aux noirs et, en particulier, chez les lamentables prostituées nègres : autant de morceaux d'un reportage excellent et souvent très émouvant.

Parfois un peu lent, le film est fort bien joué, surtout par les noirs. En effet, ils ont là un avantage visible sur les blancs. Ils semblent n'avoir pas conscience de jouer la comédie et on peut croire qu'ils vivent leur propre histoire. Pour plusieurs raisons, *Cry, beloved country* mérite d'être repris dans les salles qui font un répertoire des films classiques.

JEAN FAYARD

Une cité caserne sur le plateau des Grandes Terres à Marly. — Il est indispensable de construire des immeubles dans la région parisienne mais il est également indispensable que soit mis fin au règne de l'anarchie qui a permis de défigurer les trois quarts de la banlieue.

Or, après le règne de la villa en meulière et de la bicoque en carreaux de ciment, toutes deux recouvertes de tuiles mécaniques, voici celui des cités casernes. Elles peuvent être belles, aussi bien par leur masse que leur architecture, mais encore doivent-elles s'intégrer dans le paysage, l'ennoblir si possible, au lieu de le défigurer. Bien compris, ces grands immeubles peuvent rehausser l'attrait d'un site comme jadis un château-fort.

Mais il y a des sites qu'il convient de respecter et un des plus beaux des environs de Paris, c'est celui de Marly, un des rares qui avaient été épargnés par les constructions modernes. Aussi la Commission des

Sites de Seine-et-Oise vient-elle de refuser l'autorisation de construire à une importante cité de deux mille logements qui dresserait ses seize étages sur le plateau des Grandes Terres, qui domine la terrasse de Saint-Germain, et viendrait rompre l'harmonie d'un paysage particulièrement heureux avec l'ancien aqueduc de Marly et ses collines boisées.

Il ne manque pas d'endroits en effet qui seraient beaucoup mieux appropriés à une cité de ce genre. Ces cinq ou six bâtisses de cent quarante mètres de haut, situées sur un plateau balayé par les vents, où la température est toujours de cinq degrés inférieure à celle de Paris, placées à un kilomètre de la gare de Marly et à deux kilomètres de celle de Saint-Germain, seraient d'un accès difficile, d'un chauffage onéreux et apporteraient bien des déboires à leurs co-propriétaires qui n'en comprendraient que trop tard les inconvénients.

Si l'attitude de la Commission des Sites n'empêchait pas la construction (cela s'est vu), d'autres lotissements suivraient, et la magnifique réserve de verdure de Marly disparaîtrait. Déjà, on parle de lotir l'ancienne propriété de Victorien Sardou — qui avait donné asile aux vestiges (le porche et l'escalier) de la maison de Corneille rue d'Argenteuil, quand elle fut démolie — celle d'Alexandre Dumas, digne du comte de Monte-Cristo, celle des Délices, dans laquelle les frères Pange reçurent Trudaine et Chénier.

Ce serait la fin de ce charmant petit village de Marly et de sa forêt qui constituent, avec le parc de l'ancien château, un des rares endroits des environs immédiats de Paris où l'on peut encore être seul et rêver.

GEORGES PILLEMENT

Robes longues et robes courtes. — Un grand couturier parisien vient de raccourcir les jupes de ses modèles. Grand émoi chez les journalistes de mode. On sait que le problème jupes courtes-jupes longues tourmente depuis longtemps les femmes. On sait moins que jadis la mode posait aux hommes des problèmes analogues.

Les guerriers de la tapisserie de Bayeux portent jupe courte. Leur tunique, arrêtée au genou, leur laisse une entière liberté de mouvement. Cinquante ans après, la silhouette masculine s'est métamorphosée. En robe qui lui tombe à la cheville, l'homme, à la traîne près, s'habille comme la femme. Un contact, en Sicile, avec les mœurs de l'Orient, a produit cette nouveauté. Censeurs et religieux ont tonné contre ce signe d'amollissement, puis, finalement, l'ont admis. Il s'est implanté pendant deux siècles.

La guerre de Cent Ans remet tout en question. Un vent venu d'Espagne, apporte en France *chausses* collantes et *jaquettes* courtes, moulant la jambes comme le buste. Les prêtres, cette fois s'émeuvent de voir les

jeunes gens « montrer leurs *braies* » en se baissant. Cette nouvelle tenue, offensante pour Dieu, est, disent-ils, responsable des désastres militaires du temps. Le pape, entraînant avec lui le roi Philippe VI, se jette dans la mêlée. La guerre des *robes longues* et des *robes courtes* est déchaînée pour quarante ans. Gens d'âge mûr, hommes d'église, de loi et de finance, personnes respectables ou un peu attardées, prêchent pour les premières. Pages, jeunes gens, hommes moins jeunes soucieux de plaire encore, adoptent les secondes. Les seigneurs de la cour de Charles VI trouveront encore de bon ton de traîner à leur suite des houppelandes de douze aunes. Mais définitivement vaincue sous la Renaissance, la robe quittera le vestiaire masculin. Seules les femmes pourront désormais se donner le plaisir de l'allonger ou de la raccourcir.

Cependant ce jeu ne les intéresse vraiment qu'au vingtième siècle.

Sous l'ancien régime, la robe longue est signe d'une certaine élévation sociale. La bourgeoise, fière de son opulence, ne s'abaisserait point à porter le cotillon court des paysannes et servantes au travail. Même sa fillette est empêtrée dans d'imposantes jupes qui la font vieille avant l'âge. Quant aux nobles dames, c'est à la traîne, marque distinctive de leur rang, qu'elles tiennent plus qu'à tout autre chose.

La Révolution bouleverse les classes de la société. Au temps du Directoire, n'importe quelle femme aisée peut arborer les dernières créations du jour, et notamment la queue. Car les robes sont fort longues. Pour imiter l'antiquité ? Peut-être. Par pudeur ? Il est permis d'en douter en considérant les transparentes mousselines dont elles sont faites.

Sous le règne de l'austère Marie-Amélie, les jeunes filles raccourcissent un peu leurs robes, mais confient à de vastes pantalons brodés le soin de dissimuler leur cheville aux regards indiscrets. Pour se satisfaire un peu plus, c'est au bal que les curieux doivent aller. La toilette du soir est plus courte que la robe de ville, mais pour peu de temps.

Crinolines et jupons vont de nouveau balayer le sol. Pour apercevoir un « bas de jambe » dans la rue, il faut souvent beaucoup de patience et la complicité des « hauts talons luttant avec les longues jupes ».

Beauté dérobée n'a-t-elle pas plus de prix que beauté dévoilée ? La femme a-t-elle vraiment gagné, après la première guerre mondiale, à laisser Paul Poiret lui dégager la jambe jusqu'au genou ? Non, sans doute. Sentant sa séduction en péril, mais condamnée à la robe courte par la vie moderne, elle imagine alors, du genou à la cheville, toute une gamme de variations sur la longueur des jupes. Les bas, titres de noblesse enfin conquis, y tiennent leur partie en contrepoint. Après les restrictions de la seconde guerre mondiale, le *new-look* ferait bientôt croire à un presque retour de *la belle époque*. Mais la mode ne s'attarde pas à cette euphorie. Déjà la voilà changée. Quelques centimètres de plus ou de moins : devinant ou provoquant le caprice du lendemain, le couturier mène le jeu. La femme hésite-t-elle à adopter ses créations ? Il proclame aussitôt : « Je l'y forcerai bien. »

MADELEINE DELPIERRE

Politique intérieure. — « Encore trois jours, et je vous donne un monde », suppliait et promettait Christophe Colomb devant un équipage menaçant. Toutes proportions gardées, c'est le langage qu'a tenu M. Edgar Faure, agissant ès qualités de ministre des Finances et de l'Économie nationale : « Encore quatre semaines et nous assainirons la vie économique du pays. »

Août, avec son agitation sociale, avait été un caillou noir au passif du Gouvernement. Septembre fut une succession de cailloux blancs.

Première opération : l'amorce d'une série de baisses de prix dans le secteur alimentaire et ménager. Fallait-il agir par persuasion ou par voie d'autorité? Le Gouvernement opta pour un moyen terme : en suspendant, de lui-même, le jeu de diverses taxes, il était mieux placé pour inviter les négociants à comprimer leurs marges bénéficiaires. Ce qui fut fait avec une bonne volonté satisfaisante. C'était un pas modeste, certes. Mais, depuis l'origine des temps, le mouvement se prouve en marchant.

Deuxième opération : des réformes de structure dans les secteurs administratif, judiciaire et commercial. Là encore, mesures fragmentaires et pour tout dire timides, mais témoignant d'un souci de remise en ordre dans des services passés à l'état de labyrinthes.

Troisième opération : la compression du budget, ramené pour 1954 à quelque 100 milliards au-dessous du plafond de 1953. Ce qui constituait en fait, compte tenu d'engagements pris en cours d'année, plus de 200 milliards d'économies. En outre, mise hors budget des investissements, offerts désormais au libre choix de l'épargne privée. Deux slogans ministériels traduisaient ces mesures : « Le budget doit baisser comme le beefsteak » et « l'État n'a pas à jouer le rôle de pompe aspirante et refoulante ».

Quatrième opération : le relèvement des bas salaires et traitements, complément de l'effort entrepris pour faire baisser le coût de la vie. En corollaire, une politique plus libérale du crédit pour faciliter l'essor économique.

Tout cela, il va sans dire, n'alla pas sans de multiples et difficiles négociations qui amenèrent en tête à tête avec les ministres intéressés les délégations de fonctionnaires, de salariés, de cadres et d'employeurs. Du moins le Gouvernement avait-il, pendant ce temps, toute quiétude du côté du Palais-Bourbon. Socialistes et communistes battaient certes le rappel des signatures pour provoquer la convocation anticipée du Parlement. Elles venaient au compte-gouttes. Quand le nombre requis — deux cent neuf — fut atteint, le bureau de l'Assemblée eut la sagesse de fixer la rentrée au 6 octobre — huit jours plus tôt qu'il n'avait été prévu avant le départ en vacances. Ce qui ne présentait plus pour le Gouvernement

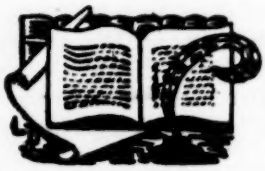
le danger qu'eût constitué une convocation en août, en plein foyer d'agitation sociale.

Cela signifie-t-il que la reprise des contacts directs Assemblée-Gouvernement s'annonce comme devant être de parfaite sérénité ? Si M. Laniel se trouve en mesure d'annoncer qu'il n'a pas perdu son temps, il doit s'attendre à quelque récrimination : la baisse des prix sera-t-elle suffisante ? Le pouvoir d'achat du salarié ne pouvait-il être accru davantage ? L'économie générale du pays n'est-elle pas encore anémiée ? N'a-t-on pas trop largement escompté les possibilités ou la confiance de l'épargne pour satisfaire l'équilibre du budget ?

Dans un domaine différent, un autre sujet de délicates controverses se présente : les élections allemandes ont fait de M. Adenauer « l'homme fort de l'Europe ». Défenseurs et adversaires de l'armée européenne ont durci leurs positions respectives. Pressé par Washington, M. Laniel est-il en mesure de convaincre la majorité de l'Assemblée ? Il semble qu'un tel débat serait assorti de gros risques pour le Gouvernement — qui a déjà perdu, chemin faisant, un de ses membres, M. Mitterrand.

Mais qui a intérêt, au Palais-Bourbon — hormis socialistes et communistes qui sont deux cent cinq sur six cent vingt-sept — à provoquer une crise ministérielle génératrice de heurts entre les groupes ? Alors que précisément chaque groupe cherche à amadouer ses voisins en vue de l'élection élyséenne de décembre.

MARCEL GABILLY



Écrivains hors série. — L'enfance n'est pas un âge, c'est un don. Pour qui le possède, l'année commence au mois d'octobre. C'est la rentrée. Septembre est seul et nonchalant, octobre est studieux et multiple. Les écoliers remettent leur premier devoir, les romanciers leur premier roman. Si les uns deviennent trop nombreux, les autres se font trop rares. Les éditeurs se les arrachent, se les fabriquent, se les achètent, comme ces bébés japonais qu'on vend si cher en Amérique. Malheureusement tous se ressemblent. Fausses gloires, génies méconnus, grandis à l'ombre d'Alain Fournier, de Radiguet ou de Malraux, entrent dans la carrière quand leurs aînés y sont encore. Ils n'ont rien de plus à dire, et le disent mal. La littérature prend des rides. Faut-il cesser de lire ? On aurait tort. Qu'un écrivain neuf apparaisse et la face du monde est changée.

Quoi de plus banal, par exemple, que le sujet de *Bergère Légère*, le dernier roman de Félicien Marceau ? Un petit groupe de jeunes gens joue avec la fortune, avec le cœur, avec les mensonges de la jeunesse, pendant que la vie, jour après jour, s'empare d'eux. Depuis *les Enfants Terribles* nous lisons ce récit chaque année. Mais il s'agit cette fois d'un auteur

dont le talent s'affirme à chaque livre avec plus d'éclat. Ce jeune écrivain ignore l'ennui. La Sicile, ou l'Europe centrale, la zone ou les châteaux conviennent aussi bien à ses histoires. Après *l'Homme du Roi*, qui était un roman de l'ambition, concentré, concerté, froid, il vient d'écrire celui de l'adolescence : et tour à tour le voici tendre, amer, fantasque, grave, avec une liberté de l'imagination charmante, une richesse d'observations inépuisable, et cette sorte de lyrisme impassible qui est un de ses dons majeurs. La seconde qualité de Marceau est encore plus grande, plus rare, et semble contredire la première. Il est sérieux. Il n'a pas peur de passer pour un ignorant aux yeux des intellectuels en écrivant des romans comme le faisaient Stendhal et Balzac, ces grands naïfs. Il a peut-être lu Faulkner, mais il ne tient pas à le montrer. Ses personnages ne sont pas d'éloquents ectoplasmes. Ses dialogues ne sont pas des exercices de style. Aussi a-t-il un style, des personnages. Il est un des seuls aujourd'hui à croire au roman, et il réussit à nous y faire croire.

Ce n'est pas le cas de M. Stephen Hecquet, dont la personnalité débordante brise toutes les digues, et qui ferait de *la Comédie Humaine* un monologue. Son dernier livre, *La Grande Malchance de M. Marie-Madeleine Cardiaque*, n'est pas le meilleur, mais il nous rappelle l'existence de ce moraliste curieux, qui est en train de devenir un des grands écrivains confidentiels de notre époque. Le mépris dans lequel il tient le succès, son dégoût des recettes du jour, une certaine façon de mener son livre et son lecteur à la cravache, ont écarté de lui jusqu'à présent le grand public. Il en a profité pour écrire avec une liberté absolue cinq ou six ouvrages dont le moindre chapitre enferme plus d'idées que les œuvres complètes de M. Camus. Cela ne serait rien. Mais ces idées n'ont pas traîné depuis cent ans dans tous les manuels. De plus elles ont un ton propre. Elles vivent. De la part d'un jeune auteur c'est mettre le comble à l'insolence. On conçoit l'effroi des critiques et leur pudique silence devant ce personnage inconvenant.

BERNARD DE FALLOIS

★ CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE ★

L'IMMORTEL BOHÈME
La vie de Puccini

par Dante del Fiorentino
(Éd. Robert Laffont)

Puccini est un des compositeurs lyriques les plus célèbres : *la Vie de Bohème*, *la Tosca*, *MadameButterfly* sont autant d'opéras universels — mais sa vie intime est peu connue des musiciens. Vie très mouvementée d'un bohème impénitent, paresseux (malgré son amour pour son art), gourmand (dans toutes ses lettres il n'est question que de bons ou de mauvais repas !), coureur de femmes (son ménage bat de l'aile, seul, son fils le retient au foyer), mais d'une générosité de cœur qui excuse bien des excentricités un peu vulgaires.

Né en Toscane, à Lucques, ses débuts dans la pauvreté furent pénibles, jusqu'au jour où Margherita de Savoie lui fait obtenir une Bourse pour terminer ses études musicales au Conservatoire de Milan. Ce fut alors la joyeuse vie avec les camarades, farces de collégien qui lui attirent quelques ennuis, enfin, avec ses premières partitions, vint le succès. L'histoire de sa vie orageuse et passionnée est racontée avec une fervente admiration par un de ses amis séminariste, Dante del Fiorentino. Un des passages les mieux venus du livre est la génèse de *la Vie de Bohème*. On comprend, quand on connaît son comportement vis-à-vis des usages, que Puccini ait été tenté par le sujet de Murger. D'ailleurs, bien avant qu'il n'écrivît sa partition, il avait fondé le « Club Bohème », lieu de rendez-vous des amis au petit café du pays.

H.-J. MORHANGE

M. TOMPKINS AU PAYS DES MERVEILLES

par G. Gamow *(Dunod)*

G. Gamow, physicien théoricien éminent, a tenté de mettre à la portée du lecteur curieux les notions de relativité, d'espace et de temps. Pour cela, il imagine un petit employé de banque en proie à des cauchemars suscités par des conférences de Gamow sur la physique moderne ; dans ces six rêves, les phénomènes habituellement inaccessibles à nos sens sont tellement exagérés qu'ils sont aussi faciles à observer que des faits de la vie courante. Un changement d'échelle permet au non initié de mieux comprendre les phénomènes physiques.

Cette histoire de *c*, G, *h*, curieuse, intéressante, débarrassée de toute aridité et abstraction, donne une large place à l'humour. Le livre se termine par le texte des trois conférences de vulgarisation du professeur Gamow qui ont inspiré les rêves de M. Tompkins.

A. T.

✕ ✕ PLAIDOYERS ✕ ✕ POUR LA VIE HUMAINE

par Rémy Collin *(La Colombe)*

L'homme de science s'avère capable d'agir sur la vie, est-il pour autant autorisé « à mettre en œuvre ce pouvoir dans toutes les éventualités concrètes que s'offrent à sa réflexion et à son action ? » Répondre à cette question est l'objet du livre qui défend la vie humaine contre des idéologies et des pratiques corrélatives des progrès de la biologie et du scientisme naturaliste.

La première partie d'ordre général traite de la biologie spéculative et des problèmes de la vie ; la deuxième partie envisage les aspects sociaux de la médecine ; la troisième partie analyse les diverses emprises de la biologie d'inspiration naturaliste.

Ce livre de tendance spiritualiste soulève des problèmes d'actualité ; il fera penser ; il fera réfléchir.

A. TÉTRY

LES DESSOUS DES MERS

par Hans Hass *(Hachette)*

Récit de plongées — et de chasses sous-marines en mer Rouge. L'auteur s'attache surtout à l'étude des requins — dont, au grand étonnement du lecteur, il s'approche comme s'il s'agissait d'animaux inoffensifs. Cette témérité étant, malgré tout, risquée on ne lit pas sans émotion cet ouvrage vivant et attrayant. De curieuses photos sous-marines rendent plus présent encore ce monde ignoré, peuplé comme les autres de fauves et de victimes.

L. T.

NOTES INTER-ARTICLES

Venezuela, Terre des Folles Espérances, par François de Geoffre, p. 60. — *J'ai choisi les Iles*, par Sir Arthur Grimble, p. 60. — *L'Étude de l'Instinct*, par W. Tinbergen, p. 144. — *Principes de Psychanalyse*, par F. Alexander, p. 144.

(Croquis et dessins de Drian, Christian Bérard, A. Villebœuf, Grau Sala, Maicles, Claude Tolmer, Livia Dubreuil, Roland Gaillaux, Sibertin Blanc et Paul Bret.)

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 3921-9-53.

UNE OFFRE EXCEPTIONNELLE DE LIVRES NEUFS A PRIX RÉDUITS

Désireux de contribuer à la campagne de baisse, nous offrons aux lecteurs de LA REVUE DE PARIS un choix exceptionnel de livres neufs et non coupés provenant des meilleurs éditeurs et vendus à prix très réduits. Commandez rapidement. Quantité limitée.
OFFICE DE CENTRALISATION D'OUVRAGES
7, rue des Grands-Augustins - **PARIS-VI**

2. — **DOLORÈS**, par **J. Martet.** Un très beau roman d'amour et d'épopée, par l'auteur de *Marion des Neiges*. Bois de M. Biom. In-12, 272 p. Valeur 300 fr., pour **225** fr.

3. — **LE DOCTEUR GION**, par **Hans Carossa**. Le chef-d'œuvre du célèbre romancier allemand. Bois de Leysen. In-12, 242 p. Valeur 400 fr., pour ..... **200** fr.

40. — **JOURS DE FAMINE ET DE DÉTRESSE**, par **N. Doff.** Le chef-d'œuvre du fameux réaliste hollandais. In-12. Valeur 200 fr., pour ..... **160** fr.

45. — **CONTES**, d'**Hoffmann**, traduits par **H. Parisot.** In-8°, 356 p. Valeur 450 fr., pour ..... **200** fr.

55. — **BERTRAND RUSSEL** (Prix Nobel) : **L'esprit scientifique et la science dans le monde.** *Ouvrage indispensable au public cultivé pour saisir le rôle des savants et des techniciens dans le développement de la société moderne.* In-8°, 256 p. Valeur 540 fr., pour ..... **270** fr.

55. — **NICOLAS BERDIAEFF : Dialectique existentielle du divin et de l'humain.** *Le livre capital dans lequel le célèbre philosophe développe sa pensée*, indispensable à la connaissance de l'existentialisme. In-8°, 256 p. Valeur 540 fr., pour ..... **270** fr.

58. — **LAJLA**, par **J.-A. Friis.** Un délicieux roman japon plein de poésie. In-3°, 215 p., nombr. illustr. Valeur 400 fr., pour ..... **150** fr.

59. — **MONSIEUR SANDIN ET SES ENFANTS**, par **H. Dixélius.** Une œuvre dramatique et humaine du célèbre romancier suédois. In-12, 300 p. Valeur 400 fr., pour ..... **140** fr.

60. — **LES PÊCHEURS**, par **H. Kirk** (roman danois). Les rudes joies, les dures peines d'une communauté de pêcheurs au bord d'une mer meurtrière. In-12, 392 p. Valeur 550 fr., pour ..... **150** fr.

61. — **HAUTE MER**, par **J. Feuga.** Les derniers pirates du Pacifique. In-12, 192 p. Valeur 300 fr., pour ... **150** fr.

62. — **L'« EMDEN »**, **CROISEUR CORSAIRE**, par **J. Feuga.** Le croiseur blanc des mers du Sud. In-12, 180 p. Valeur 300 fr., pour ..... **150** fr.

63. — Offre spéciale : « le coffret de six volumes » : **DOUBLE ASSASSINAT DE LA RUE MORGUE, Edgar Poe ; L'HOMME INVISIBLE, H.-G. Wells ; CARMEN, LA DOUBLE MÉPRISE, Mérimée ; LE JOUEUR, Dostoïevsky ; TARASS-BOULBA, Gogol ; COLAS BREUGNON, Romain Rolland.** Très beaux vol. 13 × 18, couv. cart., comportant 192 à 272 p. Les six vol. sous étui spécial. Valeur 1 500 fr., pour ..... **750** fr.

69. — **MESURE DE PÉGUY**, par **Jean Roussel.** *Le meilleur livre sur Péguy.* Valeur 300 fr., pour ..... **95** fr.

74. — **KIXIT' SAN, FÉTICHE**, par **Thyde Monnier**, *un charmant roman de l'adieu des « Desmoiselles ».* Valeur 400 fr., pour ..... **160** fr.

76. — **L'ATELIER DE MARIE-CLAIRE**, par **Marguerite Audoux.** Le chef-d'œuvre de la célèbre romancière. In-12, 234 p. Valeur 300 fr., pour ..... **160** fr.

79. — **CONTES IMMORAUX**, par **Pétrus Borel**, **le Lycantrope.** In-12, 255 p. *Illustrations de J. Marenbert.* Valeur 600 fr., pour ..... **285** fr.

83. — **Stendhal : ARMANCE.** *Avec introduction et notes de Roger Bin.* In-8°, 370 p. sur vélin. Valeur 600 fr., pour ..... **275** fr.

100. — **Marcel Proust : LETTRES à Mme C.**, préface de **L. Daudet.** *Toute la sensibilité et le style de Proust se retrouvent dans ces lettres intimes.* In-8°, illustré de 8 planches hors-texte. Valeur 475 fr., pour ..... **250** fr.

103. — **Léon-Paul Fargue : PORTRAITS DE FAMILLE.** *L'œuvre et le caractère d'Anna de Noailles, Colette, Verlaine, Maeterlinck, Valéry, Saint-Exupéry, Max Jacob, etc., décrits par L.-P. Fargue qui fut leur contemporain.* In-12, 236 p., nombr. photos. Édition originale numér. sur Alfa. Valeur 700 fr., pour ..... **250** fr.

104. — **VIE DE SAINTE-BEUVE**, par **Maxime Leroy.** *C'est non seulement la vie, mais aussi l'œuvre de Sainte-Beuve, un des plus grands esprits du XIXe siècle. Drames de l'amour, de la curiosité, de l'intelligence insatisfaite.* In-8, 210 p., nombr. hors-texte. Valeur 400 fr., pour ..... **150** fr.

106. — **DOSSIERS.** Deux vol., ensemble 366 p. *où se trouvent réunis les textes les plus représentatifs de* **Jean Giraudoux, Henri Mondor, Paul Valéry, Maurice de Broglie, Marie Meunier, Charles Laëo, Jean Cocteau, Georges Duhamel, André Lhote**, etc. Les deux vol., valeur 500 fr., pour ..... **180** fr.

107. — **LE MILIEU DU SIÈCLE.** *Réunion d'œuvres inédites* de **Jean Cocteau, Max Jacob, Audiberti, Alfred Jarry, J. Cassou, Joë Bousquet, Pierre-Jean Jouve**, etc. In-8°, 224 p. Valeur 400 fr., pour ..... **90** fr.

COLLECTION DES CHEFS-D'ŒUVRE. Beaux volumes in-12. *Couvertures illustrées en couleurs, imprimés en Suisse*, de 192 à 240 p. Le volume, valeur 300 fr., pour ..... **100** fr.

111. — **Balzac : LE LYS DANS LA VALLÉE.**
112. — **Balzac : LA FEMME DE TRENTE ANS.**
114. — **Balzac : LA PEAU DE CHAGRIN.**
117. — **Dumas : VINGT ANS APRÈS** (3 volumes).
118. — **Gœthe : WERTHER.**
119. — **Gœthe : FAUST.**
120. — **Victor Hugo : QUATRE-VINGT-TREIZE** (2 volumes).
121. — **Lamartine : JOCELYN.**
122. — **Lamartine : GRAZIELLA.**
123. — **Mérimée : COLOMBA.**
126. — **Murger : SCÈNES DE LA VIE DE BOHÊME.**
127. — **Musset : POÉSIES NOUVELLES.**
128. — **Perrault : CONTES.**
129. — **Poë : HISTOIRES EXTRAORDINAIRES.**
130. — **Prévost : MANON LESCAUT.**
131. — **Racine : ATHALIE, ESTHER, PHÈDRE.**
132. — **George Sand : LA MARE AU DIABLE.**
133. — **George Sand : LA PETITE FADETTE.**
137. — **XXX : L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST.**

205. — **LA VILLETTE.** Texte et 62 gravures sur bois originales de **A. Rouquet.** Très beau vol. in-4° 18,5 × 23. *La description pittoresque d'un des quartiers de Paris les plus « chauds » de ses mœurs et de ses habitants.* Tirage de luxe sur vélin. Valeur 900 fr., pour ..... **500** fr.

209. — **Wilkie Collins : DEUX DESTINÉES.** *Une œuvre attachante et sensible du célèbre romancier anglais.* In-12, 255 p. sur vélin. Valeur 320 fr., pour ..... **150** fr.

210. — **LA SOIF ÉTERNELLE**, par **Alexandre Szombati** (traduit du hongrois). *La soif éternelle, celle d'instruire, de relever, de sauver, pour laquelle le héros renonce à toutes les joies humaines.* In-12, 388 p. sur vélin. Valeur 320 fr., pour ..... **150** fr.

212. — **LE ROMAN DE GOYA** (Dans l'ardente clarté...), par **Max White.** *C'est, en effet, un roman magnifique d'aventures et d'amours que celui du peintre génial de l'Espagne.* In-12, 384 p. sur vélin. Valeur 600 fr., pour ..... **180** fr.

213. — **Henry de Montherlant : LA RELÈVE DU MATIN.** *Édition définitive avec notes et préface.* In-8°, 192 p. Valeur 400 fr., pour ..... **200** fr.

218. — **POUSSIÈRES DU TEMPS** par **Jacques Nels** (Prix International). *Une œuvre puissante, pleine de hardiesse, de mélancolie lucide et d'expérience humaine.* In-12, 300 p. Valeur 300 fr., pour ..... **150** fr.

BON DE COMMANDE
A RETOURNER A L'O. C. O.

CONDITIONS DE VENTE valables pour la France, l'Union française, la Belgique, la Suisse et le Canada. Nous n'acceptons pas de commandes au-dessous de 1 000 francs. Ajouter **20** francs de port par volume pour les commandes inférieures à 2 000 francs, ajouter **10** francs de port par volume pour les commandes entre **2 000** et **3 000** francs. Franco à partir de **3 000** francs.

2	3	40	45	55	56	58	59
60	61	62	63	69	74	76	79
83	100	103	104	106	107	111	112
114	117	118	119	120	121	122	123
126	127	128	129	130	131	132	133
137	205	209	210	212	213	218	

(Entourer d'un cercle les numéros choisis.)

Je joins le montant de ma commande, soit ..... francs, en chèque ou mandat, à **Office de Centralisation d'ouvrages**, Paris, 6/33-34.

Nom et adresse .....
.....
.....

PAYOT - 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 106 - **PARIS**

OUVRAGES DE PSYCHANALYSE

Dr Alfred ADLER, ancien professeur de psychologie médicale au Long Island Medical College (New York) : **Le Tempérament nerveux.** Psychologie individuelle comparée et applications à la psychothérapie..... **550** fr.
— **Connaissance de l'Homme.** Etude de caractérologie individuelle **550** fr.
— **Le Sens de la Vie.** Avec une préface du Professeur M. Laignel-Lavastine, de l'Académie de Médecine..... **550** fr.
— **La Psychologie de l'Enfant difficile.** Technique de la psychologie individuelle comparée ..... **550** fr.

Ernest AEPPLI, docteur en psychologie et ès lettres, psychothérapeute : **Les Rêves et leur interprétation.** Avec cinq cents symboles de rêves et leur explication..... **660** fr.
— **Psychologie du Conscient et de l'Inconscient**..... **700** fr.

Franz ALEXANDER, M.D., directeur de l'Institut de Psychanalyse de Chicago : **Principes de Psychanalyse**..... **700** fr.

Dr C. ALLEN, médecin-chef de la Section psychiatrique du Seamen's Hospital de Greenwich : **Les Découvertes modernes de la Psychiatrie** ..... **640** fr.

Ernest d'ASTER, ancien professeur à l'Université de Giessen : **La Psychanalyse et son apport à la science de l'homme**..... **540** fr.

Dr Sigm. FREUD, professeur à l'Université de Vienne : **Introduction à la Psychanalyse**..... **750** fr.
— **Psychopathologie de la Vie quotidienne.** Application de la psychanalyse à l'interprétation des actes de la vie courante..... **550** fr.
— **Totem et Tabou.** Interprétation par la psychanalyse de la vie sociale des peuples primitifs ..... **420** fr.
— **Essais de Psychanalyse :** I. Au delà du principe du Plaisir. II. Psychologie collective et analyse du Moi. III. Le Moi et le Soi. IV. Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort..... **420** fr.
— **Psychologie collective et analyse du Moi,** suivi de « Cinq leçons sur la psychanalyse »..... **420** fr.

« *Par la fécondité dont elle fait preuve, l'œuvre de Freud constitue l'un des événements les plus importants qu'ait jamais eu à enregistrer l'histoire de la science de l'esprit.* »

Ed. Claparède, professeur à l'Université de Genève.

E. FROMM, ancien chargé de cours à l'Université Columbia, membre de l'Académie des Sciences de New York : **Le Langage oublié.** Introduction à la compréhension des rêves, des contes et des mythes..... **700** fr.

L.E. HINSIE, professeur de psychiatrie à l'Université Columbia : **Manuel de Psychiatrie** ..... **900** fr.

Dr René LAFORGUE et Dr R. ALLENDY : La Psychanalyse et les Névroses ..... **600** fr.

P. MULLAHY, chargé de cours à l'École de Psychiatrie de Washington : **Œdipe.** Du Mythe au Complexe. Exposé des théories psychanalytiques. Préface de Gaston Bachelard, professeur à la Sorbonne..... **900** fr.

J. B. RHINE, professeur de psychologie à l'Université Duke (U.S.A.) : **La Double Puissance de l'Esprit.** Traduit et préfacé par René Sudre ..... **750** fr.

EN VENTE DANS LES LIBRAIRIES

permet de faucher le poil le plus dur sans aucune douleur et "sans feu du rasoir"

RAZVITE permet de se raser en 1 instant sans eau, sans savon, sans blaireau.

Le tube de 125 gr. : **149 fr.** GROS : FERET Paris

Compagnie du RAZVITE - Colombes (Seine)

VIENNENT DE PARAITRE

CHARLES PLISNIER

L'HOMME ET LES HOMMES

L'essai posthume du grand écrivain.

In-16 jésus .. .. **585** fr.
15 ex. numérotés sur fleur d'alfa .. .. .. **1.500** fr.
30 ex. numérotés sur alfa mousse .. .. .. **1.200** fr.

MARQUIS DE SADE

CAHIERS PERSONNELS

1803-1804

TEXTES INÉDITS

établis, préfacés et annotés par Gilbert LELY, suivis des notes du Dr L.-J. RAMON qui recueillit à Charenton le dernier souffle du "divin" marquis.

In-8 couronne orné en hors-texte d'un fac-similé et d'un portrait par MAN RAY.. **450** fr.
95 ex. numérotés sur Arches .. .. **1.500** fr.
200 ex. numérotés sur pur fil Johannot. .. **1.050** fr.

Maurice GARÇOT

STANISLAS LESZCZYNSKY

De Varsovie à Deux-Ponts, de Chambord à Lunéville, la vie bousculée du beau-père de Louis XV

Un volume avec portraits hors-texte .. .. **360** fr.

•

Général HURÉ

LA PACIFICATION DU MAROC

Dernières opérations 1931-1934

PRÉFACE DU MARÉCHAL JUIN

Comment la France a unifié le Maghreb

Un volume in-8° avec deux portraits .. .. **720** fr.

•

Fred SIMSON

LE PRIX DE LA LIBERTÉ

Une enquête sensationnelle sur les forces armées du NATO

Un volume avec vingt photos **540** fr.

•

Aymé BERNARD

L'ENTREPRISE ET SES HOMMES

Un appel à la justice et à l'ordre social .. .. **300** fr.

Éditions BERGER-LEVRAULT

5, rue Auguste-Comte, PARIS (6e)

LES ANNALES · CONFERENCIA ·

REVUE MENSUELLE DES LETTRES FRANÇAISES

SOMMAIRE D'OCTOBRE

GÉNÉRAL CATROUX

Ambassadeur de France

J'AI VU PENSER, DÉCIDER ET AGIR LYAUTEY

•

MAURICE GENEVOIX

LE LIVRE DE CHEVET

V. - LE LIVRE DE LA JUNGLE

•

XAVIER DE COURVILLE

PETITE HISTOIRE DE LA CHANSON FRANÇAISE

•

ET LES CÉLÈBRES RUBRIQUES DE LA REVUE :

LE QUARTIER DES LETTRES

LE COTÉ DU THÉATRE

LA FLEUR DES LIVRES

79, bd Saint-Germain - PARIS-6e

LE NUMÉRO : 85 FRS.

Pour classer vos livraisons

DE LA

REVUE DE PARIS

ACHETEZ NOS CARTONNAGES SPÉCIAUX

PLATS ET DOS DE TOILE GRENAT

Chaque carton-classeur permet de réunir six livraisons rognées

•

PRIX DU CARTONNAGE

350 francs (FRANCO DE PORT)

HISTOIRE DE FRANCE

Publiée sous la direction de Marcel REINHARD, avec la collaboration de Norbert Dufourcq et de professeurs spécialistes.

Paraît par fascicule de 32 pages chaque quinzaine : 265 fr.

Formera deux magnifiques volumes reliés in-quarto de plus de 1 000 pages, illustrés de près de 2 000 gravures et de 40 hors-texte en couleurs.

Prospectus-spécimen et renseignements chez tous les libraires et 13 à 21 r. Montparnasse Paris 6.

nouveauté

LAROUSSE

Collection " C. L. "

JEAN CLAUDIO

LA SAISON CHAUDE

Un étrange roman d'amour

Un volume, in-8° couronne, 272 pages.. .. .. **540** *fr.*

MAURICE CHAVARDES

LE RENDEZ-VOUS DE L'AUBE

roman

Rendez-vous avec la mort

Un volume, in-8° couronne, 240 pages.. .. .. **465** *fr.*

Collection " Traduit de... "

MARY O'HARA

LE FILS D'ADAM WYNGATE

Traduit de l'Américain par D. Güllet

Le nouveau roman de l'auteur de " Mon amie Flicka "

Un volume, in-16 soleil rogné, 444 pages, sous couverture illustrée en couleurs .. .. **735** *fr.*

LOUIS FISCHER

VIE ET MORT DE STALINE

Traduit de l'Américain par Hélène Claireau

Un volume, in-16 soleil, sous couverture illustrée en couleurs, 296 pages .. .. **600** *fr.*

CALMANN-LÉVY

JOHN GÉRARD

VIE ET PASSION D'UN JÉSUITE ÉLIZABÉTHAIN

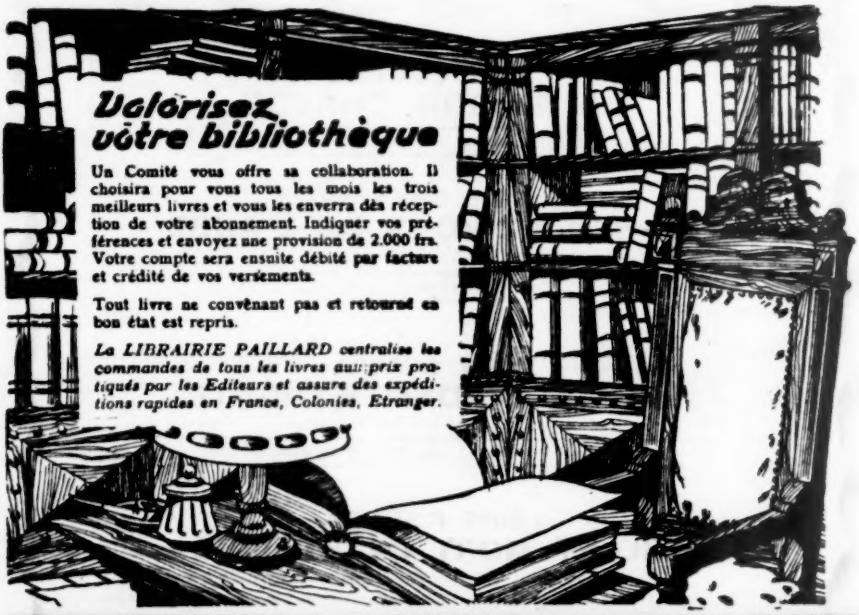
Préface de Graham GREENE

Introduction et notes de Philipp CARAMAN
Traduit de l'anglais par Clément LECLERC

En en publiant dans son numéro de Juin un extrait, la *Revue de Paris* notait *l'intérêt exceptionnel de ce texte* et Graham Greene, dans sa préface écrit : " Nous lisons cette autobiographie comme un document contemporain, voire comme un document sur ce qui nous attend encore, dans un proche avenir. »

Un Volume in-8° soleil : 600 f.

PLON



LIBRAIRIE PAILLARD
1, PLACE ALPHONSE DEVILLE, PARIS, 6e, C/C/P 9344

PLON

TATIANA TOLSTOÏ

JOURNAL

Traduit du Russe par BANINE

« J'ai eu plaisir à lire et présenter un texte qui est comme l'épilogue du livre que j'aime plus que tous les autres : Guerre et Paix. »
A. MAUROIS (de l'Académie française). 630 fr.

•

CAHIERS DU GÉNÉRAL BRUN

Barron de Villeret, Pair de France
Publiés et présentés par Louis DE SAINT-PIERRE
Soult révélé par son aide de camp. 720 fr.

•

Romans

JACQUES HOWLETT

UN TEMPS POUR RIEN

Collection " Roman "
Une nouvelle vision romanesque ? 420 fr.

•

YVAN GOUTCHAROV

LA FALAISE

Traduit du Russe par
H. SCHAKHOWSKOY-POUCHLIAKOFF ET ANNE QUELLENNEC
FEUX CROISÉS 900 fr.

•

JACQUES CROISÉ

SORTIE DE SECOURS

Le Roman de l'exil. 450 fr.

•

CLAUDE JAMET

L'HOMME ÉGARÉ

... entre deux femmes. 600 fr.

PLON

Un grand livre d'histoire...

PHILIPPE ERLANGER

MONSIEUR
FRÈRE DE LOUIS XIV

"Une suite de révélations sur le Roi et sa Cour."

UN VOLUME HACHETTE

COTE DESFOSSÉS

QUOTIDIEN BOURSIER ET FINANCIER

publie chaque jour tous les cours officiels des Bourses de Paris, Province, Etranger et des nouvelles financières Françaises et étrangères, toujours puisées aux meilleures sources.

La "COTE DESFOSSÉS", par sa documentation unique, constitue le guide le plus sûr indispensable à tous (banquiers, boursiers, officiers ministériels et tous milieux d'affaires).

ABONNEZ-VOUS A LA COTE DESFOSSÉS

42, Rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS-2e

Abon' 6 mois : 5.500 frs. Par ch. banc. ou ch. post. 1889-86 Paris

ROGER PEYREFITTE

LA FIN DES AMBASSADES

Roman .. .. Un vol. : 550 fr.

COMTE DE SAINT-AULAIRE

Ambassadeur de France

CONFESSION D'UN VIEUX DIPLOMATE

Un vol. : 1.500 fr.

GEORGES RAVON

DES YEUX POUR VOIR

SOUVENIRS D'UN JOURNALISTE

Un vol. : 475 fr.

Collection " LA ROSE DES VENTS "

ALBERTO MORAVIA

LA BELLE ROMAINE

Roman traduit de l'italien .. .. Un vol. : 725 fr.

CHARLES MAURRAS

PASCAL PUNI

CONTE INFERNAL

présenté par HENRI MASSIS

Tirage limité

Un vol. sur alfa : 600 fr. — Un vol. sur lana : 1.200 fr. — Un vol. sur arches : 1.800 fr.

FLAMMARION

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

Nouveautés d'automne

DONALD WETZEL

L'Age de lumière

roman

" Les vieilles vérités du cœur sont les seules qui vaillent la peine d'être prises au sérieux ".

WILLIAM FAULKNER

1 vol. 630 fr.

ERNA PINNER

Étranges créatures

Préface de JEAN ROSTAND

Animaux-plantes, plantes-animaux, oiseaux qui ne volent pas... produits extraordinaires de l'imagination et de l'humour de la nature, objets de perplexité pour le savant, de curiosité pour le profane.

1 vol. de la collection " LES LIVRES DE NATURE ILLUSTRÉS "

630 fr.

JOHN SEDGES

La belle procession

Le nouveau roman de l'auteur de " UN LONG AMOUR ". Pour tous les lecteurs qui aiment PEARL BUCK.